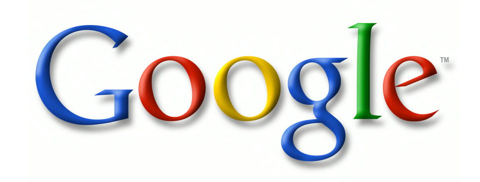
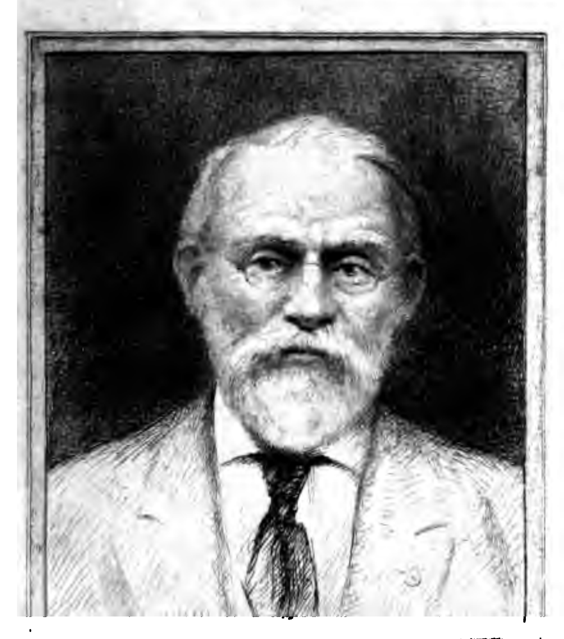










JOURNAL ÉTRANGER.

AOUT 1762.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Quæ robora cuique ;
Quis color, & quæ ſit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU ; Libraire, rue Chriſtine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Auguſtins.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

ON souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

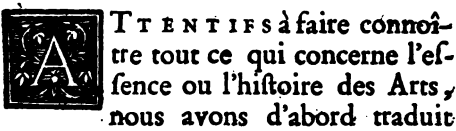
Amiens, ...	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Coppenhague, . . .	Chevalier.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

REMARQUES sur l'Architecture de quelques anciens temples en Sicile, tirées & traduites d'un ouvrage périodique allemand, intitulé : Bibliotheque des Belles-Lettres & des Arts libéraux.



ATTENTIFS à faire connoître tout ce qui concerne l'essence ou l'histoire des Arts, nous avons d'abord traduit en entier ces remarques ; nous ne nous sommes pas apperçus qu'elles ne pou-

voient être de quelque utilité que pour ceux qui feroient à portée de consulter l'ouvrage que le Pere Pancrace, Théatin Italien, a donné il n'y a pas long-tems sur les antiquités siciliennes. Cependant comme l'Auteur de ces remarques s'est déja distingué par des productions pleines de force, de savoir & de vues, & que les idées qu'il nous offre sur l'Architecture n'exigent pas toujours qu'on ait sous les yeux les dessins des antiquités qu'il se propose d'éclaircir, nous exposerons ici celles de ses observations qui nous ont paru les plus intéressantes, & nous tâcherons de les rendre plus sensibles & plus utiles, en y mêlant de tems en tems les nôtres.

Le principal objet de l'Auteur est d'examiner l'Architecture Dorique des anciens tems. « Vitruve, dit-il, & » ceux qui sont venus après lui ne » nous apprennent rien de la plus an- » cienne maniere de cet ordre; de » sorte que si quelqu'un entreprenoit » d'écrire l'histoire de l'Architecture » grecque, il se verroit obligé de pas- » ser brusquement de la nécessité qui

» a appris à bâtir des cabanes & des » hameaux, aux tems de l'Architec- » ture la plus riche & la plus élégante».
Notre Auteur se trompe : Vitruve (*a*) dit positivement qu'avant le temple élevé à Apollon Panionien par les Athéniens qui passerent en Asie sous la conduite d'Ion, fils de Kuthus, les colonnes doriques n'avoient point de proportion. Ces Athéniens, ajoute-t-il dans le même chapitre, prirent la mesure du pied de l'homme, qui est la sixieme partie de sa hauteur, sur laquelle ils formerent leurs colonnes (*b*).

(*a*) Liv. 4, chap. 1.

(*b*) Voici ce qu'on lit dans l'excellent ouvrage de M. le Roi, part. 2, pag. 1, au sujet des différentes manieres de l'ordre dorique :

« L'ordre dorique étant le premier & le plus ancien de tous les ordres, est aussi celui qui a éprouvé les plus grands changemens dans ses principales proportions ; nous le considérerons dans trois états différens que nous offrent les monumens que nous avons recueillis dans la Grece : le premier, où ses colonnes étoient très-courtes en général, mais n'avoient cependant point encore des proportions déterminées : le second, où elles

Notre obſervateur cherche des matériaux pour remplir cette prétendue lacune dans l'hiſtoire de l'Architecture, & croit les avoir trouvés dans le temple que les habitans d'Akragas (*a*) éleverent à la Concorde. « Ce temple, » un des plus anciens monumens de » la Grece, eſt d'ordre dorique & he- » xaſtyle periptere, c'eſt-à-dire qu'il » repoſe ſur une rangée de colonnes » iſolées, dont il y en a ſix devant & » ſix derriere, qui forment le *pronaos* » & l'*opiſtodomos* (*b*), de maniere

---

furent fixées à ſix diametres par les Grecs qui paſſerent, au rapport de Vitruve, d'Athenes dans l'Aſie mineure, ſous la conduite d'Ion, fils de Xuthus : & enfin le dernier, où elles furent faites d'une proportion plus élégante & au-deſſus de ſix diametres ».

Il y a dans le même ouvrage beaucoup d'autres réflexions ſur cette matiere, qui tendent à prouver qu'en général l'ordre dorique a paſſé avec le tems, des proportions les plus lourdes qu'on lui donnoit dans la plus haute antiquité, aux proportions peut-être trop légeres qu'on lui donne à préſent.

(*a*) *Agrigentum* chez les Latins, & aujourd'hui *Girgenti*.

(*b*) La partie antérieure ou le veſtibule du temple, & ſa partie poſtérieure ou l'arriere-corps.

» cependant que lorsqu'on regarde le
» temple par le flanc, on voit treize
» colonnes de même qu'on en voit six
» au *pronaos* & à l'*opistodomos*, quand
» on les voit de face. Mais on peut
» toujours dire que les côtés sont
» soutenus par treize colonnes, & les
» faces par six, quoique dans ce cas
» on compte plusieurs fois celles des
» angles ». Nous remarquerons ici
que, s'il faut en juger par la méthode que Vitruve prescrit, les temples des Grecs étoient plus longs pour leur largeur que ceux des Romains. Cet Auteur ne donne qu'onze colonnes de retour, même en comptant celles des angles, à un temple qui en a six de face, au lieu qu'il y en a treize au temple de la Concorde à Agrigente, de même qu'à celui de Thésée à Athenes.

« Le temple d'Agrigente ressemble
» parfaitement au-dehors, à deux tem-
» ples de Pestum, & les uns & les
» autres paroissent de la même anti-
» quité. Le premier est connu depuis
» long-tems; mais il y a tout au plus
» dix ans qu'on a parlé pour la pre-

» miere fois de ceux de Peſtum, qui
» ſitués dans une grande plaine ſur
» les bords de la mer, ſont cependant
» très-viſibles ».

Nous répondons à cela qu'il ne faut pas être ſurpris que les temples de Peſtum, quoique peu éloignés de Naples, ayent été long-tems ignorés : on ne peut guere regarder ces monumens que comme des objets de pure curioſité. En effet, qu'on les dépouille de l'idée de haute antiquité qui les rend reſpectables, qu'on mette de côté la ſolidité de la bâtiſſe & la qualité des matériaux qui ſont entrés dans leur conſtruction, il ne reſtera qu'un aſſemblage monſtrueux de parties nullement en proportion les unes avec les autres, & dont on ne peut excuſer le déſordre qu'en ſuppoſant, comme il eſt de fait, que ce ſont là des productions de l'enfance de l'Architecture, dont on ne pouvoit tirer aucun parti, du moment que l'étude en étoit inutile pour l'avancement de l'Art. Si l'on a négligé d'aller viſiter ces antiquités, certainement la pareſſe n'y a point eu de part : on ne

sauroit en accuser les Artistes qui, lorsque les Arts reprirent une nouvelle vie, vers le commencement du seizieme siecle, fouillerent par-tout & se répandirent dans la Grece pour examiner tout ce qu'elle renferme de curieux; mais autant que ces hommes étoient empressés de connoître tout ce qui pouvoit perfectionner leur goût, autant ils négligeoient ce qu'ils croyoient ne devoir pas leur être profitable & qui pouvoit même leur devenir nuisible.

« C'est pour n'avoir rien su de ces » monumens, poursuit notre observa» teur, qu'on a cru qu'il n'existoit » hors de la Grece d'autres ouvrages » doriques que les colonnes inférieu» res qu'on voit au théâtre de Mar» cellus, à l'amphithéâtre de Vespa» sien & à un arc à Verone. Que doit» on penser de M. de Chambrai qui, » dans son *Parallele de l'Architecture* » *antique avec la moderne*, compte le » théâtre de Vicence, construit par » Palladio, au nombre des ouvrages » antiques »?

Premierement Palladio fait mention du temple de la Piété à Rome, où

l'ordre dorique étoit employé ſans baſe ; & l'on en trouve la repréſentation dans le livre d'Architecture qu'a publié le *Labacco* en 1552. Il y a dans le même ouvrage une autre compoſition d'ordre dorique, & M. de Chambrai en a rapporté deux autres exemples tirés d'*Albano* & d'un monument ſur la *Via Appia*, d'après des deſſins de *Pirro Ligorio*. Il ne falloit donc pas reſtreindre, comme le fait ici notre critique, les ouvrages doriques aux ſeuls trois exemples qu'il cite. Quant à ce qui regarde M. de Chambrai, c'eſt ſans raiſon qu'il eſt accuſé d'avoir mis au rang des ouvrages des anciens le théâtre qui eſt à Vicence. Cet habile homme n'ignoroit pas, lui qui avoit traduit le livre d'Architecture de Palladio & qui le ſavoit, pour ainſi dire, par cœur, que ce théâtre étoit un ouvrage moderne, & l'ouvrage de Palladio même, & que de plus il n'entre aucune colonne dorique dans ce théâtre. On n'eſt pas obligé de tout ſavoir : ſans cela, notre obſervateur, au lieu de s'en prendre à M. de Chambrai, auroit fait tomber

sa critique sur Palladio; car c'est uniquement sur la foi de ce célebre Architecte que M. de Chambrai cite en exemple ce qu'on juge à propos de relever. Palladio, au sujet de l'ordre dorique, fait observer que cet ordre n'a point de base qui lui soit particuliere; & pour le prouver, il choisit dans les ouvrages des anciens plusieurs colonnes doriques qui sont, dit-il, sans base, telles que celles du théâtre de Marcellus à Rome, du temple de la Piété près de ce théâtre, celles du théâtre de Vicence, & quelques-unes en d'autres lieux. Palladio n'a rien dit au hasard : il faut donc croire que de son tems on voyoit à Vicence, sa patrie, des restes d'un théâtre antique, dont les colonnes étoient doriques & sans base. Poursuivons :

« Les colonnes du temple d'Agrigente » ont pour leur hauteur, avec le chapiteau, un peu moins de 5 diametres du » bas de la colonne, de même que celles » de Pestum. Cependant Vitruve fixe » la hauteur des colonnes doriques à » sept diametres ou, ce qui revient » au même, à quatorze modules, sans » en donner la raison ».

Vitruve, en homme de goût, a donné à l'ordre dorique quatorze modules pour la hauteur de la colonne, & il est parti d'après les meilleurs Auteurs; il a choisi dans leurs ouvrages les proportions qui faisoient un plus bel effet, & les a proposées pour modele. On se seroit moqué de lui, si dans un livre qui devoit servir de regle à ceux qui cultivoient l'Architecture, il eût donné à son ordre dorique des proportions depuis long-tems abandonnées, parce qu'on en avoit reconnu le défaut. Or telles sont les proportions de ce vieil ordre dorique que notre observateur admire, mais dont il n'oseroit sans doute conseiller qu'on reprît l'usage.

« Les colonnes du temple ont une » diminution conique, fondée moins » dans leur mesure que dans leur ob- » jet. En effet une forme cylindrique, » à diametres égaux en-haut & en- » bas, auroit exposé les pierres qui » formoient la colonne à gagner des » crevasses, parce qu'alors le poids de » l'entablement eût porté principale- » ment sur l'axe du cylindre, au lieu » que la diminution conique réunit

» mieux en un les points qui portent
» le fardeau ».

L'expérience de nombre de siecles montre le peu de fondement de cette observation. Il y a des colonnes à Rome qui portent des fardeaux immenses & qui, sans être formées en cone, ne se sont nullement éclatées. Si les premiers Architectes ont fait leurs colonnes courtes & en cone, ç'a été uniquement faute d'expérience & de goût.

« L'entablement de ce temple est
» composé, comme tous les autres en-
» tablemens, de trois membres, sa-
» voir : l'architrave, la frise & la cor-
» niche. Vitruve veut que la hauteur
» des membres soit réglée sur le plus
» ou le moins de hauteur des colon-
» nes; & quelques-uns des Architectes
» modernes ne donnent à l'architrave
» guere plus de la moitié de la frise.
» La haute antiquité ne connoît ni
» la premiere ni la seconde de ces
» regles. Au temple d'Agrigente, ainsi
» qu'à ceux de Pestum, l'entablement
» est grand, magnifique, plus fort que
» ne l'exigeoit la hauteur des colon-

» nes, & l'architrave & la frise paroissent avoir la même élevation : » on verra par la mesure de l'entablement du temple de Jupiter Olympien, que ces hauteurs sont en effet » telles qu'elles paroissent. La corniche a environ trois parties de la » hauteur de la frise; la proportion » des triglyphes & des metopes est la » même que dans les autres monumens d'ordre dorique : mais comme » on ne voit à Rome aucun bâtiment » de ce genre qui soit entier, ce n'est » qu'aux temples dont il s'agit ici, » qu'on pourra reconnoître qu'à l'égard des triglyphes placés au-dessus » des colonnes des angles, les anciens » se sont écartés de la symmétrie ».

Il est de fait que l'architrave & la frise sont presque toujours égaux dans les édifices de la haute antiquité; & c'est un grand défaut chez les Auteurs modernes, d'avoir fait l'architrave qui porte toutes les autres parties de l'entablement, plus foible qu'elles. A l'égard de la distribution des triglyphes, elle s'est toujours faite chez les anciens avec la plus grande régularité;

ils eurent une attention particuliere pour que le milieu de chaque triglyphe tombât à l'aplomb du milieu de la colonne qui étoit au-dessous : ce qu'ils ont constamment observé, même pour les triglyphes & les colonnes qui faisoient les encoignures de leurs édifices. Aux temples d'Agrigente & de Pestum, les Architectes n'ont point suivi cette regle : les triglyphes n'y tombent pas à l'aplomb du milieu des colonnes qui sont aux encoignures ; ils en sortent pour se rapprocher de l'angle saillant de la frise & pour n'y point laisser d'espace nud. Voilà sans doute ce que veut dire notre observateur ; mais nous sommes fort éloignés de louer ce procédé. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de M. le Roi ; l'on y apprendra la façon dont les Grecs, dans la splendeur de l'Architecture, ont traité l'ordre dorique, & cela rejettera bien loin les idées de perfection qu'on veut attacher ici à des édifices informes, que la seule vétusté paroît rendre recommandables.

« Le temple d'Agrigente a cinq » grandes ouvertures en guise de fe- » nêtres, qui vraisemblablement sont

» l'ouvrage des Sarrasins qu'on sait » s'être servis de ce temple ; car les » temples quarrés des anciens n'avoient » ordinairement d'autre jour que ce- » lui qui entroit par la porte. Quoi- » qu'il n'existe rien aujourd'hui qui » puisse faire connoître quelle étoit la » forme des portes de ce monument, » il n'est pas permis de douter qu'elle » ne fût telle que le prescrit Vitruve » pour l'ordre dorique, c'est-à-dire » que l'ouverture n'en fût plus étroite » par le haut que par le bas. Vitruve » semble même affecter ces sortes de » portes à la seule Architecture dori- » que ; mais la haute antiquité en a » fait usage dans presque tous les cas, » comme on peut s'en convaincre par » les portes de la *Table Isiaque*, ainsi » que par quelques pierres égyptien- » nes ».

Notre observateur pouvoit citer les monumens mêmes ; il est certain par tout ce qui reste encore sur pied des édifices des anciens Egyptiens, que l'ouverture des portes s'élargissoit par en-bas.

« Tout ce qu'il y a d'ornemens au » temple d'Agrigente, ainsi qu'à ceux

» de Pestum, porte le caractere de la
» grandeur & de la simplicité : les
» membres d'Architecture y ont beau-
» coup de saillie & sont bien plus
» ressentis qu'au tems de Vitruve. Les
» saillemens des moulures & des cor-
» niches ne devinrent peu sensibles
» que lorsqu'on chercha la beauté
» dans la délicatesse ; mais la délica-
» tesse exclud presque toujours le grand,
» la seule chose qu'envisageassent les
» anciens ».

Nous ajouterons à cette remarque, que dans les anciens tems, les plus beaux temples des villes étoient souvent placés au plus haut lieu des citadelles qui elles-mêmes étoient presque toujours placées sur une éminence; de sorte que ces temples étant apperçus de très-loin, il falloit nécessairement leur donner des divisions mâles & très-ressenties, pour qu'elles n'échappassent pas à l'œil.

Du temple de la Concorde, notre observateur passe à celui de Jupiter Olympien. « Ce monument a fait le
» principal objet des recherches du P.
» Pancrace; il en a long-tems cherché

» les restes au milieu des vastes ruines
» de l'ancienne Agrigente; un énorme
» amas de très-grosses pierres & la
» tradition qui se conserve encore dans
» le pays, le lui ont enfin indiqué.
» Cet Auteur prétend qu'il est impos-
» sible de se faire la moindre idée du
» plan & de la véritable étendue de
» cet édifice. Un triglyphe (ce qui
» prouve que l'Architecture en étoit
» dorique) & quelques pierres avec
» des cavités en forme de fer à che-
» val, voilà tout ce qu'il en a trouvé.
» Ce temple, selon Diodore, étoit
» le plus grand de toute la Sicile : cet
» Auteur assigne la mesure de sa lon-
» gueur, de sa largeur & de sa hau-
» teur, de même que celle du dia-
» metre de ses colonnes; & si le Pere
» Pancrace eût examiné avec attention
» la place qu'occupent aujourd'hui les
» ruines de ce monument, il se seroit
» apperçu qu'elle en marque avec as-
» sez de justesse le plan & l'étendue.
» En effet la longueur de cette place
» est parfaitement conforme à la me-
» sure que donne Diodore. Cet Au-
» teur porte la longueur du temple à

» 340 pieds, ou, ſelon la meſure an-
» gloiſe, à 345 (*a*). Il eſt vrai qu'à
» l'égard de la largeur, celle de la
» place eſt de 165 pieds, & que Dio-
» dore n'en aſſigne que ſoixante ».

» Mais ſi la largeur du temple étoit
» la moitié de ſa longueur, 170 étant
» la moitié de 340, la meſure actuelle
» de la largeur ſe rapproche infiniment
» de cette proportion. Il y a donc erreur
» dans le texte de Diodore; & pour la
» corriger, il faut néceſſairement ajou-
» ter le nombre de cent à celui de ſoi-
» xante. La moindre réflexion ſur la
» proportion que les anciens ont fixée
» pour leurs temples auroit dû faire
» naître des doutes ſur l'exactitude du
» texte grec, mais peu de commenta-
» teurs réfléchiſſent ».

Cette obſervation eſt judicieuſe; mais ne ſeroit-il pas poſſible que Diodore, en donnant la longueur du temple, eût parlé de toute ſa largeur, & qu'en parlant de ſa largeur, il n'en eût voulu déſigner que la partie qui étoit compriſe entre les murs de la

---

(*a*) Le pied d'Angleterre eſt d'un $\frac{875}{10000}$ de pouce plus petit que le pied ancien de Grece.

celle & qui formoit toute la largeur de l'intérieur ? Ces sortes de procédés, vicieux à la vérité, sont très-familiers aux Auteurs anciens.

« La hauteur du temple de Jupiter » Olympien étoit de cent vingt pieds; » les colonnes, au rapport de Diodore, » en étoient rondes au-dehors & quar- » rées en-dedans : c'est-à-dire, si je » ne me trompe, que ce temple avoit » au-dehors des colonnes moitié ron- » des, & des pilastres en-dedans.

» La circonférence de ces colonnes » demi-rondes étoit de vingt pieds de » Grece ; cependant leur *intérieur* (*a*), » c'est-à-dire, leur diametre étoit de » douze pieds : d'où il faut conclure » que ces sortes de colonnes formerent » quelque chose de plus qu'un demi- » cercle (*b*), ce qui se trouve confirmé

(*a*) Aucun des traducteurs n'a entendu ce terme.

(*b*) En effet, si le diametre d'une colonne pris trois fois en donne toute la circonférence, une colonne de douze pieds de diametre doit en avoir trente-six de circonférence. Par conséquent la circonférence des demi-colonnes du temple d'Agrigente auroit dû être de dix-huit : or elle étoit de vingt.

» par quelques fragmens de colonnes » qu'on a mesurées. Le diametre des » huit colonnes demi-rondes qu'on » voit à la façade de l'église de Saint » Pierre de Rome, & qui sont les plus » fortes qu'il y ait dans l'Architecture » moderne, est d'environ 9 pieds d'An- » gleterre; d'où l'on peut se former une » idée de la grosseur de celles du temple » de Jupiter. Diodore rapporte qu'une » seule de leurs cannelures qui dans » une colonne dorique doivent être » au nombre de vingt, pouvoit con- » tenir un homme tout entier. Parmi » les colonnes cannelées de l'antiquité » qui subsistent encore à Rome, les » plus grosses sont celles du *Campo* » *Vaccino*, de 41 pieds romains & 5 » pouces de haut, & de 4 pieds 4 » pouces de diametre. Les plus consi- » dérables qui fussent en Grece, après » celles d'Agrigente, se voyoient à un » temple à Cyzique; elles avoient 4 » *orgies* (*a*) de circonférence, & l'on » prétend qu'elles étoient d'un seul » bloc (*b*).

(*a*) La mesure de l'orgie étoit de 6 pieds de Grece.

(*b*) Voyez Strabon, l. 14, pag. 941.

» L'entablement qui terminoit les » colonnes du temple de Jupiter Olympien consistoit en trois masses énor- » mes de pierres posées les unes sur » les autres. L'architrave & la frise » étoient de la même hauteur, comme » au temple de la Concorde, & cha- » cun de ses membres avoit dix pieds » d'Angleterre de haut; la corniche, » dont il ne s'est rien conservé, peut » avoir eu huit pieds de haut. Les tri- » glyphes étoient encastrés dans la » frise; ils étoient d'un seul bloc de » dix pieds de hauteur. L'unique chose » qui soit restée en entier de cet édi- » fice, c'est un chapiteau; il est d'un » seul bloc, & pour le mesurer, il a » fallu se servir d'une échelle ».

D'après un calcul judicieux & fondé sur les mesures que Diodore a laissées, ainsi que sur les parties du temple qui subsistent encore, notre observateur détermine la hauteur des colonnes & prouve qu'elles n'ont pu être ni auss courtes qu'au temple de la Concord & à ceux de Pestum, ni avoir la hau teur que Vitruve prescrit pour les co lonnes doriques, mais qu'elles avoie rigoureusement six diametres : d'où concl

conclud que le temple de Théſée à Athenes, qui fut conſtruit peu de tems après la bataille de Marathon, & par conſéquent plus ancien que celui d'Agrigente, ne peut pas avoir eu des colonnes de ſept diametres, ainſi que Pococke le prétend. De-là l'Auteur paſſe aux moyens méchaniques dont on ſe ſervit pour conſtruire ce temple. Il exiſte encore quelques-unes des groſſes pierres de l'entablement, aux deux extrémités deſquelles il y a des cavités en forme de fer à cheval. Il n'eſt pas permis de douter qu'on ne fît paſſer dans ces creux un cable ou une chaîne, & que par ce moyen on n'élevât & ne rapprochât les pierres les unes des autres : lorſqu'elles étoient bien jointes, on en retiroit le cable; & pour empêcher l'humidité d'y pénétrer, on bouchoit ces cavités avec du bois. On a trouvé dans un de ces creux un morceau de bois qui s'y eſt parfaitement conſervé pendant l'eſpace de plus de deux mille ans. Notre obſervateur eſt ſurpris avec raiſon qu'aujourd'hui, où toutes les parties des Mathématiques ſont portées à un ſi haut degré de perfection, on

n'ait pas cependant encore égalé les anciens dans la méchanique. Jettons les yeux sur ces monumens de l'antiquité qui existent encore & dont la masse nous étonne & nous confond; l'univers entier retentit des préparatifs que fit Fontana pour élever un obélisque, & nous ne trouvons pas un seul mot de cette opération chez les anciens. Elle étoit sans doute très-simple : nous avons vu de nos jours combien les moyens naturels & faciles l'emportent sur les rouages multipliés & sur toutes les inventions artificielles & composées. Le plus ignorant de tous les hommes, *Zabaglia* (a), par la seule force de son génie, a inventé des machines qui paroissoient ne devoir rien produire, & dont l'effet a surpris les Architectes & les Méchaniciens même les plus habiles.

Le temple dont il s'agit ici n'a jamais été fini; dans la quatre-vingt-treizieme olympiade les Carthaginois s'emparerent pour la seconde fois de la Sicile, & ce fut cette guerre, dit

---

(a) Cet homme étonnant est mort à Rome il y a peu d'années.

Diodore, qui empêcha que ce monument ne fût achevé.

Essayons de répandre sur ces remarques un intérêt plus sensible & plus universel par le développement de quelques réflexions que nous avons déja plusieurs fois indiquées.

Nos Artistes ne sentent pas assez tout ce qu'ils peuvent sur les mœurs, ou plutôt les Gouvernemens actuels semblent n'avoir pas assez réfléchi aux avantages que la société peut retirer des Arts. S'il est vrai que nos idées dépendent de nos sensations & que dans un lieu stérile & sauvage notre ame soit tout autrement modifiée qu'au sein d'une campagne fertile & riante, comment n'a-t-on pas senti l'importance qu'il y avoit à ne mettre autour de nos sens que les objets les plus propres à faire sur nous des impressions tout-à-la-fois grandes & utiles ? Chez les anciens, non-seulement tout concouroit à élever le sentiment & la pensée; mais les délassemens ainsi que les travaux, toutes les actions du corps,

toutes les productions de l'esprit, en un mot tous les Arts, soit libres, soit méchaniques, étoient intimément liés à l'utilité générale.

Jettons les yeux sur ce Peuple qui se disoit l'aîné du genre humain & à qui tous les Peuples de la terre dûrent en effet leurs connoissances & leurs erreurs. Nous douterions encore de tout ce qu'Hérodote, Diodore, Strabon & Pline rapportent des monumens immenses & prodigieux de l'Egypte, si les pyramides que les Romains mirent eux-mêmes au nombre des merveilles de l'univers, ne subsistoient encore. Quelques Savans à la vérité n'ont trouvé dans ces masses énormes que les caracteres de l'enfance de l'Art, mais ont-ils oublié que non-seulement les Egyptiens connurent toutes les regles de la symmétrie, mais qu'ils imaginerent & prescrivirent les moyens de ne s'en écarter jamais. « Ce n'est point » avec les yeux, dit Diodore, que les » Egyptiens mesurent la composition » des statues, mais avec des instru» mens connus & déterminés; de sorte » que, par l'assemblage de plusieurs » pierres différentes, ils parviennent

» au moyen d'une mesure fixe & cer-
» taine, à former & à perfectionner la
» statue ».

« Chose étonnante, ajoute-t-il, que
» différens Ouvriers, distribués en dif-
» férens endroits, concourent infailli-
» blement à former de quarante parties
» différentes une statue réguliere &
» proportionnée (*a*) ».

D'ailleurs a-t-on pu ne pas appercevoir qu'il y avoit la plus grande analogie entre l'Architecture des Egyptiens & leur Poésie? « Le corps de Ju-
» piter, dit Orphée d'après les Egyp-
» tiens, est composé de terre, d'air &
» de feu; à ses épaules sont attachées
» les aîles des vents; ses pieds tou-
» chent au centre de l'abîme; ses che-
» veux sont les étoiles, ses yeux la
» lune & le soleil, & sur son front
» brillent deux cornes d'or, dont l'une
» est l'Orient, & l'autre l'Occident (*b*) ».

La Discorde qui marche sur la terre & dont la tête s'éleve jusqu'aux cieux;

(*a*) Voyez dans le traité de Léon Alberti *sur la statue*, les moyens qu'il indique pour faire la moitié d'une statue à Carrara & terminer l'autre moitié dans l'Isle de Paros.

(*b*) Voyez Eusebe.

les Géans qui escaladent l'olympe; cette chaîne suspendue au trône de Jupiter & que tous les Dieux réunis essayent en vain de remuer; le fuseau des Parques qui roule entre les genoux de la *Nécessité*; toutes ces grandes & vastes images sont incontestablement égyptiennes : y trouvera-t-on le caractere de l'enfance de la Poésie ? Observons à ce sujet que, quelque ressemblance qu'il y ait dans la Poésie des premiers Peuples de la terre, il y aura toujours cette différence avec celle des Egyptiens, que l'une est purement *icastique*, c'est-à-dire qu'elle offre de simples images, & que l'autre présente des idées profondes, philosophiques & systématisées. Ce n'étoit pas seulement de quelques-unes des parties de la nature, c'étoit de la nature entiere, que les Egyptiens empruntoient leurs images. Nous n'insisterons point ici sur l'objet moral & politique des ouvrages de l'Art parmi les Egyptiens; les monumens qu'ils éleverent n'étoient pas, comme quelques-uns l'ont pensé, l'ouvrage du faste & de la vanité. Les pyramides destinées à mettre les cadavres des Rois à l'abri de la malice des

hommes & des injures du tems avoient encore cet avantage, que, leurs côtés étant dirigés du Nord au Midi, elles donnoient une méridienne immobile. Quant aux obélisques, c'étoient de vrais horographes; on mesuroit à leur ombre les intervalles du jour. En un mot les Sciences & les Arts étoient tellement liés à l'esprit du gouvernement, qu'il étoit expressément défendu à ceux qui les cultivoient d'en rien retrancher & d'y rien ajouter.

Les Grecs, sans donner à leurs monumens ce caractere de durée & d'immensité qui fut propre de ceux des Egyptiens, y mirent non-seulement de la grandeur & de la majesté, mais de l'élégance & de la grace, qualité qu'ils répandirent sur tout, & qu'avant eux aucun Peuple n'avoit encore connue. Les monumens égyptiens étonnent & confondent en quelque sorte l'esprit; ceux des Grecs font naître une admiration douce qui, loin d'enchaîner ou d'accabler les facultés de l'ame, les occupe & les exerce d'une maniere ravissante.

Il n'en est pas de l'Architecture comme des autres Beaux-Arts. La Peinture &

la Sculpture ont pour principe & pour objet l'imitation ; l'Architecture, fille du besoin, n'a point de type dans la nature : c'est un Art créé tout entier par les hommes. Quelque mobiles, quelque arbitraires que ses principes puissent paroître dès-lors, ils ne laisserent pas de recevoir des mains, ou plutôt du génie des Grecs, un tel degré de certitude que toutes les Nations éclairées les ont unanimement adoptés.

Ce seroit ici le lieu de faire remarquer combien l'Architecture grecque & ses principes étoient intimément liés au systême général que les Grecs avoient formé sur les Sciences & les Arts ; mais cette observation a déja été faite par M. Le Roi, dans son excellent discours *sur la nature des principes de l'Architecture civile*, & nous y renvoyons nos Lecteurs. Nous ne nous arrêterons pas non plus à faire sentir la liaison du systême des Sciences & des Arts parmi les Grecs, avec leur systême politique (*a*). C'est un fait que

(*a*) Le systême de la politique & celui de la

nous avons suffisamment établi dans les différens endroits de notre Journal, où nous avons eu occasion de parler de la Poésie, de la Musique, de la Danse & de la Peinture des anciens. Il nous suffira de proposer une conjecture qui a pris à nos yeux le caractere même de l'évidence; c'est que tout ce qu'Aristote écrivit sur la Poésie faisoit partie de son admirable traité *sur la politique*, & suivoit immédiatement les chapitres de cet ouvrage, où l'Auteur parle de la nature, de la puissance & des effets de la Musique. En effet, un Philosophe qui discutoit dans la Grece les moyens de rendre la République heureuse & florissante, ne devoit pas seulement envisager la rectitude des occupations & des actions civiles, il falloit encore qu'il s'occupât de la rectitude des plaisirs & des délassemens, & qu'il suspendît ainsi à la faculté politique la chaîne entiere des Arts, soit libres, soit méchaniques.

Les Grecs, avant d'avoir reçu les Arts, étoient les plus méchans des

---

religion ne formoient chez les Egyptiens & les Grecs qu'un seul & même système.

hommes ; le tableau que Thucidide trace lui-même des horreurs dont le berceau de cette Nation fut environné, épouvante & fait frémir l'humanité. Pour adoucir les mœurs de ce Peuple, d'autant plus féroce & plus cruel qu'il étoit plus sensible, on eut recours à la douce & puissante magie des Arts ; non contens de donner à la vérité & à la vertu, du corps & de la couleur, & de les rendre par ce moyen en quelque sorte palpables, les premiers Législateurs les embellirent de tous les charmes de l'harmonie. De-là la liaison intime des Arts avec la religion & la politique des Grecs.

Il n'en fut pas de même chez les Romains. Ce Peuple se montra dès son origine avec un caractere de tempérance & de fermeté qu'il ne perdit pas même avec sa liberté : aussi les productions dramatiques que la Grece idolâtra n'eurent-elles jamais un grand succès chez les Latins. Rien ne déconcertoit leur gravité ; il n'étoit point d'événement public, quelque affreux, quelque terrible qu'il pût être, qui portât le trouble & l'effroi dans leur ame ; il n'y en avoit point de particu-



lier, quelque ridicule qu'il fût, qui leur arrachât des éclats de rire immodérés. Ce Peuple avoit obtenu de la seule nature la modération que les habitans du reste du monde obtiennent à peine de l'exercice & des efforts de la raison. « Ce n'est pas sans motif, » dit Denys d'Halicarnasse, que la » terre latine a été appellée *Saturnien-* » *ne*; les élémens & les esprits y ont » cette juste température qu'on dit qui » régnoit au tems de Saturne ». En un mot, long-tems avant d'avoir aucune connoissance des Arts, les Romains eurent des mœurs & des vertus. Les Arts ne dûrent donc point avoir & n'eurent point en effet parmi eux l'énergie & l'importance qu'ils avoient dans la Grece. Cependant quoiqu'ils ne fussent pas doués d'une imagination féconde, originale, créatrice, ces hommes ambitieux & fiers, toujours occupés de grandes vues, ne laisserent pas, lors même qu'ils furent livrés à leur propre génie, d'élever des monumens proportionnés, à certains égards, à la hauteur de leurs idées. Le Capitole, non celui que fit construire Numa, mais celui dont Tarquin l'An-

cien jetta les fondemens, qui fut continué & même agrandi par son neveu Tarquin le Superbe, & dont les Dieux, pour nous servir de l'expression de Tacite, réserverent l'achevement à la *liberté*. Le Capitole, au rapport de Tite-Live, étoit un monument digne du Souverain des hommes & des Dieux, de l'Empire Romain & de la majesté du lieu (*a*).

Notre dessein n'est pas de détailler ici tout ce que Rome fit de grand & d'admirable lorsqu'elle eut un commerce ouvert avec la Grece. On peut consulter à ce sujet Tite-Live, Saluste, Tacite, Pline, Denys d'Halicarnasse, Aristide, Dion, Ammien, Cassiodore, *&c.* Et quand les ouvrages de tous ces Ecrivains ne subsisteroient

(*a*) Ce Capitole périt dans un incendie pendant les guerres civiles de Sylla. Sylla en fit construire un second dont il ne fit point la dédicace, la seule chose qu'il dit lui-même avoir manqué à son bonheur : ce monument fut encore consumé par les flammes. Vespasien en fit élever un troisieme qui eut le même sort, & Domitien le releva pour la quatrieme fois. Rome eut donc successivement quatre Capitoles, mais qui tous furent bâtis sur le même terrein.



pas, il seroit aisé d'en juger par la grandeur & la magnificence que respirent encore les ruines mêmes de quelques-uns de ses monumens.

Après avoir élevé nos regards vers les ouvrages des anciens, laissons-les tomber un moment sur les productions de nos jours. De quels monumens sommes-nous environnés qui soient propres à faire naître une véritablement grande idée du génie, du goût & de la puissance de la Nation? Que sont nos temples, nos théâtres, nos places publiques, nos marchés, en comparaison de ceux des anciens? Et si notre vue s'étend encore plus loin, qu'est devenue aujourd'hui la partie morale des Arts? où trouve-t-on les statues de nos grands hommes? quelles sont les tragédies qui nous font aimer le gouvernement sous lequel nous vivons? que disent à l'esprit & quelle est la nature & la durée des impressions que font sur le cœur la Peinture, la Sculpture & la Musique? Chose étrange! pendant que d'un côté les sens semblent n'être comptés pour rien, tant on néglige de leur offrir des objets propres à élever

& à agrandir la pensée, de l'autre on ne s'occupe qu'à amuser les sens, comme si la nature nous avoit retiré la faculté de penser. Seroit-il donc impossible que le goût des bisarreries & des frivolités fît place à l'amour du grand & du beau (*a*), & que la philosophie qui fait aujourd'hui tant de progrès, parvînt enfin à pénétrer dans le cabinet de nos Artistes ?

(*a*) Ce ne seroit pas assez de n'être ni petit ni frivole, il ne suffiroit même pas de mettre de la grandeur dans quelques parties; il faudroit encore que le caractere en fût répandu sur tout l'ensemble.



ARTICLE II.

CRITO, &c.

« CRITON, ou dialogue sur la » beauté. A Lond. chez *Dodsley* ».

EN travaillant à l'extrait de cet ouvrage, nous avons regretté plus d'une fois que l'Auteur n'eût pas vu son sujet d'une maniere plus profonde, qu'il ne se fût jamais élevé du sensible à l'idéal, & que se bornant à quelques exemples & à des observations ingénieuses, mais superficielles, il n'eût pas tâché de remonter jusqu'à une théorie plus sublime, plus féconde, plus générale. Ce qu'il n'a pas fait, nous aurions osé l'entreprendre nous-mêmes, si nous n'avions mieux aimé joindre nos réflexions à celles qu'a faites l'Abbé Conti sur la même matiere, dans une dissertation dont nous ne tarderons pas à rendre compte.

TOUT ce qui appartient à la beauté se réduit à la couleur, à la forme, à l'expression & à la grace. Les deux pre-

mieres ſont comme le corps de la beauté; les deux dernieres en ſont l'ame & la vie.

La couleur de la beauté eſt un mélange de blanc & de rouge tendre, répandu ſur tout le corps dans les proportions convenables. Un ciel ſerein, lorſque le ſoleil ſe couche, nous préſente les couleurs de la beauté; on y voit des teintes rougeâtres, blanches & rembrunies errer dans des nuages légers & tranſparens ſur un fond du plus beau bleu. Obſervez un beau viſage, vous appercevrez, outre le rouge & le blanc, le bleu clair des veines qui ſe marie agréablement avec les tempes & le contour des joues, tandis que le tout enſemble eſt relevé par les ombres des ſourcils & des cheveux : car, malgré la variété des jugemens qu'on porte ſur la beauté, une belle brune eſt inconteſtablement préférable à une belle blonde. Le brun donne aux yeux une vivacité, & à toutes les autres couleurs un relief qu'on chercheroit en vain dans la peau la plus blanche & la plus tranſparente. La plus charmante des *Madonnes* de Raphaël eſt une brune, & tous les

grands Artistes du siecle de Léon X. ont choisi ce ton de couleur. Le Guide & Carle Maratte, en prenant un coloris plus clair, ont affoibli l'Art.

La beauté considérée dans la forme n'est autre chose que la proportion ou l'union & l'harmonie de toutes les parties du corps.

Le caractere distinctif de la beauté dans la femme, c'est la délicatesse & la douceur : dans l'homme, c'est la force & l'agilité. Un exemple en femme, c'est la *Venus de Medicis*; en homme, c'est l'*Hercule Farnese* & l'*Apollon du Belveder*. Il y a dans cette derniere figure je ne sais quoi de céleste & de divin, dont aucun Poëte n'a ni conçu ni exprimé le caractere, à l'exception d'Homere & de Virgile parmi les anciens, de Shakespear & de Milton parmi les modernes.

La beauté qui consiste dans la forme est bien supérieure à la beauté qui résulte uniquement de la couleur. C'est à Rome qu'il faut étudier cette partie, & on la trouve bien plus frappante dans les statues que dans les tableaux.

Les deux autres parties qui conſtituent la beauté, ſont l'expreſſion & la grace : la premiere eſt commune à tous; la derniere ne ſe rencontre que dans un très-petit nombre.

Par l'expreſſion on entend la peinture des paſſions, des affections de l'ame, autant qu'elles peuvent être ſenſibles à l'œil.

Quoique l'ame ſe peigne principalement ſur le viſage & dans les airs de tête, cependant chaque partie du corps peut avoir de l'expreſſion. Tel eſt un bras qui pend nonchalamment ou qui s'étend avec violence; tels ſont les doigts de l'un des enfans de Laocoon; tels ſont auſſi les doigts des pieds du Gladiateur mourant : la douleur, la mort même y eſt exprimée.

Les parties du viſage où les paſſions ſe prononcent plus fortement, ſont les yeux & la bouche; mais des yeux elles ſe répandent juſqu'aux ſourcils.

Les ſourcils dans un viſage animé, ont leur langage propre & relatif aux différens mouvemens de l'ame. J'ai ſouvent remarqué le ſentiment du déplaiſir dans les ſourcils d'une femme, lors même qu'elle avoit aſſez d'adreſſe



pour ne pas le laiſſer appercevoir dans ſes yeux ; & d'autres fois j'ai découvert ſes penſées les plus ſecretes dans la ligne qui couronne ſes ſourcils. Son étonnement étoit grand, de ſe voir ainſi décélée.

Homere fait des ſourcils le ſiege de la majeſté ; Virgile, de l'accablement ; Horace, de la modeſtie ; Juvenal, de la hauteur : & moi je demande pourquoi ils n'en ont pas fait le ſiege de toutes ces différentes paſſions ?

Toutes les paſſions tendres & douces embelliſſent la beauté ; les paſſions fortes & cruelles la défigurent. Il ſuit de-là qu'un bon naturel rend un beau viſage bien plus beau.

Pope a renfermé les principales paſſions des deux genres en deux beaux vers :

Love, hope, and joy, fair pleaſure's ſmiling train
Hate, fear, and grief, the family of pain.

« L'amour, l'eſpérance & la joie » forment le riant cortege du plaiſir. » La haine, la crainte & le chagrin » ſont la famille de la douleur ».

Si les amans paroiſſent & ſont réel-

lement plus beaux l'un pour l'autre qu'ils ne le ſont aux yeux d'autrui, ils le doivent à la tendreſſe qui les anime quand ils ſont enſemble & en liberté. Cette augmentation de beauté les abandonne lorſqu'ils ſont ſéparés, ou qu'ils converſent dans un cercle avec des perſonnes qui leur ſont indifférentes.

C'eſt à cauſe de l'expreſſion, que Pline regarde la fameuſe ſtatue de Laocoon & de ſes deux enfans, comme le plus parfait de tous les ouvrages qui ſe voyoient à Rome de ſon tems.

La plus noble partie & la perfection de la beauté, c'eſt la grace, qualité ſi ſenſible, & cependant inexplicable. Nous ſavons que l'ame eſt, mais nous ignorons ce qu'elle eſt. Tout juge de la beauté parle de la grace, mais perſonne n'a ſu la définir.

La grace dans les actions conſiſte bien plus dans la façon de faire les choſes, que dans les choſes mêmes: ainſi, dans un beau viſage, elle ſort de certains incidens plus piquans que la beauté même; mais rien n'eſt plus momentané; elle échappe à l'œil de l'obſervateur : auſſi eſt-il bien plus

utile de l'étudier dans les tableaux des Peintres qui ont ſu la ſaiſir & la fixer, tels que le Correge, le Guide ou Raphaël, que dans des beautés vivantes.

Cependant, s'il eſt impoſſible de définir la grace, on peut du moins aſſigner les parties où elle ſe montre. Son ſiege principal eſt dans le contour de la bouche, comme celui des paſſions eſt dans les yeux. La grace n'eſt pas préciſément le ſourire, mais quelque choſe qui en approche; & ce je ne ſais quoi, ſemblable à un petit Amour, joue dans toutes les lignes qui forment le contour de la bouche; c'eſt une eſpece d'éclair qui paroît, diſparoît & reparoît encore. Au reſte toutes les parties du corps, toutes les attitudes, tous les mouvemens, tout dans une belle perſonne eſt ſuſceptible de grace. Ovide a raiſon de dire que Venus avoit de la grace même en contrefaiſant ſon mari boiteux, pour amuſer Mars ſon amant. Il y a une grace majeſtueuſe, & une grace qui appelle. Les Peintres & les Sculpteurs Grecs affectoient la premiere à Minerve; ils donnoient l'autre à Venus. Aucun Poëte n'a mieux exprimé ces

deux ſortes de graces, que notre Milton dans les portraits d'Adam & d'Eve.

Il eſt plus aiſé de dire ce que la grace ſuppoſe, que de dire ce qu'elle eſt. Il n'y a point de grace ſans quelque mouvement agréable, ſoit du corps entier, ſoit d'une de ſes parties, ſoit au moins de quelqu'un de ſes traits. Enée reconnoît Venus, malgré ſon déguiſement, à ſa démarche : *& vera inceſſu patuit Dea.* Toutes les belles ſtatues ſont en action ou en mouvement. L'*Apollon du Belveder* vient à vous, lorſque vous le regardez à une petite diſtance. Toutes les têtes des excellens Peintres ſont en mouvement. Une tête dans l'inaction, telles qu'on les voit aux médailles frappées après la chûte de l'Empire Romain, ou ſemblable aux têtes gothiques avant la renaiſſance des Arts, eſt ſans vie & ſans grace.

Obſervons encore qu'il n'y a point de grace, ſi elle n'eſt appropriée au caractere de la perſonne. Les graces d'une petite beauté vive grimaceroient dans un caractere de majeſté, ainſi que l'air majeſtueux détruiroit le piquant de la petite beauté vive. La vi-

vacité qui donne de la grace à la beauté dans la jeunesse, enlaidiroit encore plus la vieillesse.

Il n'est pas rare de trouver les trois premieres parties qui entrent dans la composition de la beauté, la couleur, la forme, l'expression ; mais la grace se trouve dans bien peu de personnes, & plaît à tout le monde. On naît avec la grace, comme on naît avec le talent de la Poésie : l'Art seul ne la donnera pas. Le Peintre le plus célebre de l'antiquité fut Apelles, & son rival parmi les modernes a été Raphaël. Le caractere distinctif de ces deux Artistes a été la grace.

La grace n'a rien de commun avec la couleur & la forme, qui sont les moindres parties de la beauté ; mais elle tient infiniment aux passions ou à l'expression. Toutes les autres parties de la beauté plaisent jusqu'à un certain point ; mais la grace charme au souverain degré, & par elle-même.

Ainsi l'ont pensé les Grecs, lorsqu'en arrangeant leur Mythologie, ils ont mis les Graces à la suite de Venus. C'est des Graces que l'Amour emprunte ses plus fortes armes. La fa-

meuſe ceinture de Venus, tiſſue par Homere, eſt faite de tout ce qu'il y a de plus attrayant, de plus ſéduiſant, de plus enchanteur.

La différence des jugemens ſur la beauté en différens pays, porte principalement ſur la couleur & la forme; & cette différence vient des coutumes nationales, ou de certains défauts très-répandus, qui alterent le goût naturel. Un de nos compatriotes voyageant dans les Alpes, attira tous les regards par ſa figure; mais on trouvoit qu'il lui manquoit un grand agrément: *le bel homme*, diſoit-on, *s'il avoit un goëtre!*

Se peindre les joues d'un rouge ardent, eſt un embelliſſement pour les femmes d'un Etat qui nous avoiſine. Il eſt ſurprenant qu'il y ait une différence ſi marquée dans le goût de deux Nations qui ſe touchent. La premiere fois que je vis ces femmes rangées dans les loges de l'Opera à Paris, je crus voir une longue planche de pivoines dans un jardin. Les deux plus belles femmes que j'aye vues, c'eſt la Ducheſſe de . . . en France, & Miſtriſs . . . en Angleterre. Si la premiere n'ajoutoit pas aux roſes que la nature

nature lui a données, une masse de vermillon, je serois embarrassé pour la préférence.

Cependant les fantaisies des Nations tombent beaucoup plus sur la couleur & la forme que sur l'expression & la grace. L'expression des passions douces & la grace plaisent à tout le monde.



ARTICLE III.

DE l'Inoculation. Piece ironique dans laquelle on combat son usage par des raisons tirées des grands succès qu'elle a eus.

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes?
Quem sese ore ferens? Virgil.

LES avantages de l'Inoculation sont prouvés d'une maniere si solide, les succès de cette méthode sont si constans & si connus, qu'il ne nous reste plus qu'à déplorer l'obstination de ceux qui persistent encore à la rejetter. Parens aveugles ! vous prenez pour un sentiment de tendresse un préjugé stupide qui, pour nous servir de l'expression d'un Poëte Latin, *fait que l'on aime plus, mais qu'on aime moins bien.*

Cogit amare magis, sed bene velle minùs.

Vous craignez, dites-vous, de tenter la Providence, dites plutôt que, fata-

listes insensés, vous accordez tout au destin (*a*).

Lorsqu'un Philosophe, ami de l'humanité, proposa, il y a quelques années, l'insertion de la petite vérole, comme le seul moyen d'affoiblir & presque d'anéantir l'effet d'un des plus terribles fléaux dont la nature humaine soit affligée, le croiroit-on ? son éloquence, son zele, tous ses efforts furent tournés en ridicule. Que de regrets, que de larmes a coûté le mépris qu'on a fait des conseils de ce sage & savant Citoyen ! Mais tel est le caractere de notre Nation ; elle abandonnera gaiement cent côtés utiles, pourvu qu'elle en entre-voie un seul dont elle puisse s'amuser. Eh bien, voyons si le ridicule & l'ironie auront plus de force & d'effet que le raisonnement & l'exemple (*b*).

(*a*) Ainsi pensent ceux des Turcs qui proscrivent l'Inoculation. Voyez le Traité de Pilarini, intitulé : *Nova & tuta variolas excitandi per transplantationem methodus*, &c.

(*b*) La piece dont nous donnons ici la traduction est tirée d'un Journal Anglois : nous l'avons insérée dans le nôtre, per-

Je fus toujours partisan zélé des modes nouvelles, j'en ai même défendu quelques-unes des plus hardies; mais je me crois obligé de les combattre de toutes mes forces, lorsqu'elles sont contraires à la saine politique & à ce qu'on appelle *raison d'Etat*. Ma conduite à cet égard a toujours été uniforme, & je défie qui que ce soit au monde de prouver que j'aie dit un seul mot en faveur de cet excellent *ros-biff* dont nos bons ayeux étoient si friands, depuis que nos Créoles Epicuriens l'ont banni de l'Angleterre.

Personne n'ignore que je me suis trouvé dernierement à un repas de tortues, que j'ai loué outre mesure; j'ai approuvé tous les changemens qu'on a faits dans les habits & dans la façon de se mettre; j'ai consenti, malgré les clameurs d'un parti puissant & nombreux, à vouloir qu'on rognât les paniers, sur la promesse tacite que nos

suadés qu'elle nous seroit bien plus utile qu'elle n'a pu l'être en Angleterre où nous ne croyons pas que l'Inoculation ait actuellement un seul adversaire.

belles m'ont faite d'y souscrire, à condition que nos jeunes gens laisseroient voir à leur tour le bas de leurs jambes, comme ils le faisoient ci-devant. Je n'ai point trouvé à dire qu'ils portassent le *Cardinal* (*a*), quoique cet habit ait un nom dont l'étymologie est papiste, & qu'il paroisse n'avoir été inventé que pour cacher la malpropreté du deshabillé françois. Il y a plus, je n'ai jamais condamné le rouge dont se servent nos Dames, persuadé qu'une belle femme est maîtresse absolue de son teint; enfin je n'ai pas exigé qu'elles racontassent le matin le rendez-vous qu'elles ont donné la nuit à leurs amans, convaincu que les privileges de leur sexe ne permettoient pas qu'on remédiât à de semblables abus.

Avec uue Philosophie aussi raisonnable, on ne m'accusera sans doute ni d'humeur ni de prévention, si j'entreprends de combattre une pratique qui, bien qu'elle soit fort à la mode aujourd'hui, ne laisse pas d'être aussi contraire à la nature qu'au bien de l'Etat. J'ai de si fortes raisons à allé-

(*a*) Espece de surtout.

guer pour démontrer les mauvais effets & les suites funestes de l'inoculation, que je ne doute point qu'elle ne soit proscrite à jamais & qu'on ne la bannisse de cette isle, pour la renvoyer en Circassie d'où l'on n'eût jamais pensé qu'une Dame de qualité fût assez mal-avisée pour l'apporter dans sa patrie.

Je remarquerai d'abord (& cela ne fait pas honneur à cette méthode) qu'elle a pris son origine en Turquie ; je crains même, en qualité de mâle, qu'en voulant l'introduire chez nous, on n'introduise avec elle quelqu'autre coutume du serrail encore plus effrayante.

De plus il me paroît que l'inoculation combat la doctrine de la prédestination absolue; car, comme le remarque très-judicieusement un Calviniste zélé, n'est-ce pas une témérité à une jeune femme de vouloir n'avoir que vingt grains de petite vérole sur son visage, lors peut-être que la Providence a décidé qu'elle en aura deux cens, ou même qu'elle n'en aura point du tout ?

Je reviens à mon premier argument. Il est certain, quoi qu'en dise l'Auteur des Lettres Persanes, que le monde en général est beaucoup trop peuplé ;



il eſt aiſé d'en juger par le nombre d'Entrepreneurs & de Maçons qui, dans cette capitale, ſont ſans ceſſe occupés à bâtir des maiſons pour les ſurnuméraires qui naiſſent tous les jours. La petite vérole avoit juſqu'à aujourd'hui remédié à cet inconvénient ; elle emportoit journellement un nombre conſidérable d'habitans, il en mouroit un ſur ſept, de ceux qui l'avoient par la voie ordinaire, ce qui étoit d'un grand avantage pour les ſurvivans : mais depuis que l'inoculation eſt devenue à la mode, il n'y a plus moyen de diminuer le nombre des citoyens, il en meurt à peine un ſur trois cens, ce qui nuit extrêmement à la ſociété ; de ſorte qu'à moins que nous n'ayons bientôt la guerre dans le continent, nous courons riſque de mourir de faim en Angleterre, tant eſt conſidérable le nombre des perſonnes qu'on a garanties de la mort, au moyen de cette méthode extraordinaire.

Voici mon ſecond argument ; il m'a été ſuggéré par un Gentilhomme de mes amis, que j'ai rencontré ce matin dans le Parc où il s'étoit rendu pour prendre le frais. Qu'apportez-vous

en ville, lui ai-je demandé? Ma femme, m'a-t-il répondu d'un ton dolent, ma femme. Il lui avoit plu pendant les quatre premieres années de notre mariage de vivre paisiblement à la campagne, où elle passoit le tems à prendre soin de son ménage, à visiter ses amies & à élever ses enfans; si par hasard il lui prenoit envie d'aller en ville pour s'y divertir, je l'en détournois aisément: ma chere, lui disois-je d'un ton plein de tendresse, j'avois dessein de vous mener à Londres le printems prochain, & l'on m'écrit que la petite vérole y fait de grands ravages; mais à peine a-t-elle oui parler du funeste succès de l'inoculation, qu'elle a voulu en courir les risques. Elle s'en est heureusement tirée, de sorte que le prétexte dont je me servois pour la retenir à la campagne n'a plus eu lieu. Elle m'a entraîné dans la Capitale, où elle se dédommage avec usure des quatre années qu'elle a passées dans la retraite.

Je conclus de l'histoire que je viens de raconter, que l'usage de l'inoculation prive notre Nation du seul moyen qu'elle avoit de retenir les femmes à

la campagne, abus que je suis bien éloigné de vouloir autoriser. Ce n'est pas là tout, je prétends prouver encore à nos Politiques que l'usage de l'inoculation & celui des tourniquets dont on a rempli notre ville, sont cause qu'une infinité de Gentilshommes campagnards quittent leur retraite & viennent vivre à Londres, ce qui rend nos campagnes désertes & nos places publiques inabordables.

Voici un autre mauvais effet de l'inoculation, que j'ai remarqué plus d'une fois en me promenant autour de la Rotonde de Ranelagh. La beauté rend pour l'ordinaire les femmes insolentes; le sentiment qu'elles ont de la supériorité de leurs charmes, leur inspire nécessairement des airs de hauteur & de mépris. De-là ce regard effronté dans nos jolies femmes, elles qui autrefois étoient encore plus douces & plus modestes qu'elles n'étoient belles; tandis que les laides, dont le visage est couvert de ces honorables cicatrices qui devroient les faire respecter, trouvent à peine une beauté qui leur fasse politesse, ou un jeune

homme qui leur propose une place dans son carrosse.

Je ne crois pas au reste qu'un trop grand nombre de belles femmes soit avantageux à l'Etat. Elles sont sans contredit l'ornement des spectacles, elles embellissent les assemblées & forment au Parc le plus charmant point de vue du monde. Cependant quelques personnes pensent que les laides, dont la raison n'est jamais renversée par l'admiration & par les éloges, fournissent & les femmes les plus vertueuses & les meres les plus tendres, & que par conséquent, pour en conserver le nombre, il convient d'abolir le secret qu'on a trouvé de conserver la beauté du sexe; d'autant que, d'après le calcul qu'on a fait, dix belles femmes par an, & ce nombre est aisé à trouver en Angleterre, suffisent pour occuper le beau monde durant une saison entiere & pour embellir les spectacles, pourvu qu'on ait soin de les placer convenablement.

J'avois d'abord dessein d'exposer au Gouvernement les raisons que j'ai de proscrire l'inoculation, dans l'espoir

qu'il les appuyeroit de son autorité & leur donneroit force de loi contre une innovation aussi pernicieuse ; mais un ami à qui j'ai communiqué mon idée, m'en a empêché & m'a prouvé qu'encore que je sois fondé à me plaindre du trop grand accroissement de nos habitans, lequel est dû sans contredit en grande partie au succès funeste de l'inoculation, ce seroit pécher contre la saine politique, que d'en diminuer le nombre dans ce tems critique, où le Gouvernement peut trouver l'occasion de les employer de façon ou d'autre. Il a cru que pour détruite cet inconvénient, il valoit mieux prier quelque Prédicateur zélé & à la mode d'anathématiser toutes les femmes qui se soumettroient à l'inoculation. J'aimerois cependant mieux, n'en déplaise à mon ami, que le College des Médecins décernât une médaille d'or à celui d'entre eux qui publieroit sur ce sujet un bon traité dans lequel il pût prouver & démontrer que toutes les maladies dont on meurt à l'âge de 70 ans, doivent leur origine à l'inoculation à laquelle on s'est soumis à l'âge de 7, & que

toutes les perſonnes qui l'ont eue par cette méthode, peuvent l'avoir naturellement dix fois de ſuite.

De la Santé. Eſſai tiré du même Journal.

Je rends graces à toute heure à l'Être ſuprême de m'avoir fait naître avec un caractere ennemi du chagrin & de la triſteſſe, & tel que lorſque je ne ſuis point occupé d'images agréables, je peux enviſager les objets triſtes comme les ombres d'un tableau, qui relevent & font valoir les clairs & achevent la beauté de l'ouvrage.

Cet heureux caractere me fait regarder le luxe qui regne dans ce ſiecle comme un moyen ſûr de ſubvenir aux beſoins des hommes, d'étendre le commerce & de hâter le progrès des Beaux-Arts. J'enviſage les horreurs de la guerre comme la ſource du bonheur dont on jouit pendant la paix; & en réfléchiſſant ſur les malheurs des hommes, je remercie Dieu de m'en avoir garanti.

Il y a dans un poëme vraiment original, intitulé *le Spleen*, un paſſage

qui m'affecte infiniment plus que tout ce que j'ai jamais lu ; le voici.

« Heureux celui qui, vivant dans » l'innocence, ne s'afflige point des » maux qu'il ne peut empêcher ! Il » abandonne sa barque au courant & » ne s'efforce point de lutter contre » les flots. Tranquille au milieu de la » foule qui l'environne, il voit avec » indifférence le trouble & l'agitation » de ceux qui la composent, & ne » pouvant empêcher le mauvais succès » des acteurs, il se contente de rire » de leur folie ».

J'ai toujours préféré le caractere de Démocrite à celui d'Héraclite ; je veux dire qu'il m'a toujours paru plus digne d'un Philosophe de rire des folies de l'homme que d'en pleurer les malheurs. Mais pourquoi l'homme est-il malheureux ? J'ai sur cela quelques idées dont je veux faire part à mon Lecteur ; elles l'aideront sans doute à bannir de son ame cette humeur sombre & maligne qui détruit l'harmonie de la vie civile.

Quiconque prendra la peine d'observer ce qui se passe dans l'homme, appercevra facilement que presque tous

les malheurs qui l'affligent doivent leur origine à l'indolence ou à l'inaction du corps ou de l'esprit. Notre bonne ou mauvaise humeur dépend entierement de la maniere dont le sang circule dans nos veines : c'est la circulation libre de ce fluide, qui seule peut bannir de notre esprit cette foule d'idées vagues qui nous rend mécontens de tout ce qui nous environne, & insupportables à nous-mêmes.

Aussi la Providence, dont la sagesse est infinie, a-t-elle soumis les hommes au travail qui non-seulement leur procure les besoins de la vie, mais encore la santé, sans laquelle on ne jouit de rien. Voulez-vous être bien convaincu de la nécessité qu'il y a que la plus grande partie des hommes soit obligée de travailler ? Voyez l'usage que font de leurs richesses ceux qui sont affranchis de cette obligation. Vous pourrez même remarquer que la meilleure éducation ne suffit pas pour contenir les hommes dans les bornes que leur prescrivent la raison & la modération. Pour un riche qui emploie ses trésors à devenir meilleur ou à rendre les autres plus heureux, combien en est-il

qui se plongent dans les desordres inséparables du luxe, qui croupissent dans l'oisiveté & qui, par l'abus qu'ils font des commodités de la vie, sont sans cesse en proie aux inquiétudes de l'esprit & aux maladies du corps?

Non, les richesses ne sont pas aussi avantageuses qu'on se l'imagine : les travaux & les occupations ordinaires de la vie conviennent bien mieux au commun des hommes que la prospérité & l'abondance, unies à l'oisiveté.

Homme, bénis sans cesse le Créateur, pour t'avoir condamné à manger ton pain à la sueur de ton front : c'est à cette sentence que tu dois ta santé, ta force & tout le bonheur de ta vie. Si ton crime t'a fait chasser du Paradis terrestre, le châtiment que tu subis transforme la terre en un second Paradis. Regarde ces campagnes & ces jardins ; c'est ton travail qui les fertilise & les embellit. La terre a été maudite à cause de ta désobéissance ; mais cette malédiction n'a lieu que pour ceux qui l'attirent sur leurs têtes par leur intempérance ou par leur mollesse.

Les besoins & les miseres de l'homme

deviennent pour lui une source de sentimens agréables; ils lui attirent l'affection de ses semblables. Les nécessités de la vie, auxquelles personne ne sauroit pourvoir par lui-même; l'obligent, malgré qu'il en ait, à se rendre utile à autrui; lorsqu'il croit ne travailler que pour lui, il travaille pour tous ceux qui l'environnent.

La santé est un bien que tout homme ambitionne, mais on ne l'achete qu'au prix de l'exercice & du travail: malheureusement le pauvre fait trop peu de cas de ce qu'il possede, & voit avec envie le bien-être & l'opulence de ceux qui sont au-dessus de lui, sans considérer que les fortunes brillantes ont pour compagnes inséparables les inquiétudes & les maladies.

S'il est vrai que ceux-là sont plus heureux qui connoissent moins de besoins, on peut dire que la richesse est plus digne de compassion que d'envie. Quelque modérées que soient les inclinations du riche, l'usage le contraint à vivre d'une maniere proportionnée à sa fortune. Il faut qu'il traîne à sa suite une foule de domestiques inutiles, qu'il étouffe son appétit par la quan-

tité des mets dont sa table est couverte, & qu'il sacrifie son repos pour plaire à la multitude qui l'environne & qui l'observe ; il faut qu'il renonce aux plaisirs & aux charmes de la vie privée, pour devenir esclave des partis & des factions. Si la bonté de son cœur le porte à des actions d'humanité, il les voit presque toujours mal interpretées ; & dans l'impossibilité où il est de faire du bien à tout le monde, il s'attire plus d'ennemis par ses refus qu'il ne se fait d'amis par ses services. Si l'on ajoute à ces considérations une vérité que peu de personnes, je crois, révoqueront en doute ; savoir, que les plus grandes fortunes, en augmentant les besoins de leurs possesseurs, les rendent pour l'ordinaire les plus indigens de tous les hommes, on trouvera que le bonheur est toujours loin de la richesse.

Portons nos regards plus haut, examinons l'état des Rois, de ceux même qui sont aimés & chéris de leur Peuple. S'il est vrai que la vie d'un pere soit un état d'inquiétude & de souci, on sera forcé de convenir que le titre de pere du Peuple est un titre

aussi digne de nos respects que peu propre à exciter notre envie.

Je pense que le bonheur de la vie se trouve en général dans les Etats qui n'assujétissent point absolument l'homme au travail, ni qui ne l'en exemptent point absolument. La puissance est la mere de l'inquiétude ; l'ambition l'est des traverses ; & l'opulence, de la maladie.

Je vais terminer ces réflexions par la fable suivante.

Le Travail, fils du Besoin & pere de la Santé & du Contentement, vivoit avec ses deux enfans dans une petite chaumiere, au pied d'une montagne fort éloignée de la ville. Entierement ignorés des grands, ils n'avoient pour toute compagnie que les habitans des villages voisins ; il leur prit envie de voir le monde, ils abandonnerent leurs amis, leur séjour, & se mirent à voyager. Le Travail tenoit de la main droite la Santé qui, par la vivacité de sa conversation, par ses chants tendres & joyeux, adoucissoit la fatigue du voyage. Le Contentement marchoit à gauche, il soutenoit son pere, &

augmentoit par sa bonne humeur la vivacité de sa sœur.

Ils traverserent ainsi des forêts, des villes & des villages, & arriverent enfin dans la capitale du royaume. En entrant dans cette grande ville, le pere conjura ses enfans de ne point le perdre de vue; car, dit-il, Jupiter veut que votre séparation soit suivie de la ruine de tous trois. Mais la Santé étoit d'une humeur trop gaie pour suivre les conseils du Travail; elle se laissa débaucher par l'Intempérance & mourut en mettant au monde la Maladie. Le Contentement, dans l'absence de sa sœur, se livra à la Mollesse, & on n'entendit plus parler de lui. Le Travail, qui ne pouvoit vivre sans ses enfans, courut le pays pour les chercher; mais la lassitude le prit en chemin & il mourut de misere.



ARTICLE IV.

L'ART d'arroser les terres. Poëme. Gratum opus Agricolis. *A Berne*, 1761.

LA Société Economique de Berne ayant proposé pour sujet du prix de l'année 1761 d'examiner quelle est *la meilleure méthode d'arroser les prés*; M. Tscharner, un des principaux Membres de cette Société, & par-là même exclu du concours, présenta à cette occasion un poëme en vers allemands rimés, qui obtint & méritoit en effet les plus grands éloges. Ce poëme fait époque dans la Littérature allemande; elle n'avoit rien encore fourni dans le genre géorgique, qui fût digne de quelque attention. M. Tscharner a traité avec autant de solidité que de graces la question proposée par la Société. Il enseigne la maniere d'examiner la nature des eaux relativement à celle des terres, à l'avantage desquelles on veut les employer. Il indique dans quelles saisons & comment on doit

pratiquer les arrosemens : & ses préceptes sont mêlés d'images agréables, piquantes & d'autant plus énergiques qu'elles sont toutes empruntées des objets que présentent les lieux mêmes qui l'environnent. Les Poëtes Allemands ne mettent rien entre eux & la nature ; à l'exemple d'Homere, ils copient immédiatement les originaux. Vous qui, lorsqu'il s'agit d'imiter, négligez le plus grand, le plus fécond des modeles, & n'avez devant les yeux que les ouvrages des imitateurs, avez-vous oublié que plus la lumiere subit de réflections, plus elle perd de son éclat & de sa force ?

Pour donner une idée avantageuse du poëme de M. Tscharner, il suffira d'en extraire les premiers morceaux qui s'offriront à nos yeux.

Les Muses se plaisent au séjour de la campagne où la nature étale sa puissance dans les trésors des champs & dans l'émail des prairies. Aux sons libres des chalumeaux, dans des siecles plus heureux, elles dictoient des loix aux Peuples occupés du soin de leurs troupeaux. Théocrite entendit leurs le-

çons; & après lui Virgile fuyant les attraits de la Cour, les répétoit sur les rives fertiles du Pô. Inspiré par les Muses, le Chantre des Alpes a célébré sa patrie & le bonheur de la liberté dont elle jouit. Puissent, par leurs secours, ces premiers chants, consacrés à la gloire des vertes prairies, mériter quelques suffrages! J'entreprends d'enseigner l'art d'arroser les terres & d'entretenir des pâturages abondans par une humidité rafraîchissante, afin que nos vallées, couvertes de verdure & de plantes salutaires, fournissent l'entretien à nos troupeaux & l'engrais à nos champs. Les cimes brillantes des Alpes, ces remparts dont le vol des oiseaux ne peut atteindre la hauteur, tiennent en réserve, dans d'affreux abîmes, les immenses amas de l'hyver, jusqu'à la saison où les feux triomphans de l'été détruisant ces digues glacées, on voit la neige fondue se précipiter dans les vallons. Ces mêmes Alpes de leur front inébranlable arrêtent la course des nuages, les forcent à se décharger des flots renfermés dans leur sein, & reçoivent pour nous les riches tributs des mers éloignées. D'abord les

ondes bruyantes se versent avec rapidité, par chûtes réitérées, dans la vallée déserte, en couvrant les rochers de leur écume; mais bientôt dans le vaste contour d'un lac étendu, le torrent dépose ses eaux impures, & ses tourbillons s'arrêtent. Un fleuve abondant coule ensuite tranquillement entre des rives ombragées de hêtres, & féconde la plaine du limon de ses eaux; tandis que des Pêcheurs glissent sur la surface humide, les ondes légeres baignent le bateau, en l'accompagnant de leur murmure. Heureux ceux dont les héritages sont placés sur les bords unis d'un fleuve dont les flots obéissans s'élevent sans effort entre les digues, se séparent avec complaisance dans les canaux prescrits, pour réveiller au printems les campagnes assoupies!

Le Ciel a enrichi la Suisse d'une telle abondance de sources, que des Nations éloignées en reçoivent le superflu. Mille ruisseaux baignent le pied de nos vastes montagnes & versent leurs ondes inépuisables, toujours croissantes, tantôt sur la pente de ces vallons contournés, tantôt sur les plaines de ces contrées ouvertes dont les habi-

tans courageux se réunissent pour la défense de leur liberté ; ceux-ci riches en moissons & en haras peuplés de robustes coursiers ; ceux-là contens de la garde tranquille de leurs troupeaux. N'envions point aux climats plus chauds du Sud leurs superbes jardins, les champs arides & brûlés y sont privés de la rosée du matin, & à peine le Berger dans des citernes impures y puise pour ses troupeaux une boisson mal-saine dont il compte encore chaque goute. Nous ne jouissons que fort tard des douceurs du printems ; de la cime glacée des Alpes la neige éternelle menace encore nos moissons. Mais nous voyons des richesses abondantes jaillir des réservoirs formés dans le sein de ces rochers, & remplis par les neiges & les longues pluies de l'hyver.... Assurez-vous bien sur-tout que vous ne donnez point votre confiance à des sources perfides. Des eaux corrompues ne feront germer qu'une herbe mal-saine ; les flots des rapides torrens & les fontaines chargées de graviers & de tuf ne serviront qu'à gâter les terres qui en seront arrosées. Telle que vous voyez souvent

ſouvent la verte ſurface des tranquilles étangs, telles vous devez ſouhaiter les eaux qui ſerviront à nourrir vos prairies. Les ruiſſeaux abondans en pêche conviennent également à la terre & aux troupeaux, & partent toujours d'une ſource pure.... Réveillez par un cours plus libre la force endormie des eaux croupiſſantes au fond d'un marais. Que fatigué par les mouvemens multipliés des moulins & par des chûtes redoublées, le rapide torrent ſe dépouille de ſes parties rudes & glacées. Que les ſources graveleuſes & chargées de tuf repoſent quelque tems dans des réſervoirs ſpacieux. C'eſt ainſi qu'avec des ſoins prévoyans on ſoumet les eaux à l'empire de l'Art & qu'on les corrige, &c.

M. Tſchatner a traduit lui-même ſon poëme en françois, & par-là il acquiert de nouveaux droits à la reconnoiſſance que lui doit notre Littérature pour ſa belle traduction des poéſies de M. de Haller. Nous aimons à croire qu'il ne tardera pas à faire paſſer dans notre langue ſon Hiſtoire des Suiſſes, la meilleure ſans contredit qu'on con-

[illegible]. Nous l'invitons encore à nous communiquer plusieurs petits poëmes [illegible] dont il est l'auteur & qui sont pleins de [illegible] & de finesse. M. T[illegible] partage tous ses momens entre les Muses & les Graces, & nous connoissons peu d'Auteurs que les Graces & les Muses ayent vus d'un œil plus favorable.



ARTICLE V.

MELANGES de Philosophie & de Mathématiques de la Société Royale de Turin. A Turin, de l'Imprimerie Royale.

CETTE Société qui dès sa naissance a mérité de fixer les regards des plus savans hommes de l'Europe & dont nous avons déja fait connoître les premieres productions, justifie de jour en jour la haute opinion qu'on s'étoit formée du mérite des Membres qui la composent, ainsi que les grandes espérances qu'on avoit conçues des avantages que la Science retireroit de leurs travaux.

Nous commencerons cette analyse des nouveaux Mémoires mathématiques de l'Académie de Turin par rendre compte d'une savante dissertation de M. le Chevalier Daviet de Foncenex sur les principes fondamentaux de la Dynamique.

M. d'Alembert réduit ces principes

à trois, *la force d'inertie, le mouvement composé & l'équilibre*. Il démontre rigoureusement qu'un corps abandonné à lui-même doit persister éternellement dans son état de repos ou de mouvement uniforme; que si ce corps tend à se mouvoir à la fois suivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale est la direction qu'il doit prendre de lui-même &, pour ainsi dire, choisir entre toutes les autres; que toutes les loix de la communication du mouvement entre les corps se réduisent aux loix de l'équilibre, & que les loix de l'équilibre se réduisent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en sens contraires, de vîtesses virtuelles égales; enfin que la loi de l'équilibre est une, c'est-à-dire que, quand les masses ne seront pas en raison inverse des vîtesses, un des corps devra nécessairement obliger l'autre à se mouvoir. Cela suffit pour résoudre cette question célebre, *si les loix de la statique & de la méchanique sont de vérité nécessaire ou contingente.*

M. de Foncenex admet tous ces

principes ; ſeulement il differe du Géomètre François par l'idée qu'il ſe forme de la force d'inertie. Ce n'eſt, dit-il, qu'une abſtraction purement mathématique, qu'une propoſition identique qui n'a pas beſoin de démonſtration. Il faut ſimplement reconnoître que tous les corps doivent être conſidérés comme perſévérant dans l'état où ils ſont ; la méchanique n'exige pas que l'on donne à cette loi plus d'extenſion & de réalité. S'il eſt abſolument néceſſaire de rendre raiſon du pourquoi, je ne vois pas qu'il ſoit contradictoire de penſer que le mouvement d'un corps doit de lui-même ſe ralentir peu-à-peu, comme il ſemble que l'expérience le prouve. M. d'Alembert me démontre uniquement qu'on ne trouve dans l'idée du mouvement d'un corps aucune raiſon de variabilité ; mais l'idée d'une vîteſſe conſtante n'y eſt pas plus compriſe que celle d'une vîteſſe retardée ; en un mot la ligne droite & le mouvement uniforme ne ſont pas plus ſimples en eux-mêmes que toute autre ligne & toute autre loi du mouvement : car, ajoute-t-il, eſt-il plus abſurde d'aſſurer qu'un corps peut avoir

en lui-même de quoi retarder ou accélérer son mouvement, que de dire que cet effet est produit par la seule présence d'un autre corps, quoique fort éloigné ? Cette derniere raison ne nous paroît pas victorieuse. M. de Foncenex n'ignore pas sans doute que l'hypothese de la gravitation universelle a presque cessé d'en être une par son accord admirable avec les observations astronomiques les plus délicates & les plus singulieres : cela ne nous autorise pas à multiplier sans nécessité les propriétés que nous attribuons à la matiere & à supposer dans elle un nouvel être dont on n'a pas d'idée nette.

Lorsque le mouvement est uniforme, les vîtesses de deux corps sont entre elles comme les espaces qu'ils parcourent dans des tems quelconques, & les espaces sont entre eux comme les tems employés à les parcourir. Autrement, si les lignes qui représentent les espaces parcourus pendant des tems quelconques sont des lieux à une ligne droite, le mouvement est uniforme ; il ne l'est plus si ces lieux sont à une courbe : mais il est accéléré ou retardé, selon que la courbe est convexe ou con-

cave vers la ligne des tems. La vîtesse du corps mû change alors à chaque instant & ne peut avoir, comme dans le mouvement uniforme, une quantité constante pour mesure. Quelle sera donc l'expression de la vîtesse ? Concevons que dans un tems quelconque un corps ait parcouru l'arc d'une courbe : si l'on se rappelle les premiers principes du calcul des fluxions, l'on verra que ce même corps doit parcourir avec un mouvement uniforme l'élément de l'arc; ainsi dans le cas présent l'on aura encore la vîtesse à la fin du tems proportionnelle à l'élément de l'espace divisé par l'élément du tems. Le mouvement uniforme du corps ne peut être altéré que par quelque cause étrangere; si l'on y réfléchit bien, la force accélératrice ou retardatrice n'est qu'une fonction de l'espace & du tems; & le produit de cette force, par l'élément du tems, est toujours égal à plus ou moins l'élément de la vîtesse. Peu importe que ce principe soit de vérité nécessaire ou contingente, il vaut beaucoup mieux le regarder comme une simple définition. Donc pour déterminer l'équation d'une courbe que décrit

un corps, il faudra trouver la valeur de cette fonction de l'espace & du tems; & cette valeur n'est autre chose que l'expression des forces qui agissent sur le corps. Dans le systême planétaire où tous les corps s'attirent mutuellement, cette recherche paroît immense; mais il n'est pas nécessaire d'avoir égard à l'action de tous ces corps. Dans la théorie de la lune, par exemple, l'on n'en considere que trois, le soleil, la terre & la lune; l'on fait même abstraction de l'action de la terre & de la lune sur le soleil. En général il est toujours assez facile de mettre ces sortes de problêmes en équation; la grande difficulté c'est d'en conclure des faits que l'observation ne contredit pas. Revenons à la dissertation de M. de Foncenex, que nous avons abandonnée un moment pour ne point interrompre le fil de nos idées.

Notre Auteur, après toutes ses discussions métaphysiques sur la force d'inertie, parvient à démontrer analytiquement le second principe. Il trouve que si les deux côtés du parallélogramme suivant lesquels le corps tend à se mou-

voir, sont égaux, la diagonale, qui est la direction qu'il choisit de lui-même, doit être proportionnelle au produit d'une fonction de l'angle que forment entre eux les deux côtés, par un des côtés. Quelle est la valeur de cette fonction? Par un calcul fort élégant il détermine qu'elle doit être égale à deux fois le co-sinus de la moitié de l'angle. Ce n'est là qu'un cas particulier du problême général; mais il est facile de démontrer que les autres s'en déduisent & n'en sont que des corollaires. Lorsque, les côtés étant inégaux, l'angle sera droit; pour trouver la direction & la quantité de la force résultante, il suffira de tirer par le sommet de l'angle une ligne telle que les angles qu'elle formera avec les deux côtés soient égaux aux angles correspondans que forme la diagonale avec ces mêmes côtés. La proposition générale, c'est-à-dire celle où l'on suppose les côtés inégaux & l'angle quelconque, se conclut aussi très-aisément de la précédente, en tirant par le sommet de l'angle une perpendiculaire à la diagonale. Ces sortes de constructions doivent être très-familieres aux Géo-

metres : c'est ainsi qu'ils déterminent les rapports qu'ont entre eux les angles formés par des lignes qui, après s'être coupées, rencontrent une circonférence de cercle.

M. de Foncenex ne se contente pas d'avoir donné de cette proposition si nécessaire en Méchanique, une démonstration neuve & très rigoureuse; il la croit encore beaucoup plus simple que celle qui se trouve dans le premier volume des opuscules du célebre Géometre déja tant de fois cité. Nous croyons devoir examiner ce point essentiel : cela nous engage naturellement dans un parallele qui ne peut jetter qu'un nouveau jour sur la matiere que nous traitons. Voici la démonstration de M. d'Alembert.

L'on ne peut nier qu'il n'y ait équilibre toutes les fois que trois puissances égales agissent suivant des lignes qui fassent entre elles des angles de 120 degrés; d'où l'on tire que deux puissances faisant entre elles un angle de 120 degrés, équivalent à une seule représentée par la diagonale d'un rhombe dont les côtés seroient proportionnels à ces puissances : car dans le

cas présent le triangle moitié du rhombe est équilatéral. Divisons en deux parties égales chaque angle que forme la diagonale avec un des côtés, l'on prouvera par l'absurdité du contraire, que la même diagonale sera la direction que les deux puissances, représentées par les côtés du nouveau rhombe, feront parcourir au corps. Il est sensible que cela aura toujours lieu, pourvu que l'angle des directions soit exprimé par $\frac{p\ 120^{\circ}}{2^{n}}$ p & n étant des nombres entiers positifs quelconques : mais, comme le savent les Géometres, on peut toujours trouver un angle $\frac{p\ 120^{\circ}}{2^{n}}$ qui soit égal à un angle A, ou qui en différe moins qu'un angle donné si petit qu'on voudra : d'où l'on peut conclure, sans entrer dans un plus grand détail, que deux puissances quelconques, égales ou inégales, faisant entre elles un angle quelconque, équivalent à une seule représentée par la diagonale du parallélogramme dont les côtés seroient comme ces puissances & feroient le même angle. Nous ne voyons rien dans toute

cette démonstration qui ne soit très-élémentaire.

Le Géometre de Turin, dès le premier pas qu'il fait, emploie les calculs différentiel & intégral. Il est vrai qu'il parvient fort simplement à l'équation, qui, étant intégrée, donne la valeur de la fonction ; mais pense-t-il que ces calculs soient aussi familiers aux commençans que les premiers élémens de Géométrie ? Pourquoi donc, sans une extrême nécessité, les employer l'un & l'autre ? pourquoi, sans une nécessité encore plus grande, faire usage de ces différens ordres d'infiniment petits qui se détruisent mutuellement ? Notre Auteur donne une autre démonstration qui paroîtra beaucoup plus satisfaisante à grand nombre de Géometres. Peut-être l'a-t-il en vue lorsqu'il prétend avoir démontré le second principe plus simplement que tous ceux qui l'ont précédé. Disons donc que celle-là même suppose la théorie assez compliquée des suites récurrentes. De plus, tous ces calculs n'évitent pas à M. de Foncenex ce qu'il y a de tant soit peu difficile dans la

théorie de M. d'Alembert ; il est obligé d'avoir recours à cette proposition dont nous avons déja parlé : un angle quelconque étant donné, on peut toujours trouver un angle commensurable avec la circonférence qui n'en différe que d'une quantité aussi petite qu'on voudra. La simplicité est d'un si grand prix dans les Sciences mathématiques, qu'un même génie peut se glorifier en même tems d'avoir créé une théorie & d'en avoir perfectionné une autre. M. de Foncenex ne traitera donc assûrément pas de minuties les réflexions que nous venons de faire sur ses deux démonstrations. Nous ne nous arrêterons pas si long-tems sur ce qu'il dit de l'équilibre en général, ni sur sa démonstration particuliére de l'équilibre du levier. Il faut voir dans son Mémoire même l'usage singulier qu'il fait d'un problême que résoud M. d'Alembert dans sa théorie de la lune, & qui consiste à trouver la valeur analytique d'une fonction, lorsque la variable que cette fonction renferme croît ou décroît d'une petite quantité.

Jusqu'à présent il n'a été question que de la partie la plus élémentaire de la Mé-

chanique : sans doute qu'il falloit beaucoup de sagacité pour la réduire à des propositions aussi évidentes & aussi certaines ; mais il n'appartenoit qu'à un génie vraiment créateur de conclure de ces propositions un principe seul suffisant pour résoudre tous les problêmes possibles de ce genre : c'est ce qu'a fait M. d'Alembert dans la seconde partie de son traité de Dynamique. Soit, dit-il, un systême de corps *A*, *B*, *C*, &c. disposés les uns par rapport aux autres d'une maniere quelconque, & supposons qu'on leur ait imprimé les mouvemens *a*, *b*, *c*, &c. qu'ils ne puissent suivre à cause de leur action mutuelle ; pour trouver le mouvement que chaque corps doit prendre, il faut décomposer les mouvemens *a*, *b*, *c*, &c. chacun en deux autres *m*, *α*, *n*, *β*, &c. qui soient tels que si l'on n'eût imprimé aux corps que les mouvemens *m*, *n*, *p*, &c. ils eussent pu conserver ces mouvemens sans se nuire réciproquement ; & que si on ne leur eût imprimé que les mouvemens *α*, *β*, *γ*, &c. le systême fût demeuré en repos : il est visible que *m*, *n*, *p*, &c. seront les mouvemens

que les corps prendront en vertu de leur action.

Le principe de la conservation des forces vives, que nous devons à M. Huyghens, fut aussi très-fécond entre les mains du célebre Daniel Bernoulli. L'on doit se rappeller qu'il consiste dans ces deux propositions : si des corps agissent les uns sur les autres, soit en se tirant par des fils ou des verges inflexibles, soit en se poussant, pourvu qu'ils soient à ressort parfait; dans ce dernier cas, la somme des produits des masses par les quarrés des vîtesses fait toujours une quantité constante; & si ces corps sont animés par des puissances quelconques, la somme des produits des masses par les quarrés des vîtesses à chaque instant est égale à la somme des produits des masses par les quarrés des vîtesses initiales, plus les quarrés des vîtesses que les corps auroient acquises, si étant animés par les mêmes puissances, ils s'étoient mus librement chacun sur la ligne qu'il a décrite. Le grand Bernoulli ne regardoit pas ce principe comme suffisant, ce que l'on peut facilement remarquer dans son traité

d'Hydraulique: Mais M. d'Alembert en a donné une démonstration très-satisfaisante ; cependant si l'on compare ce principe au sien, on ne tardera pas à donner à ce premier la préférence, sur-tout lorsqu'il sera question de conduire une théorie lumineuse sur le mouvement des fluides. Nous ajouterons même sans prévention que ce principe du Géometre François procure des solutions plus élégantes & beaucoup plus simples que celui de feu M. de Maupertuis, que les Allemands appellent *principe d'épargne*. L'on sait combien de tems cette découverte fut contestée à son ingénieux Auteur par le Professeur Kenig. Ce dernier prétendoit avoir vu quelque chose de semblable dans les ouvrages de Leibnitz, puis successivement dans ceux de Mallebranche, de s'Gravesande, de Volff, &c. étrange effet de la jalousie ; elle nous aveugle à un tel point ; que nous ne nous appercevons pas même de l'absurdité de nos raisonnemens.

M. Euler étendit beaucoup ce principe, en démontrant que dans les trajectoires que des corps décrivent par

des forces centrales, l'intégrale de la vîtesse multipliée par l'élément de la courbe fait toujours un *maximum* ou un *minimum*. Ce ſavant Géometre ne réſoud par ce moyen qu'un très-petit nombre de problêmes qui peuvent tous ſe réduire à trouver le mouvement d'un corps attiré vers tant de centres fixes qu'on voudra par des forces exprimées par des fonctions quelconques des diſtances. M. de la Grange eſt le premier qui, dans le volume des Mémoires de Turin que nous analyſons, ait donné à ce principe toute la généralité dont il eſt ſuſceptible. Il ne ſuppoſe pas ſeulement un ſeul corps, mais un ſyſtême quelconque de pluſieurs corps qui ſoient ſollicités par tant de forces qu'on voudra & qui agiſſent de plus les uns ſur les autres par des forces d'attraction mutuelle, & demande le mouvement de tous ces corps. L'équation qui réſoud le problême eſt ſi générale, qu'elle renferme le principe de la conſervation du moment du mouvement circulatoire de MM. Euler & Daniel Bernoulli, auſſi-bien que cet autre de M. le Chevalier d'Arcy : la ſomme des produits de chaque corps par ſa

vîtesse & par la perpendiculaire menée du centre sur sa direction, fait toujours une quantité constante.

M. de la Grange résoud ensuite plusieurs questions sur les corps qui se tirent par des fils ou par des verges. Immédiatement après il examine les loix du mouvement des fluides élastiques & non élastiques; ce dernier problême lui donne occasion de déterminer quel devroit être l'arrangement des différentes parties de la terre, si elle avoit été primitivement fluide. Il pense avec M. Clairaut qu'il seroit absolument nécessaire que les surfaces des différentes couches fussent de niveau.

Le Géometre Piémontois a lu les ouvrages de nos plus grands Géometres; il généralise leurs idées, se les approprie & montre par-tout une sagacité singuliere à manier les calculs les plus difficiles. C'est principalement dans son excellent Mémoire sur la propagation du son, qu'il faut remarquer toutes les ressources de son génie. Nous ferons dans la suite l'analyse de cet ouvrage.

ARTICLE VI.

LETTRE écrite de Nuremberg, ce 4 septembre 1762.

NOTRE ami M.*** m'écrivit, Monsieur, dernierement de Paris qu'il vous avoit parlé de quelques essais sur l'Histoire Naturelle des animaux, auxquels je me suis amusé dans mes momens perdus. Il prétend même que, pour dégager sa parole, je suis dans l'obligation de vous en faire part. J'ai bien peur qu'il n'ait commis une imprudence : mes observations n'ont point été faites sur des animaux singuliers & peu connus; l'objet que je me suis toujours proposé exigeoit qu'elles se portassent sur les especes les plus communes & qu'on peut tous les jours avoir sous les yeux. Je ne peux pas vous donner d'histoire aussi piquante que celle des ours marins, que M. Steller vous a donnée. Point de faits extraordinaires; seulement la vie commune de plusieurs animaux, observée sous un point de vue qui peut avoir

quelque nouveauté, c'eſt à quoi ſe borne tout ce que j'ai à vous offrir.

Les deſcriptions anatomiques, les caracteres extérieurs qui diſtinguent les eſpeces, les inclinations naturelles qui les différencient, ſont ſans doute des objets très-importans de l'hiſtoire des bêtes; mais quand tout cela eſt connu, il me ſemble qu'il y a encore beaucoup à faire pour le Philoſophe. Tous ces êtres organiſés que le Créateur a raſſemblés pour l'ornement de l'univers ont un principe commun d'action qu'il n'eſt pas poſſible de méconnoître : il eſt modifié dans chaque eſpece par les différences de l'organiſation; mais en le ſuivant dans ſes effets, on le retrouve par-tout le même; & les animaux, vus par ce côté-là, me paroiſſent devenir beaucoup plus intéreſſans. L'inſtinct proprement dit conſiſte dans les inclinations qui appartiennent à l'eſpece; mais toutes les eſpeces ſont affectées d'une maniere qui leur appartient à toutes. Si ces affections ne produiſent pas toujours les mêmes phénomenes, il eſt aiſé d'appercevoir que la différence n'en eſt dûe qu'à

celle des moyens que l'organiſation donne aux animaux. Nous ne ſaurons jamais ſans doute de quelle nature eſt l'ame des bêtes, & il faut convenir que cela nous importe aſſez peu. Nous ſommes très-aſſurés que la nôtre eſt immatérielle & immortelle : la certitude que nous en avons eſt le fondement de nos plus cheres eſpérances. Que l'ame des bêtes ſoit immatérielle ou non, il eſt toujours certain qu'elle ne peut jamais avoir la deſtination glorieuſe qui eſt réſervée à la nôtre ; ainſi la religion n'eſt nullement intéreſſée dans l'examen qu'on peut faire des facultés dont les animaux ſont doués : mais de même qu'en obſervant la ſtructure intérieure du corps des animaux, nous appercevons des rapports d'organes qui ſervent ſouvent à nous éclairer ſur la ſtructure & l'uſage des parties de notre propre corps, ainſi en obſervant les actions produites par la ſenſibilité qu'ils ont ainſi que nous, on peut acquérir des lumieres ſur le détail des opérations de notre ame, relativement aux mêmes ſenſations.

Je dis, Monſieur, que les bêtes ſentent comme nous ; & je crois que

vue. La forme tant interne qu'externe; la durée de l'accroissement & de la vie, la maniere de se nourrir, les inclinations dominantes, la maniere & le tems de l'accouplement, celui de la gestation, &c. ce ne sont là proprement que des objets extérieurs, sur lesquels il suffit d'avoir les yeux ouverts; mais suivre l'animal dans toutes ses opérations, pénétrer dans les motifs secrets de ses déterminations, voir comment les sensations, les besoins, les obstacles, les impressions de toute espece dont un être sentant est assailli, multiplient ses mouvemens, modifient ses actions, étendent ses connoissances, c'est ce qui me paroît être spécialement du domaine de la Philosophie.

M. Steller, dans le Mémoire qu'il vous a donné sur les ours marins, a rempli cette tâche du Philosophe avec plus de soin que n'en ont apporté beaucoup de Naturalistes; & M. de Buffon l'a fait encore plus abondamment dans ce qu'il a donné au public de l'histoire des animaux: mais celui qui voudroit se familiariser avec eux & prendre la peine d'étudier long-tems leurs actions pour deviner leurs intentions,

tentions, y trouveroit matiere à des spéculations bien plus étendues, & même d'un genre différent.

Je voudrois, par exemple, Monsieur, pour que nous eussions l'histoire complette d'un animal, qu'après avoir rendu compte de son caractere essenciel, de ses appétits naturels, de sa maniere de vivre, *&c.* on cherchât à l'observer dans toutes les circonstances qui peuvent mettre des obstacles à la satisfaction de ses besoins : circonstances dont la variété rompt l'uniformité ordinaire de sa marche & le force à inventer de nouveaux moyens.

Si c'est un animal carnassier dont on écrit l'histoire, ce n'est pas assez d'indiquer en général quels animaux lui servent de proie, ni comment il s'en saisit; il faudroit voir par quels degrés l'expérience lui apprend à rendre sa chasse plus facile & plus sûre, comment la disette éveille son industrie, combien les ressources qu'il emploie supposent de faits connus, retracés par la mémoire & combinés ensemble par la réflexion. Il faudroit encore observer tout ce que l'activité des différentes passions auxquelles l'animal est sujet,

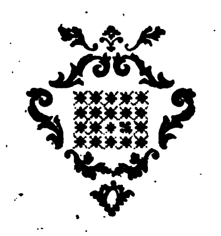
comme la crainte, l'amour, apporte de modifications à ses démarches, combien la vivacité des besoins écarte les idées de la crainte, & jusqu'à quel point une défiance acquise par l'expérience, balance en lui le sentiment du besoin. Ce n'est qu'en suivant ainsi l'animal dans ses différens âges, qu'on peut parvenir à connoître le développement de son instinct & la mesure de son intelligence. S'il est d'une espece qui vive en société, ou toute l'année, ou seulement pendant un certain tems, il est nécessaire de bien remarquer tout ce que l'association ajoute aux démarches de l'animal considéré comme solitaire. La connoissance approfondie de tous ces différens ordres embelliroit encore aux yeux du Philosophe le spectacle de l'univers, & ne pourroit qu'exciter son admiration pour l'Être suprême qui a varié à l'infini les affections ainsi que les formes, & fait tout concourir au plan éternel dont lui seul a le secret.

Les effets de la faculté de sentir dans des sujets qui par leurs organes ont moins de rapports avec les objets extérieurs, doivent donner des phéno-

mènes moins compliqués, dont l'observation facile & sûre serviroit à développer ceux où il entre plus de combinaisons. On verroit dans quelques especes la sensation obtuse & presque sans activité, n'enfanter qu'un petit nombre de mouvemens spontanés; dans d'autres, son intensité les multiplieroit : on en verroit sortir le desir & l'inquiétude qui produisent l'attention dans les êtres sentans & deviennent par-là les vraies sources de leurs connoissances. De même que la Géométrie s'éleve de la considération des propriétés d'une ligne simple aux spéculations les plus sublimes, ainsi l'observation s'éleveroit de la sensation la plus simple jusqu'à ses effets les plus compliqués, & les gradations observées dans le monde sentant marcheroient de pair avec celles qui frappent dans le monde visible.

Il me semble, Monsieur, que ce coup-d'œil jetté sur l'Histoire Naturelle des animaux, la rendroit plus intéressante en elle-même & plus propre à occuper les gens qui aiment à réfléchir. J'ai vécu pendant long-tems avec les bêtes, j'en ai suivi plusieurs especes

avec beaucoup d'attention, & j'ai vu que la morale des loups pouvoit éclairer sur celle des hommes. Si vous voulez, Monsieur, me promettre de l'indulgence pour mon style étranger & de faire grace à mes *germanismes*, je vous donnerai volontiers quelques essais faits sur le plan dont je viens de vous tracer l'esquisse. Je me ferai un vrai plaisir de dégager la parole de mon ami & de vous donner en même tems des marques de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.



ARTICLE VII.

HISTORICH - critische Abhandlung über das leben und die kunstwerke des berühmten deutschen Mahlers Lucas von Cranach. *Humburg und Leipsick*, *bey* Grund *witwe und* Holle, 1761, *in*-8°.

« MÉMOIRE historique & critique » sur la vie & les ouvrages du cé- » lebre Peintre Allemand *Lucas de* » *Cranach*. Par M. *Reimer*, Conseil- » ler du Roi de Prusse. Hambourg & » Léipsick, chez la veuve *Grund* & » chez *Holle*, 1761, *in*-8°. »

LORSQUE les habitans d'Alexandrie virent Cesar s'empresser de visiter le tombeau d'Alexandre, couvrir de fleurs le corps de ce héros & ceindre sa tête d'une couronne d'or, ils l'inviterent à rendre les mêmes hommages aux Ptolémées : *je suis venu pour voir un Roi*, leur répondit Cesar, *& non pour visiter des morts ?* Ce mot devroit être sans cesse présent à l'esprit de tous

les Biographes. Ceux de nos semblables qui ont véritablement honoré l'humanité, voilà les hommes dont le souvenir & le nom méritent d'être éternisés. Accorder aux ames vulgaires ou médiocres un hommage qui n'est dû qu'aux génies distingués & sublimes, c'est émousser le plus puissant aiguillon des talens & des vertus. Ceci regarde particulierement les gens de Lettres qui se proposent d'écrire la vie des Artistes. La Peinture, la Sculpture, l'Architecture & la Musique ne sauroient, ainsi que la Poésie, admettre la médiocrité; d'où l'on sent combien, dans la multitude de ceux qui cultivent les Arts, il en est peu qui méritent qu'après leur mort l'histoire les reproduise. Le Peintre que nous allons faire connoître n'est pas de ce nombre: il fut fort éloigné de la perfection, sans doute; mais il fit de grands pas dans une carriere qu'il s'étoit frayée lui-même; il dut ses succès à son propre génie, & ses ouvrages étoient faits pour éveiller, étendre & perfectionner les talens d'autrui: il fut donc un grand homme, & nous ne saurions donner trop d'éloges à l'Hif-

torien de la vie & des ouvrages de ce Peintre.

M. Reimer nous apprend lui-même les circonstances & les raisons qui l'ont déterminé à écrire ce Mémoire historique. Possesseur d'une nombreuse collection de tableaux, il forma le projet d'en donner un catalogue raisonné, & sur-tout d'en faire connoître les différens auteurs. Il fit sur-tout des recherches sur la vie du vieux Cranach, Artiste qui n'a pas moins contribué à la restauration de la Peinture en Allemagne, qu'Albert Durer & Jean Holbein. Pour cet effet il consulta les Auteurs qui ont écrit la vie des anciens Peintres : surpris que tous ces Biographes eussent à peine fait mention de Cranach , il prit le parti d'écrire à ceux des amateurs qu'il savoit qui possédoient des ouvrages de cet Artiste, & se procura par ce moyen les matériaux dont il avoit besoin pour remplir son dessein (*a*).

(*a*) M. Reimer se seroit épargné bien des soins , s'il eût jetté les yeux sur l'Histoire de l'Hôtel-de-ville & des Magistrats de Wittemberg ; ce seul ouvrage , imprimé en

M. Reimer, dans une courte introduction, s'étend sur l'excellence de la Peinture, ainsi que sur la considération que méritent & qu'ont toujours obtenue les hommes qui se sont distingués dans ce bel Art. Il observe qu'en général il y a beaucoup d'élevation & même de fierté dans l'ame des grands Artistes (a), & il rapporte à ce sujet l'anecdote suivante.

« Pendant la guerre de la succession » d'Espagne, le Duc de Marlborough » se trouvant à la Haye, se fit peindre

1734 & composé par M. Paul Gottlieb Kettner, lui auroit fourni tout ce qui concerne personnellement l'Artiste dont il nous donne la vie.

(a) Il pouvoit ajouter que ce sentiment n'exclud point celui de la modestie. Il n'appartient qu'aux ames qui sentent ce qu'elles valent, d'être véritablement modestes, parce qu'elles seules, ainsi que nous l'avons déja observé, ont l'idée de la perfection & conséquemment de l'impossibilité de jamais y atteindre. Louez un grand homme, vous serez étonné de sa modestie ; c'est qu'alors il mesure ce qu'il sait ou ce qu'il fait, sur ce qu'il voit bien qui lui reste encore à savoir ou à faire : mais si vous osez le mépriser, rien n'égale sa hauteur, parce qu'alors il se compare à celui qui le juge & le méprise.

» en grandeur naturelle par Van der
» Werf. Le portrait fini, le Peintre
» ne voulut point en fixer le prix, &
» fit même prier le Duc de l'accepter
» en présent. Le Duc s'en défendit &
» voulut absolument savoir le prix
» que le Peintre attachoit à son ou-
» vrage; celui-ci demanda une somme
» considérable; le Duc lui en fit offrir
» une moindre par un de ses Offi-
» ciers. L'Artiste se crut insulté, & en
» présence de l'Officier il mit le por-
» trait en pieces (*a*) ».

Ce Mémoire est divisé en trois parties; la premiere traite des circonstances de la vie de Cranach; la seconde, du caractere & du mérite de ses tableaux; la troisieme renferme le catalogue de ses ouvrages. Nous suivrons l'Historien pas à pas; & pour rendre son Mémoire plus interes-

(*a*) Nous sommes fort éloignés de garantir la vérité de ce fait. 1°. Van der Verf demeuroit à Rotterdam, & non à la Haye. 2°. Il ne peignoit point en grand. 3°. On ne trouve rien de tout cela ni dans Houbraken ni dans Van Gol, Auteurs Hollandois, qui ont écrit la vie de Van der Verf.

ſant, nous en accompagnerons l'extrait, de quelques notes qui nous ont été communiquées par M. Mariette, un des plus profonds & des plus ſavans connoiſſeurs qu'il y ait jamais eu dans la république des Arts.

PREMIERE PARTIE.

Notre Artiſte naquit en 1472, à *Cranach* ou *Cronach*, petite ville dans le Dioceſe de Bamberg. Son nom étoit *Müller* ou, ſelon quelques Auteurs, *Lucas Sünder*; mais il fut nommé généralement d'après le lieu de ſa naiſſance, uſage que pluſieurs Peintres célebres ont adopté, comme Bernard de *Bruxelles*, Lucas de *Leide*, Rembrant du *Rhin*, &c.

Il apprit à deſſiner de ſon pere; on ignore s'il eut d'autres Maîtres.

La protection que Frédéric *le Sage*, Electeur de Saxe, accordoit aux Artiſtes, attira le jeune Cranach à Wittemberg. Bientôt il y remplit les charges de Conſeiller & de Chambellan; en 1537 il fut élevé à la dignité de Bourguemaître.

Il n'est pas douteux que dès l'année 1495 cet Artiste ne fût attaché à Frédéric en qualité de Peintre; car dans les *Actes* de la Saxe (même année) il est dit que Cranach avoit accompagné l'Electeur dans son voyage au Saint-Sépulcre, pour dessiner ce qu'ils trouveroient de rare & de curieux sur leur route. Ce Prince l'aimoit & le considéroit tant, qu'en 1508 il lui accorda des Lettres de noblesse pour lui & pour ses descendans.

Cranach fut successivement attaché à trois Electeurs en qualité de Peintre de la Cour, à Frédéric *le Sage*, Jean *le Constant* & à Jean-Frédéric *le Magnanime*. Il fut sur-tout extrêmement aimé de ce dernier qui voulut l'avoir toujours auprès de sa personne & qui l'employa dans plusieurs affaires importantes. Pendant les cinq années de la dure captivité où Charles-Quint retint ce Prince, Cranach ne l'abandonna jamais & tâcha de l'amuser en faisant sous ses yeux des dessins & des tableaux sur différens sujets.

Voici un trait qui fera connoître jusqu'à quel point notre Artiste eut l'ame

sensible & généreuse. Après la fameuse bataille de Muhlberg (*a*), où Jean-Frédéric fut fait prisonnier, Charles-Quint qui avoit établi son camp près de Wittemberg, envoya chercher Cranach.

« L'Electeur votre Maître, dit l'Empereur à ce Peintre, me fit présent » à la Diete de Spire, d'un de vos » tableaux que j'ai souvent admiré; » d'ailleurs je n'ai point oublié que » vous m'avez peint dans ma plus tendre jeunesse. Je vous permets de me » demander la grace que vous jugerez » à propos ».

A ces mots Cranach se jette aux genoux de l'Empereur, & fondant en larmes, il lui demande l'élargissement de l'Electeur son Maître. Charles se contenta de lui répondre qu'avec le tems il feroit grace à l'Electeur. Ensuite il voulut l'emmener dans les Pays-Bas; mais Cranach supplia l'Empereur de vouloir bien l'en dispenser. L'honneur que lui faisoit un des plus puissans Monarques de la terre le tou-

(*a*) Elle se donna le 24 Avril 1547.

cha bien moins que la douceur de partager la captivité de son Maître.

Frappé des vertus de cet Artiste autant que de ses talens, l'Empereur lui envoya avant son départ une tasse d'argent remplie de ducats ; Cranach ne prit de la somme que ce qui put tenir entre deux doigts, & fit présent du reste à l'Officier qui la lui avoit apportée.

Quand l'Electeur eut recouvré la liberté, il retourna dans ses Etats, accompagné seulement du Prince Héréditaire son fils & de son fidele Cranach.

Notre Artiste passa les dernieres années de sa vie à Weimar où l'Electeur Jean-Frédéric avoit fixé son séjour depuis son retour en Saxe. Il eut la douleur de perdre son Maître en 1552 ; il ne lui survéquit pas long-tems, il mourut le 16 octobre 1553, âgé de quatre-vingt-un ans. On voit encore sa tombe dans le cimetiere de Weimar, où il est représenté sur une pierre, en grandeur naturelle.

Pour éterniser sa mémoire, on a frappé une médaille où l'on voit d'un côté son buste, avec cette légende :

LUCAS C...ANACH ÆTATIS.... Le reste est effacé (*a*).

Cranach laissa un fils & deux filles; le fils porta le nom & professa l'art de son pere. Il demeura toujours à Wittemberg, où il fut Magistrat & Bourguemaître. Dans l'église de l'Université de cette ville on voit encore les portraits de Luther & de Melanchton en grandeur naturelle, peints par Cranach le jeune en 1562; mais ce ne sont là que des copies des ouvrages de son pere. Le tableau d'autel de l'église de Kemberg, petite ville près de Wittemberg, est aussi peint par Cranach le fils. Ses autres ouvrages sont peu connus; il s'en falloit beaucoup qu'il eût les talens de son pere.

Cranach fut lié par les sentimens de la plus étroite amitié avec Luther, Melanchton, Bugenhagen & plusieurs autres Savans de son tems, qui tous l'aimoient & l'estimoient à cause de la douceur de ses mœurs & de la solidité de son esprit.

(*a*) Sur la médaille sans doute qui est entre les mains de notre Auteur; mais est-elle unique?

Il exiſte encore à Wittemberg un deſcendant de Luc de Cranach, qui poſſede les Lettres de nobleſſe de ſon ayeul, ainſi qu'une piece latine faite en 1556, où ſont contenues pluſieurs particularités de la vie de Luc de Cranach. Cette piece fut trouvée, il y a environ dix ans, dans une tour du rempart de Wittemberg; elle y fut remiſe après qu'on en eut tiré copie. M. Reimer, à qui M. de Cranach de Wittemberg a communiqué ce manuſcrit, l'a inſéré dans ſon Mémoire, ainſi que les Lettres de nobleſſe.

SECONDE PARTIE.

Dans les tableaux de cet Artiſte, dit M. Reimer, on admire ſur-tout la fraîcheur d'un coloris agréable & brillant; perſonne n'a connu mieux que lui la ſympathie des couleurs; il poſſédoit ſupérieurement l'art de les bien employer, de les fondre, de les marier & de les rendre durables (1).

---

(1) Ce n'eſt point la fraîcheur d'un coloris brillant & agréable qui ſe fait admirer dans

C'est pour cela qu'après plus de deux siecles & demi, ses couleurs se soutiennent encore & sont si éclatantes qu'il semble que ses tableaux ne sont faits que depuis peu de jours. Il faut avouer que dans cette partie Cranach a surpassé plusieurs des plus grands Maîtres (2).

---

les tableaux de Cranach ; ce n'est pas non plus parce qu'il a connu la sympathie des couleurs & qu'il a si bien sçu les marier, qu'elles se sont tenues très-fraîches après un si long tems. Cranach ne les tourmentoit point sur la palette, il les employoit presque toujours entieres : voilà la raison pour laquelle le tems ne les a point altérées ; mais ce procédé entraîne un grand inconvénient : ces couleurs entieres s'opposent à l'accord du tableau ; l'ouvrage reste sec & sans harmonie, & c'est-là le défaut des productions de notre Peintre, ainsi que de tous les Peintres ses contemporains, sans en excepter Albert Durer ; ils faisoient à l'huile ce qu'ils avoient vu faire à leurs devanciers lorsque ceux-ci peignoient en détrempe les miniatures dont les manuscrits de ce tems-là sont enrichis. C'est la même pratique & le même faire.

(2) Cranach n'est point au-dessus des plus grands Maîtres, parce que ses couleurs se sont soutenues dans leur premier éclat. Avec une plus profonde connoissance de l'Art, M.

Ce Peintre exprimoit aussi avec beaucoup de vérité les passions, telles que la tristesse, la haine, l'admiration, la colere, &c. En un mot, il entendoit parfaitement ce que les Maîtres de l'Art appellent *l'expression*. Mais rien n'est comparable à la délicatesse de son pinceau dans la maniere dont il a rendu les cheveux, les poils des barbes & les pelisses les plus fines. Ses portraits sur-tout sont étonnans pour la ressemblance (3).

Reimer ne seroit pas tombé dans une pareille exagération.

(3) Cranach a fait des portraits très-ressemblans, & c'est en quoi il a singulierement excellé: en voici la raison. Ce Peintre mettoit bien les choses en place, & il dessinoit avec exactitude, quoique ce ne fût pas de grande maniere. Il n'en falloit pas davantage pour un genre qui ne demande que de la fidélité. Scrupuleux imitateur de ce qu'il voyoit, notre Peintre ne cherchoit point à embellir la nature; il en chargeoit plutôt les défauts: témoins ses têtes de femmes qui sous son pinceau n'ont jamais pu acquérir le caractere de la beauté. Je ne dis pas cela pour déprimer ses ouvrages, mais seulement pour montrer qu'il n'a dû qu'à son exactitude le talent qu'il a eu de faire des portraits très-ressemblans: c'est par une suite de

Il ne devoit ses grandes qualités qu'à ses talens naturels, à ses réflexions & à un travail infatigable; car dans sa jeunesse il n'avoit eu devant les yeux que des ouvrages gothiques. Il faut donc avouer qu'il a été grand par lui-même, & que l'art lui doit beaucoup (4). En effet il mit beaucoup de correction

---

la même exactitude qu'il a peint avec tant de soin les cheveux & les fourrures, qu'on en compte presque les poils; mais il s'en faut beaucoup que cette espece de mérite fasse le grand Peintre. Tous ces petits détails qu'Horace a si justement reprochés à quelques Artistes de son tems, & où sont entrés les Peintres d'Allemagne, ainsi que ceux des Pays-Bas: le grand homme les méprise & les évite.

Quant à l'expression, j'oserois prononcer que Cranach ne l'a point aussi bien traitée que le prétend l'Auteur de sa vie. On voit bien dans ses ouvrages qu'il la cherchoit & qu'il vouloit y arriver, mais il n'a pas été loin. Ses expressions ne sont pas faites pour émouvoir l'ame.

(4) Il est vrai que Cranach ne fut redevable qu'à lui-même de toutes les connoissances qu'il avoit acquises dans la Peinture; & c'est beaucoup qu'un Peintre qui n'avoit vu que des ouvrages gothiques, qui lui-même étoit forcé, pour se conformer au goût de son pays, de travailler dans les mê-

dans le dessin & une vivacité admirable dans les carnations : tout est représenté dans ses tableaux avec vérité & avec esprit ; & les dégradations, ainsi que les attitudes dans ses morceaux d'Histoire, sont très-bien observées (5). Quant aux draperies & aux vêtemens, il a sçu les dessiner d'après quelques bons principes, mais non d'après les meilleurs (6).

Dans le nud, non-seulement son

---

mes principes, se soit élevé à ce degré de perfection. Voilà ce qui fait l'homme extraordinaire, un de ces hommes nés pour ouvrir la carriere aux autres.

(5) Si l'on veut dire que les figures de ses tableaux sont bien sur leur plan & qu'elles sont en proportion les unes avec les autres à mesure qu'elles s'éloignent & qu'elles rentrent dans le fond du tableau, on l'accorde ; car il est vrai que Cranach a très-bien observé la perspective des lignes dans ses tableaux. Quant à la perspective aërienne, c'est autre chose ; il ne s'en est presque pas douté ; & dans ce sens l'observation de l'Auteur tombe à faux.

(6) Ses draperies sont chargées de trop de plis, quand ce sont des draperies idéales ; mais quand elles sont faites d'après nature, elles sont véritablement bien. Voilà sans doute ce qu'a voulu dire M. Reimer.

deſſin eſt correct, mais il a quelque choſe d'agréable & de grand (7). Quoi-qu'il ſe repréſentât la nature comme il la voyoit tous les jours, ſouvent ſon génie le conduiſoit au beau. La plûpart des ouvrages qu'il a faits vers l'année 1520 jusqu'en 1540, en ſont une preuve : au contraire tout ce qu'il a peint depuis 1506 jusqu'en 1510, ainſi que depuis l'année 1540, n'eſt ſouvent que médiocre. Toujours eſt-il certain qu'il a conſervé preſque dans tous les tems ſa maniere ſpirituelle, ſes idées particulieres & ſon extrême exactitude : ce n'eſt que par la correction du deſſin, par le choix des draperies & par l'accord des couleurs, qu'il a mieux valu dans un tems que dans un autre.

Son pinceau, lorſqu'il a peint les chairs, eſt aſſez moëlleux ; & dans quel-

(7) Le deſſin de Cranach, quoi qu'on en diſe ici, n'a rien de grand ni d'agréable : je renvoie les Lecteurs, par rapport à l'idée du beau, qu'il n'a point eue, aux remarques que j'ai faites ſur ce ſujet un peu plus haut : remarques qui s'accordent aſſez bien avec le ſentiment qu'expoſe ici M. Reimer.

ques especes de vêtemens, sur-tout dans les fourrures, comme nous l'avons déja dit, il est extrêment soigné.

Dans ses tableaux d'Histoire ses tons sont trop cruds, défaut qui ne se trouve pas dans ses portraits (8).

Du reste on ne sauroit disconvenir que quelques Peintres de ce tems-là, tels qu'Albert Durer & Luc de Leiden, ne l'ayent surpassé dans bien des parties; ils ont montré plus de naturel dans leurs expressions, ils ont sçu mieux distribuer les lumieres & les ombres, ils ont drapé d'un meilleur goût, enfin ils ont mis dans le nud moins de maniere (9) : cependant il y a tels ouvrages de Cranach, que les meilleurs connoisseurs prendroient pour être d'Albert Durer. D'ailleurs Luc de Leiden avoit eu pour modeles

(8) Ce qui fait que les portraits de Cranach sont d'un ton moins crud que ses tableaux d'Histoire, c'est que dans les premiers la nature l'a soutenu, & que dans les autres il n'a été guidé que par son imagination.

(9) Tout ce qui est dit ici en faveur de Luc de Leiden & d'Albert Durer n'est vrai que relativement aux ouvrages de Cranach.

les ouvrages des freres Van Eyc
Gerard de Harlem & d'autres
Artistes des Pays-Bas. Albert
côté avoit eû occasion de s'instr
Nuremberg & dans ses voyages.
donc pas étonnant que leurs ou
se ressentent moins de la manie
thique que ceux de Cranach, qu
dire vrai, la différence ne se
bien grande (10).

Quant au clair-obscur & au
me, il paroît que notre Artiste le
tierement ignorés. Où auroit-il p

(10) Luc de Leiden & Albert Dure
rent pas une meilleure éducation qu
nach : tous trois reçurent en pur don
nature les talens qui les ont illustré
remberg & Leide n'étoient pas alors
meublés en bons tableaux que ne le pou
être les villes de la Saxe. Toutes ces
offroient à leurs Peintres à-peu-près l
mes modeles, & les Artistes dont il
ici les vîrent à-peu-près du mêm
Albert, il est vrai, fit des voyages,
même à Venise; mais ce qu'il observa
fit point changer de maniere : la répu
qu'il s'étoit acquise y auroit seule mis
cle. Quand on sait qu'on fait bien &
l'entend dire, on ne songe point à fai
trement.

connoiſſance du premier ? L'art de la Peinture ne faiſoit que de renaître ; il étoit, pour ainſi dire, encore au berceau. Le grand Raphaël même méconnoiſſoit la vraie couleur, ainſi que l'effet du clair-obſcur (11) ; & quand Raphaël naquit, Cranach avoit déja onze ans.

Les tableaux des meilleurs Maîtres d'Allemagne & même d'Italie reſpiroient encore alors le goût gothique ; les traits & les contours étoient maigres & maniérés (12).

---

(11) M. Reimer me permettra de dire qu'il n'eſt pas vrai que Raphaël ait méconnu la couleur vraie, ainſi que la magie du clair-obſcur. Par rapport aux Peintres Lombards & à ceux de l'Ecole Vénitienne, cette aſſertion peut avoir quelque degré de vérité ; mais dans ſa totalité elle eſt injuſte. En effet, lorſque Raphaël a peint des portraits & d'autres objets d'après nature, on ne peut pas peindre avec plus de vérité : quant à la ſcience des ombres & des lumieres, non-ſeulement il l'entendoit, mais il a ſi bien ſçu l'inculquer à quelques-uns de ſes diſciples, que Polidore, l'un d'entre eux, eſt de tous les Peintres celui qui l'a le mieux miſe en pratique.

(12) Le goût gothique s'eſt ſoutenu longtems en Allemagne ; mais lorſque Cranach vivoit, il étoit déja banni de l'Italie.

D'ailleurs la magie du clair-obſcur n'a été parfaitement connue que dans le dix-ſeptieme ſiecle : Ottovenius, maître de Rubens, porta cet art à ſa perfection (13), & l'employa le premier de maniere à étonner les ſpectateurs.

Je reviens au coſtume, dit M. Reimer, & j'avoue que Cranach y a manqué, ſur-tout dans les tableaux hiſtoriques & allégoriques (14); mais enfin n'ayant

(13) M. de Piles en a jugé de même, mais il ſeroit fort aiſé de combattre ſon ſentiment. Le clair-obſcur mis en regle date de beaucoup plus loin. On ſait que Rubens l'a particulierement étudié en Italie, & que Polidore fut ſon guide à cet égard, comme le Titien le fut pour la couleur.

(14) Je n'ai vu ni tableaux hiſtoriques ni tableaux allégoriques de Cranach, & juſqu'à préſent je n'avois pas même entendu dire qu'il en eût faits jamais. M. Reimer lui-même n'en cite aucun dans la notice qu'il donne des ouvrages de Cranach ; car je ne regarde pas comme tableaux d'Hiſtoire, des tableaux d'autels, qui roulent tous ſur le même ſujet, un *Crucifix*, une *repréſentation de la Sainte Vierge*, une *deſcente de croix, &c.* Mais ſi M. Reimer met ces ſortes d'ouvrages au nombre des tableaux hiſtoriques, il eſt vrai que Cranach s'eſt rendu très-répréhen-

fait

fait la plûpart du tems que des portraits ou des tableaux d'après nature, comment auroit-il pu parvenir à une grande perfection dans le genre historique ? Il n'avoit sous les yeux ni grands modeles ni dessins; il n'avoit point vu l'Italie, & par conséquent les monumens admirables de l'antiquité lui étoient inconnus. D'ailleurs les plus grands Maîtres, le Michel-Ange & le Titien, ont péché contre le costume.

Dans le cabinet du château d'Ambras en Tirol, on voit un tableau de Holbein qui représente l'enfant Jesus avec un rosaire, & les trois Rois portant à leur col la toison d'or. Dans une ville d'Allemagne, sur les frontieres d'Italie, il existe un tableau d'autel, où Jesus-Christ est mené au Calvaire,

---

sible, en y péchant si souvent contre le costume. Holbein n'est pas plus excusable, mais aussi vivoit-il pareillement en Allemagne & dans le même siecle, c'est-à-dire dans un pays & dans un tems où l'on n'avoit encore sur ce point que des connoissances très-bornées. Il y a grande apparence que ce tableau du Christ mené au Calvaire, qu'on veut faire servir d'excuse aux fautes de Cranach, est de même origine.

en détrempe, dans des manuſcrits tels que ceux dont M. Reimer fait mention lui-même dans la vie de notre Artiſte, & qui ſe conſervent dans la bibliotheque de l'Univerſité d'Iene, il ne faut point chercher ailleurs l'origine & la cauſe du goût qu'il eut pour les couleurs entieres & brillantes, lorſqu'il ſe mit à peindre à l'huile. C'étoit là un nouveau moyen de plaire à ſa Nation & aux Princes qui le faiſoient travailler; car rarement les Princes ſortent de la ſphere des demi-connoiſſeurs, & de tout tems ils ont aimé les belles couleurs. Quoi qu'il en ſoit, notre Peintre fut très-attentif à n'en employer que de bonnes. Comme il ne cherchoir point à faire produire à ſes peintures des effets piquans de clair-obſcur, il n'avoit pas beſoin de rompre ſes couleurs; il avoit peu de teintes à trouver ſur ſa palette, & par conſéquent peu de mêlanges à faire. Ainſi ſes couleurs demeurant vierges & d'ailleurs étant ſoutenues par beaucoup d'outremer dont on faiſoit alors beaucoup plus d'uſage qu'on ne fait aujourd'hui, ſe ſont conſervées dans leur premier brillant & y demeureront

encore long-tems. Mais avec cela elles n'en sont ni moins crues ni moins incapables de rendre cette prodigieuse multitude de nuances imperceptibles qu'a versées le pinceau de la nature sur tous les objets qu'elle présente à nos yeux. On ne peut donc pas dire que Cranach ait peint les chairs avec vérité ; il n'y a mis que du soin. Il en est de même de son dessin ; il est précis, mais de mauvais goût. Ses portraits ressemblent, parce que chaque trait est saisi & mis à sa place, mais ils ne présentent que la nature en laid : ce ne sont guere que ce qu'on appelle des charges. Il n'est donné qu'à ceux à qui le bel antique a ouvert les yeux, de saisir le *beau* & de le rendre ; & l'on ne sait par quelle fatalité, dans les climats que le soleil n'échauffe point de ses rayons, les Peintres n'ont jamais pu s'élever à l'idée du *beau*. Ils ont d'origine un goût barbare qui se fait remarquer sur-tout dans les ouvrages de leurs prédécesseurs, & qui s'est tellement emparé des productions de Cranach, qu'il n'en est aucune de celles où il a voulu s'ériger en Peintre d'Histoire, qui n'en soit infecté. A-travers ces

défauts, on reconnoît dans les ouvrages de notre Artiste l'homme de génie : il y a dans les tours de ses figures une certaine souplesse & une naïveté qui plaît ; ses expressions ont quelque chose de simple qui ne dit pas beaucoup, mais qui met sur la voie du sentiment. Ses draperies, presque toutes prises dans les modes du tems, sont riches & assez bien agencées. Ce qu'il y a de singulier pour le tems où cet Artiste vivoit, & de bien propre à faire rougir plusieurs de nos Peintres, c'est que dans ses tableaux la perspective est observée avec la plus grande régularité : nous ne parlons ici que de la perspective des lignes, car il ne paroît pas que Cranach ait été fort occupé de celle des tons ; il l'étoit encore moins des regles du costume, dont l'inobservation l'a fait tomber dans une infinité d'absurdités qu'on ne peut lui pardonner que parce qu'elles lui sont communes avec tous les Peintres, nous dirions presque avec les gens de Lettres de son tems. Enfin on doit regarder Cranach comme un Artiste favorisé de la nature, qui, s'il fût né dans un meilleur siecle & sous

un plus beau ciel, se seroit fait sans doute un nom digne de figurer avec ceux des Raphaël & des Titien.

Passons à la notice que trace M. Reimer des ouvrages de Cranach : nous nous contenterons d'en citer les principaux.

TROISIEME PARTIE.

La plûpart des tableaux de Cranach sont demeurés en Saxe & sont presque tous conservés dans des cabinets particuliers de la Gallerie royale de Dresde.

Sandrart, dans son *Académie des Peintres*, nous apprend qu'il existe à Munich, dans la Gallerie de l'Electeur, un des plus beaux morceaux de Cranach, représentant une Lucrece en grandeur naturelle.

Dans l'église collégiale de Naumbourg, on voit encore plusieurs tableaux du même Artiste.

On conserve à Léipsick, dans la bibliotheque du Conseil, le portrait de Cranach, fait de sa main, ainsi que celui de Luther, celui de Catherine de Bora sa femme, celui de Melanchton & celui de Bugenhagen.

Au château de plaisance de Salzda-

hlen, près de Wolfenbuttel, on trouve encore plusieurs petits tableaux de Luc de Cranach, entre autres un Saint Jérôme, peint avec beaucoup de soin.

A la maison de ville de Nuremberg on voit une Vierge avec l'enfant Jesus, & les bustes de trois Electeurs de Saxe, Frédéric le Sage, Jean le Constant & Jean-Frédéric le Magnanime. Frédéric le Sage y tient la Couronne impériale dans une balance, & elle lui paroît trop pesante. Cranach a voulu désigner par-là qu'il n'a tenu qu'à ce Prince d'être Empereur en 1519.

Dans l'église du Chapitre de Mersebourg il y a un tableau d'autel peint par Cranach.

La chapelle du château de la même ville est ornée de six tableaux du même Peintre.

Wittemberg possede un grand nombre d'ouvrages de Cranach. Le tableau d'autel de l'église (15) du château a

(15) Quand M. Reimer envoya le manuscrit de son Mémoire à Hambourg, il ignoroit le malheur qu'avoit essuyé la ville de Wittemberg. Son Libraire ajoute dans une apostille, que cette ville ayant été assiégée

toujours fait l'admiration des connoiſſeurs.

Cranach s'eſt peint lui-même en grandeur naturelle ſur un beau & grand tableau d'autel dans l'égliſe capitale de Weimar : on voit ſur le même tableau, l'Electeur Jean-Frédéric avec ſon épouſe & ſes trois fils, tous en grandeur naturelle. Plus ſenſible à la gloire qu'à l'intérêt, Cranach ne voulut point recevoir d'argent pour ce tableau, en conſidération de ce qu'on lui avoit permis de placer ſon portrait à côté de celui de ſon Prince.

La bibliotheque de l'Univerſité d'Iene poſſede ſix Miſſels que l'Electeur Frédéric III. avoit fait orner de belles peintures de la main de Cranach, ſur l'un deſquels on voit un beau portrait de ce Prince ; ainſi qu'une Bible imprimée en 1543 ſur un velin, dont on n'a tiré que trois exemplaires.

On ne connoît aucune eſtampe gra-

& bombardée, l'égliſe du château a été réduite en cendres, & que preſque tous les ouvrages d'Albert Durer & de Luc de Cranach dont elle étoit enrichie, ont été la proie des flammes.

vée en cuivre par Cranach (16); mais on trouve beaucoup de ses gravures en taille de bois, depuis 1506 jusqu'en 1543 : elles représentent des portraits, des tournois, des chasses & différens sujets tirés des Livres saints.

(16) M. Mariette peut en montrer une qui porte la date 1509 & la marque de cet Artiste; cette estampe représente l'histoire sans doute fabuleuse d'un Moine qui, ayant corrompu la vertu d'une fille, s'étoit retiré dans un désert pour expier son crime, & s'y étoit réduit à la condition des bêtes. Presque tous les Peintres contemporains de Cranach se sont occupés de ce sujet : on ne sait trop pourquoi. Cranach en a fait un morceau assez agréable & qui montre un assez beau génie.



ARTICLE VIII.

LETTRE à une nouvelle Mariée, traduite de l'anglois.

NOus ne connoiſſons cette lettre que par la traduction italienne, qu'en a donnée la fille ſavante d'un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle (*a*). Le ton en eſt auſtere & ſauvage, peut-être même aurions-nous dû l'adoucir en faveur de l'extrême délicateſſe de nos femmes ; mais nous n'avons jamais prétendu donner aux Nations voiſines les uſages & les mœurs de la nôtre. D'ailleurs nous aurions mauvaiſe grace ſans doute à craindre de faire paſſer dans notre langue un ouvrage qu'une Italienne jeune, aimable & ſavante n'a pas craint de faire paſſer dans la ſienne.

(*a*) Mademoiſelle Cocchi. Cette traduction eſt imprimée à la ſuite de quelques réflexions ſur le mariage, dont nous ne doutons pas que le célebre Cocchi ne ſoit l'auteur.

Le tumulte de vos noces eſt appaiſé, la foule des importuns s'eſt écoulée, vous allez prendre un genre de vie où vous avez beſoin de conſeil, & je crois pouvoir vous en donner d'utiles.

Je ſuis lié d'une amitié intime avec vos parens; l'homme qu'ils vous ont choiſi pour époux m'eſt cher : il y a long-tems que je deſirois de vous voir unis l'un à l'autre, parce qu'il eſt digne de vous, & qu'il dépend de vous d'être digne de lui. Vos parens ont eu raiſon de ne pas trop vous produire dans le monde; par-là ils vous ont épargné les imprudences de votre âge & les mauvaiſes impreſſions qu'il auroit fallu corriger : mais on a eu tort de ne pas cultiver en vous les dons de l'eſprit, ſans leſquels il eſt difficile d'acquérir & de conſerver l'eſtime & l'amitié d'un homme ſage. Vous devez ſentir qu'un mari ſe laſſe bientôt du rôle d'amant, & qu'il a bien plus beſoin, pour tous les paſſages douloureux de la vie, d'une compagne raiſonnable & d'une amie ſolide & ſenſée, que d'une maîtreſſe frivole. Vous devez donc vous inſtruire à mériter ſa confiance & ſon eſti-

e; & ſi vous goûtez mes conſeils, je
s ſuis garant du ſuccès.

vous invite d'abord à changer le
p tard que vous pourrez la conte-
ce modeſte qu'exigeoit votre état
ant le mariage. C'eſt la coutume de
plûpart des jeunes femmes, auſſi-tôt
u'elles ſont mariées, de prendre un
r & un ton décidé, comme ſi elles
ouloient annoncer à tout le monde
u'avant le mariage leur modeſtie
'étoit qu'un jeu, & leur pudeur un
ile importun. Je ſuis perſuadé que
i l'on recueilloit les voix des gens
ſages, ils décideroient preſque tous
en faveur de celles qui après le ma-
age, n'en ſont que plus modeſtes &
s réſervées.

e vous avertis bien férieuſement de
ne aiſſer échapper aucune marque
d'a our pour votre mari devant aucun
té oin, quelqu'intime, quelque fa-
ilier, quelqu'affectionné qu'il puiſſe
être : ces careſſes indécentes bleſſent
toujours ceux qui les voyent. On les
attribue à deux motifs dont le moins
honteux eſt l'hypocriſie : je ne veux
pas vous nommer le ſecond. Montrez
votre eſtime pour votre mari, mais

cachez votre amour, & réservez pour le tête-à-tête vos expressions & vos regards tendres. Il y a toujours du tems de reste pour la passion même la plus romanesque. On voit des femmes qui, en l'absence de leurs maris, affectent une inquiétude & une impatience de le revoir, aussi ridicule qu'elle est peu sincere; au moindre bruit, elles se levent pour regarder si ce n'est pas lui; elles sonnent à chaque instant pour savoir s'il n'est pas rentré; à son retour, elles le reçoivent avec des carresses mêlées de reproches, lui demandent affectueusement où il a été si long-tems. Je ne vois rien de plus insoutenable pour un mari qui n'est pas un sot. Il y en a qui, lorsque leurs maris vont en voyage, exigent d'eux qu'ils leur écrivent à chaque poste, sur peine d'apprendre qu'elles ont eu des vapeurs; elles fixent rigoureusement le terme de l'absence & le jour précis du retour, sans rien donner au hasard des accidens & des obstacles. Tout ce que j'ai vu dans celles qui font tant de bruit, c'est qu'elles auroient payé généreusement un Courier qui leur auroit apporté la nouvelle de leur veuvage.

Vous vous fâcherez peut-être, quand je vous conseillerai de modérer cette passion violente que votre sexe a pour la parure. Il est bien dur pour nous autres hommes, en faveur de qui vous vous parez, de ne pas être admis à votre conseil de toilette; j'ose vous assurer pourtant que nous ne serons pas difficiles sur le prix des étoffes, quand les Dames consentiront à polir leur esprit & à cultiver les graces que la nature leur a données : sans cela, je vous préviens que la saine partie de notre sexe croira qu'il n'est pas impossibe d'être en même tems fort parée & fort maussade. Je finirai sur un point si délicat par un mot bisarre & plaisant d'un homme de ma connoissance. Il disoit d'une femme de qualité assez sotte & très-parfumée, qu'il ne savoit d'autre moyen pour la rendre supportable que de lui couper la tête.

Que vous dirai-je du choix de votre société? On appelle bonne compagnie des femmes de votre état, qui ne sont pas tout-à-fait perdues, & je crains bien qu'il ne vous soit difficile d'en voir souvent avec lesquelles vous ne

ſoyez pas en danger de prendre des caprices, de la légereté, de l'affectation, de la vanité, de la folie. Le ſeul moyen de les voir ſans péril, c'eſt de bien former la réſolution d'avoir une conduite & un maintien directement oppoſés à leur exemple & à leurs conſeils : c'eſt-là, je crois, une bonne regle qui a très-peu d'exécution. Par exemple, les femmes ont la louable coutume de donner des inſtructions à une jeune mariée ; elles propoſent à ſon imitation leur conduite à cet égard comme un excellent modele; elles lui recommandent bien d'éviter les exemples contraires aux leurs ; elles enſeignent comment on doit s'y prendre pour avoir le deſſus dans les querelles domeſtiques; elles développent les artifices dont il faut uſer pour découvrir le foible d'un homme & en tirer parti ; elles marquent au juſte quand il faut employer auprès de lui la douceur & l'inſinuation, quand il faut l'attendrir par des larmes & quand il faut en venir à force ouverte. Dans ce cas & dans mille autres, vous ferez prudemment de retenir le plus que vous pourrez de leurs

ſages leçons & de faire enſuite poſitivement le contraire de ce qu'elles vous auront appris.

J'eſpere que votre mari interpoſera ſon autorité pour que vous ne ſoyez pas tout-à-fait libre ſur le chapitre des viſites. Une demi-douzaine de folles ſont en conſcience autant de femmes que vous en pourrez fréquenter, encore vous ſuffira-t-il de les voir deux fois par an. Je penſe que la mode n'exige pas qu'on s'aſſerviſſe à rendre ſcrupuleuſement les viſites entre amis.

Je vous conſeille plutôt la ſociété des hommes que celle des femmes; je ne connois pas une femme ſenſée qui aime ſon ſexe de bonne foi. J'avoue que quand les deux ſexes ſont mêlés enſemble avec choix & qu'ils s'efforcent de briller à l'envi, il ſe forme entre eux un commerce d'agrément & de politeſſe que l'émulation rend fort amuſant; mais un cercle de femmes eſt une école de frivolité & de déraiſon : c'eſt encore un haſard ſingulier s'il ne s'y mêle rien de pire.

Ne donnez jamais votre confiance à une Femme-de-chambre; ne vous abaiſſez point à écouter l'hiſtoire cri-

tique de ses anciennes Maîtresses ; ne lui permettez point de vous insinuer que vous avez apporté une riche dot, & que vous avez à vous plaindre ; n'en appellez jamais à elle des torts que peut avoir votre mari ; ne vous déterminez point par son jugement, parce que vous devez être sûre qu'il sera toujours en votre faveur ; ne recevez & ne congédiez aucun de vos gens d'après ses avis ; gardez-vous encore plus de vous dégoûter de vos amis parce qu'ils ont pu lui déplaire.

Votre grande affaire est d'obtenir & de conserver l'estime & l'amitié de votre époux : vous êtes mariée à un homme bien né, qui a des connoissances, de l'esprit & du goût. Ces qualités sont relevées en lui par une grande modestie, une humeur très-douce & très-sociable, & des dispositions non communes à la sobriété & à la vertu : c'est encore un bonheur pour vous ; mais ni son caractere aimable, ni sa vertu ne peuvent l'engager à vous estimer qu'autant que vous serez estimable ; & vous devez vous attendre à lui être un jour au moins indifférente, si par des qualités durables vous ne savez

pas réparer la perte de votre jeunesse & de votre beauté.

Vous n'avez que peu d'années à être jeune & belle aux yeux de la société, & peu de mois à l'être aux yeux de votre mari qui n'est pas un sot : ainsi j'espere que vous renoncerez auprès de lui à toutes ces petites agaceries, à tout ce manege de la coquetterie, artifice usé même en amour, & dont le mariage est l'écueil. Observez sur-tout que le vôtre a été une liaison formée par la prudence avec une satisfaction réciproque, mais sans aucun mêlange de cette ridicule passion qui n'existe que dans les comédies & dans les romans.

Je vous conseille de tâcher d'acquérir quelques-unes des qualités que votre mari estime le plus & qu'on estime le plus en lui. Je prends sur moi le soin de diriger vos lectures. Si vous vous sentez la mémoire foible, c'est par des extraits qu'il faut recueillir le fruit de ce que vous lirez. Attirez auprès de vous des gens d'un esprit cultivé, vous rectifierez avec eux votre jugement & votre goût ; & quand vous serez parvenue à goûter le bon sens des autres,

vous ſerez en droit de penſer d'après vous. C'eſt par-là que vous pouvez devenir pour votre ami une compagne aimable & judicieuſe : cette conduite lui inſpirera pour vous un amour ſolide & vrai & une eſtime que votre vieilleſſe n'alterera point. Il vous conſultera dans les choſes les plus importantes ; pour l'entretenir avec agrément, vous n'aurez pas beſoin d'un tiers ; vous pourrez être ſeule ſans que le tems vous peſe, & vous n'aurez pas beſoin de vous fuir l'un l'autre & de vous diſſiper afin d'en abréger le cours. Quoique je ne ſois pas trop prévenu en faveur de votre ſexe, je ne peux voir ſans répugnance la Maîtreſſe de la maiſon ſe lever de table immédiatement après le repas, & cela même dans des ſociétés où l'on n'eſt pas dans l'uſage de boire, comme ſi c'étoit une maxime reçue, que les femmes ſont de trop dès que l'on veut parler raiſon. C'eſt la faute de vos pareilles. Dès que les hommes parlent de choſes ſérieuſes, il ſemble qu'elles ne croient pas avoir le droit de penſer avec eux ; elles ſont cercle à part & ne s'occupent que du goût des modes, ou du choix & du

prix des dentelles & des rubans : on diroit que la plus grande affaire de votre vie & l'intérêt du monde entier sont dans les mains de vos Couturieres. Les Théologiens prétendent qu'il y a des gens qui se donnent plus de peine pour gagner l'enfer qu'il ne leur en coûteroit pour mériter le ciel : ainsi vous autres femmes, vous faites plus d'efforts d'esprit & de mémoire pour être des folles, que vous n'auriez besoin d'en faire pour être sages & bonnes à quelque chose.

Quand je réfléchis là-dessus, il me vient dans l'esprit que vous n'êtes pas des créatures humaines, mais une espece élevée à peine d'un degré au-dessus des singes. Ces animaux ont des manieres plus aimables que quelques-unes d'entre vous; ils sont moins méchans, ils causent moins de dépense : peut être qu'avec le tems ils pourroient devenir des connoisseurs supportables en velours & en brocard.

Je voudrois que vous regardassiez la parure comme une folie nécessaire, afin de ne donner à cette folie que ce que vous ne pouvez lui refuser. J'espere que vos habits seront toujours

d'un degré au-dessous de ce que votre fortune vous permet, & que vous mépriserez dans le fond du cœur toutes les distinctions que vous attire une belle robe, parce qu'elle ne vous rendra ni plus riche, ni plus jeune, ni plus belle, ni meilleure, ni plus vertueuse que si elle étoit encore chez le Marchand.

Si vous êtes dans la compagnie de gens éclairés, quand ils parleroient d'Arts & de Sciences au-dessus de vos lumieres, il sera plus satisfaisant de vous instruire à les écouter, que de prêter l'oreille aux vains propos d'un cercle de femmes; mais si les hommes sont aussi polis qu'éclairés, ils s'engageront rarement devant vous dans des entretiens où vous ne puissiez avoir part. S'ils parlent des mœurs & des usages de l'Europe, des voyages faits en pays lointains, de l'Histoire ancienne ou moderne, ou des intérêts de leur patrie, s'ils raisonnent sur les Ecrivains qu'a produits l'Italie, l'Angleterre ou la France, s'ils parlent de vers ou de prose, s'ils s'entretiennent sur la nature & sur les limites du vice & de la vertu, il seroit honteux pour

une femme de ne pas s'être mise en état de les entendre & de s'instruire avec eux.

Il est étrange que, même parmi les filles de condition, à peine il s'en trouve une entre mille qui sache lire correctement & qui entende bien sa langue : & cela n'est pas surprenant ; on néglige si fort leur enfance, & dans tout le reste de leur vie elles se négligent si fort elles-mêmes ! Je vous conseille de lire tous les jours quelque chose à haute voix devant votre mari, s'il veut le permettre, ou devant quelqu'ami d'un esprit cultivé, mais que ce ne soit pas devant une femme.

Je sais que les femmes qu'on appelle savantes perdent toute l'estime qu'attire le savoir, par le ridicule étalage qu'elles en font à tout propos & par la trop bonne opinion qu'elles ont d'elles-mêmes. Vous ne donnerez point dans cette vanité, si vous voulez bien vous mettre dans la tête que, quelque peine que vous vous donniez, vous ne serez jamais en Littérature au niveau d'un jeune Ecolier qui sort du college. La lecture que je vous conseille n'est qu'un moyen pour améliorer votre bon sens

dont la discrétion est inséparable. Le mauvais choix des livres & la mauvaise méthode sont précisément ce qui rend ces femmes savantes de plus en plus ennuyeuses, à mesure qu'elles lisent. C'est pour cela que je prends sur moi le soin de vous diriger : je m'imagine être plus propre à cette fonction qu'un autre, parce que j'ai été plus attentif qu'un autre à observer la source des différentes folies de votre sexe, & que je crois mieux savoir les lumieres dont il a besoin.

Remarquez, je vous prie, combien c'est peu de chose qu'une femme ordinaire, quand sa jeunesse & sa beauté sont passées, comme elle paroît méprisable aux yeux des hommes & encore plus à ceux des jeunes personnes de son sexe. Elle n'a point d'autres ressources contre l'ennui, que de perdre sa journée dans des visites où elle n'est plus fêtée, de jouer toute la soirée, après avoir passé toute sa matinée à faire le rôle d'hypocondre & d'envieuse, & à réparer à force d'art & de parure l'outrage irréparable des ans. Au contraire, j'ai vu des femmes d'un âge avancé, fort aimables, qui se voyoient fréquentées

fréquentées & desirées par ce qu'il y avoit de plus galant à la Cour & à la Ville, & qu'on recherchoit pour le seul plaisir de s'entretenir & de s'éclairer avec elles. Je ne connois point de qualité aimable dans un homme, qui ne le soit aussi dans une femme, sans excepter même la modestie & la gentillesse de l'humeur; & je ne connois aucune folie ni aucun vice, qui ne soit également haïssable dans les deux sexes.

Une foiblesse, à vrai dire, généralement passée aux femmes, c'est la pusillanimité : il y a cependant de la bisarrerie dans cette foiblesse; car tandis que les femmes font profession d'une grande admiration pour un Colonel ou un Capitaine qui a montré de la valeur, elles s'imaginent que c'est une qualité fort aimable en elles que d'avoir peur de leur ombre, de pousser les hauts cris dans une barque au milieu du calme le plus profond, ou dans un carrosse qui va le petit pas, ou de s'évanouir à la vue d'une araignée. On croit généralement que cela vient d'un excès de délicatesse; je ne l'assure pas, mais au moins j'ai

peine à croire que ce soit une qualité assez précieuse pour qu'il soit beau de l'exagérer. Comme les mêmes vertus conviennent également aux deux sexes, il n'y a aucune qualité par laquelle les femmes veulent se distinguer des hommes, qui ne les dégrade, excepté la retenue que vous gâtez encore par une affectation déplacée : car si vous ne pouvez avoir trop de réserve pour ceux qui auroient la hardiesse de prendre avec vous des libertés indécentes, d'un autre côté vous devriez être plus à votre aise dans la compagnie de gens de mérite, quand vous avez fait une épreuve suffisante de leur discrétion.

Il y a dans les grandes villes une légion de femmes bruyantes, hardies, grandes panégyristes d'elles-mêmes : leur babil passe parmi les sots pour de l'esprit & de l'enjouement. L'excellence de leur mérite consiste dans des expressions grossieres & désobligeantes & dans l'art qu'elles ont, disent-elles, de *terrasser un homme*. S'il se trouve quelqu'un dans leur compagnie qui ait quelque tache dans sa naissance ou quelque défaut dans sa personne, s'il est arrivé à sa famille ou à lui-même

quelque malheur dont il rougisse, elles ne manqueront pas de lui faire entendre qu'elles en sont instruites, sans qu'on les en prie, & qu'elles ayent à se plaindre de lui. Je vous recommanderois plutôt la société des femmes de la lie du Peuple. Il m'est venu souvent dans l'esprit qu'aucun homme n'étoit obligé de supposer que de pareilles créatures fussent des femmes, mais de les traiter comme des hommes insolens & travestis.

J'ajouterai une précaution peut-être hors de propos, c'est de vous prier d'apprendre à estimer votre mari pour les bonnes qualités qu'il possede réellement, & de ne point lui prêter celles qu'il n'a pas. Quoiqu'on regarde ceci comme une marque d'amour, ce n'est en effet qu'affectation ou défaut de jugement.

Je ne puis vous donner aucun conseil sur l'article de la dépense; seulement je crois que vous devez savoir au juste à combien se montent les revenus de votre mari, afin de vous renfermer dans les bornes de sa fortune pour la partie du ménage qui sera de votre ressort. Ne grossissez point le

nombre de ces femmes qui croient avoir gagné beaucoup, quand elles ont épuisé la bourse de leurs maris pour avoir un équipage, un écrin, une robe d'un grand prix, sans avoir examiné auparavant combien il étoit dû au Boucher.

Je souhaite que vous conserviez cette lettre & que vous examiniez souvent votre conduite d'après les avis qu'elle renferme. Que Dieu daigne vous combler de ses faveurs & vous rendre l'exemple de votre sexe & la consolation perpétuelle de votre mari & de vos parens!



ARTICLE IX.

ESSAI géographique sur une Carte d'Espagne & de Portugal en douze feuilles, dressée par M. Rizzi-Zannoni, *de la Société Royale de Gottingue.*

LEs Pyrénées, cette longue chaîne de montagnes la plûpart inaccessibles, fixent les limites de l'Espagne du côté de la France : le reste de ce continent est, comme l'on sait, entouré de l'Océan & de la Méditerranée ; le sol y est d'une fertilité très-variée, le climat serein & favorable au génie. Mais tous ces avantages naturels ne garantirent point ces contrées de la barbarie & de la stupidité qui suivirent la décadence de l'Empire Romain. Qu'on se figure une presqu'isle couverte de ronces, des villes démantelées & devenues désertes par la transmigration d'une foule de citoyens qui fuyoient en Afrique, en Asie ou dans les Gaules, pour éviter l'esclavage ; des frontieres dévastées, un pays absolument destitué de

commerce. Tel étoit le déplorable état de l'Espagne, lorsque le fugitif Abderamme y vint donner des loix. Il est vrai que, trente ou quarante ans avant ce Prince, le Calife Abdalassiiz, avoit essayé de répandre dans ce pays la politesse & l'amour des Sciences, & qu'il avoit même exécuté l'entreprise la plus glorieuse de son siecle, la description de toute la péninsule. Ce Calife l'avoit parcourue toute entiere lui-même; il en avoit figuré le local & fait mesurer tous les chemins : mais les ténebres profondes qui enveloppoient encore cette vaste contrée ne furent pas dissipées par cette lueur passagere. Abderamme, le plus grand Prince qu'ait eu l'Espagne Sarrasine, enleva ce Royaume aux Califes, il fonda celui de Cordoue & établit le siege de son Empire dans la capitale de ce nom. Cette ville lui doit son éclat, ses jardins, son illustre Académie & ses mosquées. Sous son regne les campagnes furent couvertes de fruits & d'habitans, on vit s'élever des villes superbes, une quantité prodigieuse de palais & des monumens publics aussi magnifiques qu'utiles. L'humanité, la

politique & l'opulence, fruit des Beaux-Arts, du commerce & de l'industrie, étoient en honneur chez les Arabes : aussi la Géographie qui suit ordinairement la marche des autres Sciences, brilloit-elle avec éclat à la Cour & dans les grandes villes, tandis que l'Espagne Chrétienne & presque toute l'Europe ne renfermoient que des villages & des bourgades habités par des hommes ignorans & barbares.

Je n'entreprendrai point de passer en revue les grands hommes qui dans ce tems-là illustrerent l'Espagne : les noms d'Averroës, de Geber, de Hazan & de Ben-Sayd sont connus de tous les gens de Lettres. Il me suffira de dire que dans ces siecles mêmes on ne laissa pas de cultiver avec succès les Mathématiques & l'Astronomie : on fit sur-tout beaucoup de recherches, on compara soigneusement les observations célestes les plus anciennes, & on les fit servir aux besoins de la Géographie & de la Navigation. Presque tous les habitans des bords de la Méditerranée s'appliquoient à cette partie des connoissances humaines. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter

les yeux sur la premiere Carte qu'Arzachel a faite d'une grande partie de l'Espagne (a). On y distingue les principaux endroits de ce continent, placés relativement aux distances & soumis à des longitudes & à des latitudes que Boabdil avoit recueillies ou déduites de ses observations.

Les Sciences cultivées par les Arabes & répandues chez les Chrétiens, loin d'éclairer les esprits & d'étendre la politesse dont ce seul Peuple étoit alors en possession, resterent ensévelies sous les débris du trône de Cordoue; & le Clergé, je ne sais par quelles vues, fut le premier à les bannir de l'Espagne & à y ramener l'ignorance & la barbarie. Cependant sous le regne d'Alfonse X. les mœurs s'adoucirent & le caractere des Castillans commença à se développer. Ce Prince éclairé fit venir de la Nubie & de l'Egypte des Mathématiciens & des Astronomes. On

(a) C'est un manuscrit très-précieux, daté du onzieme siecle, qui a été transporté à Vienne dans la Bibliotheque Impériale, par une Princesse de la branche aînée de la Maison d'Autriche.

vit renaître à Cordoue quelques productions géographiques, restes précieux de la générosité d'Abderamme (*a*); mais ce n'étoit là qu'une foible lueur qui bientôt eût disparu, si les Sciences n'eussent eu pour protecteur Charles V. Prince aussi magnifique que Ferdinand & Isabelle, ses prédécesseurs. Depuis Charlemagne, l'Europe n'avoit point encore vu de Roi aussi puissant que Charles-Quint. Toutes les couronnes de la Monarchie d'Espagne étoient réunies sur sa tête. Chef de deux Empires & possesseur de vingt Royaumes que Colomb & ceux qui avoient suivi les traces de ce grand homme lui avoient conquis dans le Nouveau-Monde; il voyoit la Sicile, Naples & la Sardaigne, les dix-sept Provinces, la Franche-Comté, les côtes d'Afrique, des pays immenses dans les Indes orientales soumis à sa domination, la plus vaste qui ait jamais

(*a*) Personne n'ignore qu'Alfonse X. est l'auteur des Tables astronomiques, appellées de son nom *Alfonsines*, ainsi que d'une histoire d'Espagne, la premiere qui ait été écrite en langue castillane.

été. Le reste du globe ne vit qu'avec effroi cette puissance prodigieuse qui s'acheminoit à grands pas vers la Monarchie universelle, à laquelle Ferdinand V. avoit tant aspiré.

Ce regne est sans contredit le plus florissant de la Monarchie Espagnole, & le plus long dont il soit fait mention dans les annales de l'Europe. Le Commerce, les Arts & les Sciences furent cultivés; ces trésors précieux, échappés des ruines de Constantinople & de la Grece, étoient déja répandus en Espagne & y avoient fait naître de nouvelles mœurs. Une politique supérieure à celle des autres Peuples, la forme de gouvernement la plus belle, une foule de grands Capitaines, d'habiles Ministres, de Magistrats éclairés rendit célebres les Espagnols de ce siecle autant que leurs découvertes, leurs victoires & leurs conquêtes. Par la protection éclairée que le Monarque accorda aux Lettres & aux Savans, plusieurs Universités furent érigées en Académies, d'où sortirent des hommes qui surent ajouter aux connoissances de leur tems les fruits de leurs propres travaux, & parmi lesquels quelques-uns, sur-tout dans les

Mathématiques & dans la Géographie, l'emporterent de beaucoup sur ceux qui les avoient précédés: sans parler ici des mémoires nautiques de Lebrija ou des observations du Cosmographe Girava, j'ose avancer que dans la Carte que J. Gastaldo dressa en 1544, la configuration de toute la péninsule est plus conforme au local qu'elle ne l'est dans la plûpart de celles que je connois; & je ne doute point que cette Carte n'ait servi de modele à toutes celles que Rod. de Zamora, Fer. Alv. Secco & beaucoup d'autres ont publiées.

Mais le calme dont on jouissoit alors ne fut pas d'assez longue durée pour l'avantage de la Géographie. Les troubles qui agiterent l'État sous Philippe I. les guerres continuelles qui le déchirerent jusqu'à la fin du regne de Charles II. & la perte d'un grand nombre de sujets que l'appât du gain attiroit dans le Nouveau-Monde, suspendirent les progrès de cette Science. Le siecle de Philippe II. si fertile en Guerriers, en Philosophes, en Poëtes & en Orateurs, ne le fut point en Géographes. Ce Prince avoit porté une atteinte mortelle à la Monarchie; son successeur, foi-

ble & prodigue, acheva presque de l'anéantir par l'expulsion totale des Maures & par de vaines largesses. La perte imprévue d'un beau Royaume & la révolte de quelques provinces sous Philippe IV. précipitoient la décadence d'un Empire que les Espagnols, avec beaucoup de génie, de courage, de patience & de fermeté, ne purent conserver dans tout son lustre. L'activité, l'amour du travail & l'émulation s'éclipserent; les étrangers, attirés en Espagne par l'abondance que le commerce, le travail & les Arts y avoient ramenée, épuiserent bientôt toutes ses richesses & les emporterent avec eux. A peine, depuis la paix des Pyrénées comptoit-on dix ou douze vaisseaux délabrés dans les ports du Royaume; 30000 Soldats sans discipline composoient toutes les forces de la Monarchie; les loix étoient sans vigueur, les terres sans culture, & les Peuples sans industrie. Telle étoit la situation de cette partie de l'Europe, lorsqu'elle passa sous la domination des Bourbons.

Malgré ces calamités, on trouve dès le commencement du dix-septieme siecle des Géographes & des Astrono-

mes en Eſpagne. Je vois en 1617 un Aldrete & un Vaſconcelle travailler de concert à des Cartes particulieres de ce continent. A-peu-près dans le même tems Pinto Rebeiro traça en un grand morceau hydrographique les rivages de la péninſule. Dom Vellez publia ſa *Peregrinacion d'Eſpaña*, & Dom Carvalho d'Acoſta celle de Portugal; ſans parler de nombre de Cartes des provinces & dioceſes de ces deux Royaumes, dont je renvoie l'hiſtoire & la diſcuſſion à leurs articles particuliers.

Après ces productions intéreſſantes parurent les ſavans mémoires & les diſſertations géographiques de Rod. Mendez Sylva; j'ignore ſi les ſiecles futurs remplaceront aiſément cet Auteur : ſa *Poblation general d'Eſpaña* eſt regardée comme une des plus belles productions géographiques qui ayent encore paru ſur l'Eſpagne. Quelles lumieres & quelles connoiſſances n'a-t-on pas puiſées depuis dans cet ouvrage? Je ne crains point de dire qu'il renferme aſſez de matériaux pour compoſer une Carte de ce Royaume très-détaillée.

A meſure qu'on approche de notre tems, c'eſt-à-dire vers la mort de Phi-

lippe IV. il ſemble que l'Eſpagne eût cédé à la France ſa rivale tous les genres de gloire. Les commencemens du regne de Philippe V. ſignalés par des combats & par des guerres inteſtines & étrangeres, n'étoient point favorables à la renaiſſance des Mathématiques & de la Géographie. Il paroiſſoit réſervé à Guillaume Deliſle de travailler à la perfection de la Carte d'Eſpagne, & il exécuta cette belle entrepriſe en 1701.

L'étude de la Géographie & des obſervations céleſtes languiſſoit depuis long-tems dans ce Royaume; mais ces inconvéniens ne rebuterent point cet habile Géographe. Pour y ſuppléer, il remonta lui-même à des ſources auxquelles ſes prédéceſſeurs n'avoient point eu l'attention de recourir, ou dont ils n'avoient pas ſu faire un bon uſage. Il recueillit ſoigneuſement des Ecrivains les plus dignes de foi, une infinité de circonſtances locales & topographiques; il joignit toujours le peu d'obſervations qu'il avoit acquiſes, aux itinéraires terreſtres & maritimes; enfin il compara les réſultats de ces combinaiſons avec les détails des Hiſtoriens & les deſcriptions particulieres

du pays. C'eſt au moyen de tous ces ſecours réunis, qu'il forma de l'Eſpagne un plan preſque tout nouveau (a).

Il n'en eſt point de la Géographie comme des autres Sciences mathématiques, dont les progrès dépendent abſolument du génie de ceux qui les cultivent. La Géographie poſitive n'étant appuyée que ſur l'obſervation & ſur l'expérience, ne ſe perfectionne que par des degrés lents & inſenſibles. Dès que la paix d'Utrecht eut laiſſé à Philippe V. la paiſible poſſeſſion d'un trône acheté par tant de travaux & de dangers, ſon premier ſoin fut d'imiter ſon immortel ayeul Louis XIV. Il inſtitua différentes Académies & récompenſa les talens & le mérite : ſon fils Ferdinand VI. ſuivit ſon exemple, il n'oublia rien de ce qu'il jugea propre à exciter le génie & l'activité de ſes ſujets. C'eſt ſous les glorieux auſpices de ces deux Rois que l'Eſpagne vit éclore tant de belles productions à l'avantage de la Géogra-

(a) Voyez ſon analyſe inſérée dans les Mémoires de Trevoux, Juillet & Août 1701, pag. 215.

phie & de la Navigation. L'Observatoire de la Marine, établi à Cadix en 1753, dès le commencement de son institution fut fréquenté par quantité d'habiles Astronomes. Dès 1748 parurent plusieurs Cartes des *Merindades d'Osma & de Soria*. L'Andalousie dédia à son Souverain la grande & belle Carte *del Reynado de Seccilla*, levée géométriquement par D. François Llobet, sous la direction du Marquis de Pozoblanco. Deux ans après on publia à Madrid une seconde édition *del Reynado de Leon*, composée par *Luiz Sanpizo*. En 1752 Vinc. Moscardon mit au jour une excellente Carte du Royaume de Grenade. Pendant que dans les différentes Académies du Royaume on s'empressoit à faire des observations de longitude & de latitude, M. Godin & D. Georges Juan projettoient l'entreprise la plus glorieuse, la mesure géométrique de toute l'Espagne. L'illustre Académicien exécutoit déja quelques triangles dans les Algecires, & le savant Espagnol méditoit une méridienne depuis la mer des Asturies jusqu'à la Méditerranée, quand la mort prématu-

rée du Monarque arrêta les travaux de ces deux ſavans hommes.

Les lumieres que le tems a amenées depuis la mort de Guillaume Deliſle ont mis ceux qui ſuivent les traces de ce célebre Géographe, à portée de le ſurpaſſer. M. d'Anville connoiſſant l'inſuffiſance de ce qu'on avoit ſur l'Eſpagne & ſachant de plus que les monumens de l'antiquité pouvoient encore beaucoup contribuer à la perfection des ouvrages de ce genre, travailla à réduire de nouveau les meſures itinéraires à une plus juſte évaluation qu'auparavant ; & par la combinaiſon de ces meſures avec les obſervations céleſtes comparées aux eſpaces terreſtres correſpondans, il dreſſa une Eſpagne toute nouvelle dans ſon excellente Carte d'Europe, qui par ſon exactitude l'emportera toujours ſur toutes les précédentes.

Il s'en falloit beaucoup que l'Eſpagne eût toute l'étendue qu'on lui attribuoit. Les obſervations de longitude faites à Mallorca, à Valence, à Madrid & à Liſbonne, jointes à celles de latitude faites ſur les côtes de la péninſule dans les différens voyages entrepris par ordre

du Roi Très-Chrétien, ont rendu cette erreur très-sensible. Le grand Cassini avoit commencé en 1701 à tracer la méridienne qui traverse la France. Cette ligne & les grands triangles mesurés depuis, entre Golioure & Bayonne, ont confirmé ce déplacement & fixé plusieurs points intermédiaires à ces deux villes d'une maniere invariable.

Mais quel tableau avantageux la Géographie Espagnole n'offre-t-elle pas aujourd'hui sous le sage Roi qui la gouverne! C'est sur-tout à signaler son regne par son amour pour les Sciences, que, conformément aux vues toujours élevées des Bourbons, ce Prince bienfaisant s'attache; & déja les Sciences brillent dans toutes les parties de sa domination avec autant d'éclat que jamais. L'Espagne nous offre aujourd'hui de nombreux établissemens en faveur des Arts, de l'Agriculture & du Commerce: les abus se corrigent, toutes les facultés de l'esprit humain ont pris un libre essor. La Marine & la Géographie, assoupies pendant quelque tems, commencent à se réveiller. Les trésors

du Royaume sont employés à creuser dans toutes les provinces de vastes réservoirs pour conserver les eaux & les porter par de longs canaux dans les terres, remede unique aux sécheresses qui désolent l'Espagne. Voilà les exploits par où Charles III. marche à l'immortalité.

Après cet exposé il doit paroître surprenant que sur un pays tel que l'Espagne, la Géographie souffre encore une réforme aussi considérable que va l'offrir cette analyse. Il est aisé de sentir non-seulement l'insuffisance d'une Carte d'Espagne réduite à un espace trop limité, mais encore combien il importe d'en avoir une à un point d'échelle assez ample pour que l'expression du local qui entre dans cette étendue devienne plus sensible, plus parfaite, & puisse en beaucoup d'occurrences exempter le public de la nécessité de recourir à une foule de morceaux la plûpart introuvables ou trop coûteux.

Je sentois toutes les difficultés d'une pareille entreprise, & je n'aurois osé m'y livrer, si MM. Delisle & Maraldi ne m'eussent mis à portée de l'exécuter,

en me communiquant les trésors astronomiques & géographiques dont ils sont dépositaires. Je dois nommer parmi les Savans qui ont bien voulu contribuer à la perfection de ma Carte, Mylord Mackenzie, M. l'Abbé Galliani, M. d'Anville, les PP. Rieger, Guevara & Marin & beaucoup d'autres, les uns par des cartes & morceaux particuliers sortis du pays-même, les autres par des livres itinéraires ou observations célestes. Les dessins & la plûpart des gravures sont achevés : je peux donc rendre un compte succinct de la construction de cette Carte. Si dans les douze feuilles qu'elle contient, il n'a pas été possible d'épuiser les détails, comment prétendroit-on les étaler sur une moindre surface? Je ne doute pas cependant que si la Géographie de l'Espagne vient à se perfectionner, il n'y ait aucune partie de ce Royaume sur laquelle on ne puisse aller plus loin avec le tems & de nouvelles recherches.

Je serai content de mon travail, si la Carte dont je donne l'analyse peut du moins en produire de meilleures & accélérer les progrès de la Géogra-

phie chez une Nation dont la pénétration & la sagacité nous promettent sans doute des connoissances plus étendues sur cet objet à mesure que le goût de cette Science s'y répandra davantage.

Nous ferons connoître la suite du travail de M. Rizzi-Zannoni, & nous n'oublierons rien pour mettre le Lecteur encore plus à portée de juger de la profondeur, de l'étendue & de la variété des connoissances de cet habile Géographe.



theile.

« ŒUVRES diverſes de M. d
» en deux volumes. A Ber
» *Chretien - Frederic Voſs*
» *in-8°.* »

CE recueil, dont il y a de
tems que nous avons
l'édition, eſt compoſé en gran
de pieces de vers; le reſte co
quelques morceaux de proſe,
lent ſur différens ſujets &
trouve tantôt de la force, tan
grace, & le plus ſouvent une
utile & piquante. Nous avons
ment célébré les talens de M. c
Cet Auteur eſt déja même

I.

CARON & CATILINA.

Dialogue.

CARON.

TON ombre eſt menaçante & toute couverte de ſang; tu as été ſans doute un héros, & tu as péri dans quelque bataille.

CATILINA.

Tu l'as dit : j'étois un héros, & j'ai péri dans une bataille.

CARON.

Comment t'appellois-tu?

CATILINA.

Catilina.

CARON.

Je te connois : pluſieurs Romains que j'ai paſſés dans ma barque m'ont parlé de toi. Mais, réponds, pourquoi cherchois-tu la perte de ta patrie ? Que t'avoit-elle fait ?

CATILINA.

Des injuſtices. Elle me refuſa des places & des honneurs que je méritois, je voulus m'en venger. J'avois les mêmes vues que Ceſar, je fus auſſi grand que lui; mais il fut plus heureux que moi.

CARON.

Tu étois donc un homme bien vertueux?

CATILINA.

Je m'embarraſſois auſſi peu que Ceſar de ce mérite des foibles. J'étois un grand Capitaine, un grand Politique, un grand homme. J'avois de l'ambition & de vaſtes deſſeins.

CARON.

Tu étois un homme extraordinaire, comme l'ont été tous les fameux brigands, mais tu ne fus jamais un grand homme : ce nom ne convient qu'à ceux qui joignent les grandes vertus aux grands talens. Eſt-il vrai que tu te plongeas dans tous les excès de la débauche?

CATILINA.

CATILINA.

Je croyois n'être né que pour être heureux, aussi ne me suis-je refusé aucune espece de plaisir.

CARON.

Je t'entends. Tu partageois la meilleure partie de tes momens entre les brigandages, les festins, la danse & les femmes, & tu donnois le reste du tems au sommeil. . .

CATILINA.

Tu te trompes, Caron; mon penchant pour la volupté ne m'empêcha jamais de supporter mieux que tout autre le froid & le chaud, la faim & la soif quand il le falloit. Rome l'a senti : jamais je n'aurois rendu, faute de subsistance, le poste que je défendois. J'aurois mangé ma main gauche pour combattre encore avec la droite.

CARON.

Catilina, tu méritois la potence ou le trône. Te donner une rame, c'eût

été te faire grace; eh bien, voilà la grace que je veux te faire. Viens, tu es robuste & nerveux, applique tes mains à cette double rame & fais l'essai de tes forces. Je prierai Pluton de t'associer à mon emploi, afin que dans ma vieillesse je puisse me reposer de tems en tems auprès du gouvernail (*a*).

I I.

Monsieur le Spectateur, graces au zele des Sages qui vous ont précédé, nos femmes commencent à se couvrir le col & la jambe. Leurs habillemens s'abaissoient de jour en jour par le haut & s'élevoient par le bas; de sorte que pour peu que cette mode eût fait des progrès, bientôt les femmes seroient revenues à la feuille de figuier de leur commune mere. Ces corbeilles immenses, uniquement propres à déformer le corps & à cacher

(*a*) La fin de ce dialogue n'est pas heureuse : l'Auteur devoit conserver son premier ton, & non s'attacher à copier celui de Lucien.

le crime, les paniers, ont également cédé aux railleries ingénieuses de vos prédécesseurs & ont été bannis des modes. Les maris les plus jaloux ont compris que Pope a eu raison de dire que *ce bastion septuple, quelque terrible qu'il soit par ses cercles & par ses côtes de baleine, ne résiste pas toujours à la ruse.*

L'habit d'Amazone est devenu depuis à la mode : cet habillement, malgré son air mâle, ne laisse pas d'être décent... Mais par quel esprit de vertige les femmes se sont-elles imaginé que toute personne qui porte chapeau doit nécessairement aller à cheval ?

Elles galoppent & caracollent aujourd'hui aussi bien qu'un Cuirassier. Dans les sociétés elles n'ont sur les levres que des termes de manege. Elles en savent plus que l'Ecuyer & le Maquignon.

Ces nouvelles Amazones ont renoncé sans doute à l'envie & au mérite de plaire, car rien ne blesse tant la modestie que l'exercice pour lequel elles se piquent d'avoir aujourd'hui tant de goût ; & sans la modestie, est-il possible que les femmes plaisent jamais ?

D'ailleurs à quel danger ne font-elles pas expofées, lorfqu'elles ont le fang agité par un mouvement auffi violent que celui du cheval ? Je connois un jeune libertin qui, pour faire fa cour aux femmes, choifit fur-tout l'inftant où elles defcendent de cheval : jamais, m'a-t-il dit plus d'une fois, je n'ai trouvé des momens plus favorables.

Voilà, M. le Spectateur, une belle occafion d'exercer votre cenfure & de fervir les mœurs.

III.

J'ai un ami qui eft Anglois, Poëte & grand amateur de la promenade. L'autre jour, après l'avoir inutilement cherché dans fa maifon, je le trouvai dans le bois, étendu fur l'herbe, auprès d'un petit torrent qui roule fous un berceau de rofes fauvages & dont les eaux brifées par de petits cailloux, s'élevent comme autant de perles liquides & fe précipitent dans le vallon. Le bruit de l'eau l'empêcha d'entendre celui de mon arrivée. Je me gliffai doucement derriere fa tête, & je m'ap-

perçus qu'il poussoit des soupirs & que même il versoit quelques larmes, en écrivant sur ses tablettes les dernieres lignes d'un poëme. . . Il voulut en ce moment se lever, il me vit. . . . Y a-t-il long-tems que vous êtes ici, dit-il en rougissant un peu ? Je ne vous ai pas entendu venir. Je suis ici, lui répondis-je, depuis que vous soupirez, & j'ai vu vos larmes tomber sur vos tablettes. Le printems, cette belle soirée, tout ce qui s'offre à mes sens, me dit-il, m'a tellement attendri, que je n'ai pu ni retenir mes pleurs, ni m'empêcher de tracer quelques-unes de mes sensations. Là-dessus il me communiqua son poëme; il me pardonnera, si je le publie ici à-travers une traduction prosaïque & très-foible.

« Que j'aime à entendre le doux » murmure de ce ruisseau ! comme ses » flots frémissent en roulant sous les » fleurs qui s'inclinent comme pour lui » rendre hommage ! N'aguere ils se » précipitoient par-dessous une voûte » de glace ; la terre étoit affligée, triste » & ensévelie dans un habillement de » mort ; les buissons & les forêts

» étoient abandonnés de leurs mélo-
» dieux habitans ; les corps robustes
» des cerfs & des taureaux, arrosés de
» gelée & de glace, retentissoient en
» marchant, comme s'ils eussent été
» cuirassés. Toutes les créatures sen-
» toient le poids de l'hiver. . . . Que
» Dieu est bon ! comme il rajeunit
» tout ce qui respire ! C'est lui dont la
» main toute-puissante donna le pre-
» mier branle aux globes de l'univers
» & leur prescrivit leur mouvement &
» leur chemin, d'où naissent les chan-
» gemens des saisons. . . Le soleil rou-
» geâtre voit maintenant la terre verte
» & fleurie nager dans l'océan de ses
» rayons. Semblable à une isle flot-
» tante, la baleine s'éleve & repose
» sur les flots réchauffés par le souffle du
» printems, ou bien elle se précipite au
» fond de la mer, & ses jeux excitent
» des tourbillons. Une multitude in-
» nombrable d'oiseaux qui avoient
» abandonné nos champs, s'empressent
» aujourd'hui de repasser la mer, &
» nagent par bandes sur les flots invi-
» sibles de l'air. Les bois retentissent du
» chant de leurs joyeux citoyens. L'é-
» léphant & tous les colosses animés, le

» foule innombrable des quadrupedes,
» tout ce qui respire sur la terre, sur
» les arbres, dans l'air & dans les eaux,
» sent l'haleine puissante du printems.
» Rendez graces au Seigneur & louez
» son nom, vous tous qui sentez sa
» bienfaisance. Qu'un concert univer-
» sel s'éleve de toutes les parties de la
» création vers son trône! Prêtez-moi
» votre voix, vous tonnerre qui êtes
» revenu demeurer dans les airs, afin
» que j'annonce à la terre la grandeur
» & les louanges du Seigneur!...O!
» de quels attraits brille le ciel, lorf-
» que sur le soir il se revêt d'une lu-
» miere d'or & de pourpre! Ici il ref-
» semble à un paysage enrichi de prai-
» ries, de forêts, de lacs & de mon-
» tagnes; là, à une mer qui roule des
» ondes de feu. Un parfum délicieux
» se répand de toutes parts; un calme
» profond regne dans toute la nature,
» seulement il est interrompu par le mur-
» mure du petit ruisseau, par la chan-
» son mélancolique du rossignol &
» par les sons d'une flûte champêtre
» qui soupire... Sois tranquille, mon
» cœur, sois tranquille comme l'air;
» puisses-tu n'éprouver jamais des paf-

» sions impétueuses, hors la haine du
» vice & l'indignation contre le cri-
» me ! . . O toi qui m'aidas à suppor-
» ter le matin & le midi de ma vie,
» Seigneur, fais que le soir qui s'ap-
» proche à pas précipités, en soit en-
» core plus beau ! Qu'à mon dernier
» moment mon ame & tous mes sens
» s'élancent vers ton éternelle demeu-
» re ! . . Et vous qui faisiez mon bon-
» heur, ma gloire & mes richesses,
» vous qui en faveur de mes vertus
» excusiez mes défauts & mes foibles-
» ses, ô mes amis ! lorsque mes regards
» chancelans & presqu'éteints se tour-
» neront pour la derniere fois vers le
» ciel, répandez sur moi quelques
» larmes ».

I V.

CERTAINS Critiques petits & superbes qui n'ont formé leur goût que sur celui d'une seule Nation ou sur un petit nombre d'ouvrages, blâment tout ce qui leur est étranger ; & que de choses leur sont étrangeres ! Cependant le ton impérieux & dogmatique avec

lequel ils prononcent, en impose à ceux qui ont la vue encore plus courte; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre parler de chefs-d'œuvre mêmes, comme de productions très-médiocres. L'Anacréon de l'Allemagne(*a*) a entrepris d'en devenir l'Alcée : qu'en est-il arrivé? Ses mâles accens ont offensé l'oreille délicate de cette portion d'hommes polis, mais bornés & superficiels, qui s'annoncent sous le titre de gens de goût. Ils ont blâmé le Poëte & critiqué son ouvrage. Ces hommes agréables auroient bien dû nous dire s'ils connoissent rien de plus sublime que les *chansons de guerre*.

Quels tableaux & quel coloris dans les strophes suivantes!

Nous eûmes la nuit, mais Frederic ne l'eut pas. Assis sur un tambour, le Héros méditoit sa bataille, ayant le firmament pour tente & la nuit autour de lui.

Libre, comme un Dieu, de crainte & de terreur, plein de sensibilité, il est là & distribue les rôles de la grande tragédie.

(*a*) M. Gleim.

Rangées autour de lui, ses troupes se tiennent en grand ordre, exemptes de frayeur, pendant que le soleil se leve.

Ainsi, lors de la création, l'armée des étoiles étoit autour de Dieu : docile à sa voix, elle attendoit en ordre (a).

Que cette comparaison est grande & fiere dans le poëme que l'Auteur adresse à sa Muse après la bataille de Zondorf!

L'armée ennemie avançoit lentement. Ainsi dans les champs fertiles de l'Afrique marchent des armées de serpens. Les plantes qu'ils pressent de leur ventre se dessechent & périssent ; tout ce qui les environne meurt. Depuis Mémel jusqu'à Kustrin, le pays de Frederic étoit abandonné, dévasté, triste, mort.

L'image suivante fait frémir.

Baigné dans un torrent de sang, je montai d'un pied timide sur une montagne de cadavres, & je regardai loin autour de moi.

(a) Voyez notre Journal de Novembre 1761.

J'aurois trop à citer, si je voulois rapporter ici tout ce qu'il y a de beau, de grand & de pathétique dans les poëmes de notre Auteur sur la guerre. Il seroit à desirer que nos Poëtes parvînssent à exprimer le sublime d'une maniere aussi simple, aussi précise. Notre Poésie est en général un peu trop verbeuse; nous nous attachons trop à imiter les Anglois. L'Angleterre a produit à la vérité de grands génies, mais la Grece & Rome en ont produit de plus grands encore: sans emprunter les idées ni les images de personne, imitons la sagesse des procédés & de la maniere des Grecs & des Latins. A force de prodiguer les épithetes, les métaphores & généralement toutes les figures brillantes, les Anglois sont beaucoup moins fideles à la nature (*a*).

(*a*) Il seroit plus vrai de dire que les Anglois n'ont peut-être pas encore saisi ce point délicat où l'art & la nature se réunissent, se servent & s'embellissent réciproquement.



ARTICLE XI.

RÉPONSE aux Observations sur le Bilan général & raisonné de l'Angleterre.

LORSQUE nous avons inséré ces *observations* dans notre Journal, nous connoissions toute la force de l'Auteur qu'on attaquoit, & nous ne doutions pas qu'elles ne nous valussent une réponse solide, instructive & qui nécessairement ajouteroit encore au mérite de son ouvrage. Nous ne nous sommes pas trompés, cette réponse vient de nous être adressée, & nous nous hâtons de la publier.

Peut-être parmi nos Lecteurs s'en trouvera-t-il quelques-uns qui, parce que ces discussions & ces recherches ont pour objet immédiat l'avantage de la patrie, les regarderont comme étrangeres à la Littérature : mais si la Littérature, lors même qu'elle paroît s'éloigner le plus de son but principal, ne nous offroit encore des rapports sensibles avec le bien de la société, nous renon-

cerions à la faire connoître, nous disons plus, à la cultiver. Rendons justice à notre siecle, jamais les connoissances sérieuses & solides ne furent mieux accueillies ni plus généralement cultivées. Graces aux progrès que la Philosophie a faits de nos jours, on ne voit plus de questions frivoles & purement littéraires agiter, diviser & la Cour & la Ville; l'utilité publique est devenue la mesure commune à laquelle on rapporte toutes les productions de l'esprit.

J'IGNOROIS que mon Bilan général & raisonné de l'Angleterre eût été critiqué, lorsqu'on m'apprit que dans le *Journal Etranger* de juillet 1762 il y avoit des observations contre cet ouvrage, qui méritoient que je travaillasse à les détruire. Dès le lendemain je lus très-attentivement ces observations, & je me proposai d'y répondre : mais j'étois alors à Fontainebleau où mes affaires m'avoient attiré, & je n'avois auprès de moi rien de ce qui m'étoit nécessaire pour former ma défense. C'est la seule cause qu'elle n'a pas paru plutôt.

L'Auteur des obſervations prétend « que j'ai voulu prouver des paradoxes, » que j'ai ſoutenu une doctrine inouie, » que dans tout mon ouvrage j'ai ré» pandu des erreurs ſenſibles, enfin » que j'ai fait de fauſſes expoſitions » de faits ».

Voilà des accuſations bien graves ; mais pour me juſtifier, je n'ai beſoin que d'examiner ce qui commence les obſervations & ce qui les termine ; j'eſpere qu'on n'en exigera pas davantage, & qu'on me diſpenſera de ſuivre mon adverſaire dans tous ſes argumens. Ma défenſe en pourroit devenir ennuyeuſe.

L'Auteur des obſervations commence ſa critique en diſant que j'ai voulu ſoutenir ce paradoxe : « que tout le » commerce & les richeſſes de l'An» gleterre ſont compris dans la ſomme » de trois cens quatre-vingt-cinq mil» lions qui ſont le produit net de » trente-cinq millions d'acres à onze » francs l'acre, & le total du revenu » des terres des propriétaires de l'An» gleterre proprement dite ».

Il ſe peut que ce ſoit là un paradoxe ; mais exiſte-t-il dans mon ou-

vrage ? Je me suis exprimé bien différemment, & cela dans des termes bien clairs & bien précis.

1°. J'ai dit expressément, page 7, art. 2, que dans la réproduction annuelle du territoire d'une Nation quelconque, il y a trois choses principales à distinguer. « La premiere est la ré» production totale : la seconde est le » revenu territorial, qui consiste en » tout ce que la terre reproduit outre » & par-dessus les frais, avances & » justes profits de ceux qui la travail» lent & l'exploitent ; lesquels frais, » *&c.* étant conjointement avec la terre » la seule & unique source d'une ré» production abondante, doivent être » entierement intacts & ne sauroient » faire partie du revenu territorial, » attendu qu'on n'en peut disposer à » son gré sans porter coup à la répro» duction totale, & conséquemment » au revenu territorial. La troisieme » est le revenu particulier des proprié» taires en fonds de terre, lequel ne » peut nulle part être le même que le » revenu territorial, parce qu'il y a » par-tout des charges publiques qui

» doivent être prélevées sur ce dernier » revenu, avant que les propriétaires » puissent compter le leur ». Voilà donc trois choses différentes l'une de l'autre & clairement distinguées : la réproduction totale qui comprend tout; le revenu territorial qui ne comprend que ce qui reste de la réproduction totale, après que ceux qui travaillent & exploitent la terre ont prélevé leurs frais, avances & justes profits; & le revenu particulier des propriétaires, qui ne comprend que ce qui reste du revenu territorial, après en avoir prélevé les charges publiques, de quelque nature qu'elles soient.

2°. Je n'ai point cherché dans le Bilan à estimer la valeur de la réproduction totale de l'Angleterre proprement dite; mais art. 5, à la fin de la page 13, je porte le revenu territorial à *huit cens dix millions tournois*, & au commencement de la page 14 j'insiste sur la distinction que j'ai déja faite entre le revenu territorial & le revenu particulier des propriétaires en fonds de terre. Ensuite, depuis la page 18 jusques vers la fin de la page 45, tout

ce que je dis sert à prouver que le revenu particulier des propriétaires ne monte qu'à *trois cens quatre-vingt-cinq millions tournois* qui, chargé de 39 millions pour la taxe sur les terres & les maisons, se trouve par-là réduit à 346 millions. Or cette nouvelle distinction si bien marquée entre la réproduction totale que je n'évalue point, le revenu territorial que j'évalue à *huit cens dix millions*, & le revenu particulier des propriétaires, que je ne mets qu'à *trois cens quatre-vingt-cinq millions*, cette nouvelle distinction devoit m'assurer qu'il seroit impossible de les confondre & de les prendre l'un pour l'autre, sur-tout pour quiconque entreprendroit de me critiquer. On verra cependant que malheureusement l'Auteur des observations s'y est mépris.

3°. J'ai dit « que les frais, avances » & justes profits de ceux qui travail» lent & exploitent la terre doivent » être intacts, & qu'on n'en peut dis» poser à son gré sans porter coup à » la réproduction totale, & consé» quemment au revenu territorial, au-

» tendu qu'ils sont conjointement avec
» la terre la seule & unique source
» d'une réproduction abondante » ; &
en parlant ainsi, j'ai tenu le langage des Caton, des Varron, des Columelle, des Sully, des Vauban, des Loke, des Cantillon, des Quesnay, des Mirabeau, des hommes les plus savans dans la science de l'économie politique des Nations. J'ai parlé d'après l'expérience de tous les tems, de tous les pays; j'ai soutenu une vérité immuable, éternelle. Il est certain que tout languit, que tout dépérit dans un Etat où l'on enleve aux cultivateurs les richesses, qu'autrement ils s'empresseroient de confier à la terre & qu'ils ne lui confient jamais, qu'elle ne se plaise à combler de ses dons précieux eux & toute la Nation. Mais je n'ai dit nulle part, soit directement, soit indirectement, que dans la masse des richesses d'une Nation & dans la circulation de son commerce il n'entre rien de cette partie de la réproduction totale, qui consiste dans la valeur des frais, avances & justes profits de ceux qui travaillent & exploitent la terre. Si je n'ai

pas marqué en termes exprès que toute cette valeur fait corps avec la masse des richesses d'une Nation & que la plus grande partie entre dans la circulation de son commerce, c'est que je n'avois pas besoin d'affecter de dire ce que personne n'ignore, ce qu'on ne sauroit nier sans être privé de tout sens commun. Mais ce que je n'ai pas dit positivement, je l'ai dit indirectement en vingt différens endroits du Bilan, principalement lorsque j'ai parlé de l'amélioration qu'il y eut sous le regne de Guillaume III. dans l'agriculture de la Nation Angloise, & de l'augmentation qui s'en ensuivit pour le commerce & pour le revenu territorial. Je l'ai même dit presque directement, lorsque j'ai posé, page 219, ces deux grands principes : l'un, « que, sans le produit de la terre, il » n'y a pour les hommes ni biens ni » richesses ; l'autre, que tout commerce » est échange & ne se fait qu'en don» nant ; & que j'ai ajouté que qui n'a » rien à donner ne peut pas commer» cer, qu'il ne peut que recevoir des » présens ou recevoir l'aumône ». Le Laboureur qui vend du grain pour

avoir des habits, du linge, des chevaux, une charrue; ce Laboureur, dis-je, fait un échange, un commerce; & le grain qu'il vend entre dans la circulation du commerce intérieur & peut même entrer directement ou indirectement dans celle du commerce extérieur. D'un autre côté, le Laboureur qui pour la subsistance de sa famille consomme en nature partie du grain qu'il a cueilli, consomme une partie des richesses de la Nation. Ce sont là des vérités dont il n'est permis à qui que ce soit de douter un seul instant. Comment donc l'Auteur des observations a-t-il pu imaginer « que j'ai » voulu prouver ce paradoxe, que tout » le commerce & les richesses de l'Angleterre sont compris dans la somme » de 385 millions qui sont le produit » net de trente-cinq millions d'acres » à onze francs l'acre & le total du » revenu des terres des propriétaires » de l'Angleterre proprement dite » ? Ai-je inséré dans le Bilan la moindre expression qui lui donne droit de m'accuser d'avoir soutenu la proposition absurde « que la production totale ne fait point partie des richesses

» de la Nation, & qu'aucune partie
» de cette réproduction n'entre dans la
» circulation du commerce » ? Eſt-ce
qu'il a cru que j'ai voulu dire que les
Cultivateurs gardant leur juſte part
ſans y toucher, ils n'en échangent rien,
n'en vendent rien, n'en achetent rien,
en un mot n'en jouiſſent point ? Je lui
laiſſe le choix, s'il ne m'a pas prêté
une pareille abſurdité, il a eu tort de
m'accuſer d'avoir voulu renfermer tout
le commerce & toutes les richeſſes de
l'Angleterre dans le ſeul revenu parti-
culier des propriétaires, lequel j'ai
prouvé n'être que de 385 millions; &
s'il me l'a prêtée, comme l'apparence
y eſt, j'oſe dire que c'eſt ſans fonde-
ment, & qu'il a également tort. L'art.
4, page 8 & ſuivantes, & la note page
9 & ſuivantes devoient ſuffire pour lui
donner une juſte idée de ma façon
de penſer à l'égard de la diſtribution
de la réproduction totale. J'ai affecté
dans ces deux endroits du Bilan de
faire ſentir par le raiſonnement, &
encore plus par la force d'un exemple
terrible, « que les frais, *&c.* de l'ex-
» ploitation appartiennent en entier,
» ſans aucune retenue, ſans aucune

» ſpoliation, à ceux qui travaillent & » exploitent la terre; qu'ils ſont leur » apanage ſacré; qu'ils ſont en leur » faveur comme l'or ſacré du temple » de Delphes, malheur à tout autre » qui y touche; enfin que ni proprié- » taire ni Gouvernement ne peut y » porter une main profane & en enle- » ver la moindre partie, ſans le payer » au centuple, ſans courir à ſa propre » ruine ». Or cette doctrine n'eſt point inouie, & il n'en réſulte nullement que ces frais *&c.* ne ſont point corps avec la maſſe des richeſſes de la Nation & n'entrent aucunement dans la circulation du commerce.

4°. Mon adverſaire ne s'eſt pas contenté de m'imputer par rapport à la réproduction totale, ce qui ne ſe trouve en aucune maniere dans le Bilan, ce qui eſt diſcordant avec ce que j'ai dit, avec mes principes fondamentaux, ce qui choque l'intelligence la plus bornée. Il voudroit auſſi faire croire que j'ai avancé le contraire de ce que j'ai affirmé. Il ſemble qu'il n'a lu le Bilan que pour voir ce qui n'y eſt pas & pour ne pas voir ce qui y eſt. Il me refuſe d'avoir compris *le revenu terri-*

torial de l'Angleterre dans la masse des richesses circulantes & commerçables de cet Etat. Il n'a donc pas fait attention aux expressions dont je me suis servi pour énoncer ma proposition capitale, celle qui est l'objet principal de mon ouvrage & qui me l'a fait entreprendre, celle enfin qui m'a attiré la sévérité de sa critique. Cette proposition se trouve page 49 du Bilan : elle s'y présente en lettres italiques, pour avertir le Lecteur d'y avoir une attention particuliere, & elle est conçue en ces termes : *Quant à la supériorité que l'Angleterre peut obtenir* (sur nous) *par le revenu territorial de l'Ecosse, de l'Irlande & des Colonies ; par l'activité & le produit du commerce particulier de toutes les différentes parties de sa Monarchie ; & enfin par l'activité & le produit de son propre commerce, tant avec ces mêmes parties de sa Monarchie qu'avec l'étranger : quant à cette supériorité*, dis-je, *elle ne peut exister que dans l'imagination, elle n'est qu'un vain fantôme enfanté & produit dans le monde par des idées erronnées sur l'essence du commerce ;* ET LORSQU'ON A DIT A QUOI PEUT MONTER LE

REVENU TERRITORIAL DES ANGLOIS, TOUT LE PRODUIT DE LEUR COMMERCE S'Y TROUVE EN GLOBE, ET L'ON A TOUT DIT (*a*). Or, de la ma-

(*a*) Il est à propos d'avertir ceux qui n'ont pas lu le Bilan, que la proposition que j'en extrais y vient immédiatement après que j'ai fait remarquer que les Anglois ayant en ce moment un revenu territorial à-peu-près égal au nôtre, ils sont par cela seul environ le double plus riches que nous, parce qu'ils n'ont à partager leur revenu qu'à environ la moitié du nombre auquel il faut partager le nôtre.

Les Anglois auront ce genre de supériorité tant que leurs Cultivateurs ne payeront point d'impôts arbitraires & que les nôtres en payeront, & tant que chez eux le bled vaudra pour les Cultivateurs environ vingt-deux francs le septier, & que chez nous il ne vaudra que douze à quatorze francs. Mais les Anglois ne sauroient conserver cette supériorité qu'autant que nous le voudrons. Notre situation exige qu'à la paix nous continuions de gros impôts : laissons donc, s'il le faut, subsister les trois vingtiemes, mais ôtons pour toujours l'arbitraire de la taille ; fixons cet impôt, diminuons-le, & faisons de même pour les autres impôts de la même nature. Etablissons par une loi constitutionnelle la liberté du commerce des grains, & dans ce moment nôtre revenu territorial augmentera tous les jours, & celui des Anglois diminuera en

niere

niere dont cette proposition est énoncée, le total du revenu territorial doit

---

proportion. Ils n'auront plus la supériorité qui nous appartient; & sans qu'il soit besoin de guerre, vivant au contraire en paix avec tous nos voisins, nous nous remettrons vis-à-vis des Anglois & de toute l'Europe, au haut rang que la nature nous a destiné, en nous plaçant sur ce sol qui, au rapport de Velleius Paterculus, *fournissoit sous Auguste & sous Tibere le tiers du revenu de tout l'Empire Romain.*

D'après le Bilan, il faudroit que la valeur de la réproduction totale montât en France environ deux fois & demie plus haut qu'elle ne fait, pour qu'en ce moment nous eussions sur l'Angleterre la proportion de supériorité que la nature ne cesse de nous offrir; & d'après la théorie de l'impôt, il faudroit que cette valeur fût au sextuple en sus de ce qu'elle est, pour que nous eussions cette même proportion de supériorité. Il faut cependant observer que dans l'une & dans l'autre de ces hypotheses, on suppose que le revenu de l'Angleterre resteroit tel qu'il est, ce qui ne sauroit être, si nous avions la liberté du commerce des grains, qui feroit nécessairement baisser le revenu de l'Angleterre, en proportion de ce que le nôtre augmenteroit.

D'après le Bilan, il faudroit que la France eût environ vingt-cinq millions d'habitans, pour que sa population fût dans sa juste pro-

certainement entrer dans la masse des richesses circulantes & commerçables de la Nation Angloise, puisque tout le produit du commerce doit s'y trouver englobé. C'est ce que j'ai ensuite établi & prouvé par calculs sur calculs & preuves sur preuves qui prennent 200 pages sur les 260 que contient mon ouvrage; & de tous ces différens calculs, de toutes ces différentes preuves, il résulte simplement « que l'amélioration » de l'agriculture augmente la masse » du commerce, & que l'augmentation du commerce sert à accroître le » montant du revenu territorial; mais » que quand on a dit à quoi monte » ce revenu, tout le produit du commerce s'y trouve englobé, & l'on a » tout dit; autrement on feroit un » double emploi ». Les pages 107, 108, 119, 131, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145,

---

portion avec la présente population de l'Angleterre, en supposant cette derniere à sept millions d'habitans.

Il y a aussi à inférer du Bilan, que n'ayant qu'un revenu à peu-près égal à celui de l'Angleterre, plus nous avons d'hommes au-dessus du nombre qu'elle en contient, plus nous sommes pauvres & foibles vis-à-vis d'elle.

148, 152, 159, 160 & autres, pour ne les pas citer presque toutes, font foi que dans la masse des richesses circulantes & commerçables j'ai toujours compris le revenu territorial. C'est un principe que j'ai suivi & dont je ne me suis point écarté. Comment donc mon critique a-t-il pu se porter à m'accuser d'avoir voulu prouver « que toutes les richesses & » le commerce de l'Angleterre sont » compris dans la somme de trois cens » quatre-vingt-cinq millions », tandis que je n'en exclus nullement la réproduction totale, & que j'y fais entrer très-expressément le revenu territorial que je porte à *huit cens dix millions?* Intéressé à en trouver la cause, je l'ai cherchée, je l'ai trouvée, & la voici. Il a très-bien senti que ma proposition roule sur le revenu territorial, non sur le revenu particulier des propriétaires; mais quoique je les aye clairement distingués l'un de l'autre, il les a confondus, & il a pris le revenu particulier des propriétaires de 385 millions pour le revenu territorial de 810 millions. C'est ce que je vais prouver en examinant une autre partie de sa

critique, celle qu'il a réservée pour la derniere, comme étant la plus forte.

L'Auteur des observations dit, page 49 du *Journal* : « C'est encore une » fausse exposition de faits que de sup- » poser que ce que l'Auteur du Bilan » appelle *le revenu territorial* n'est que » le tiers du rapport annuel de la terre. » Alors le tout reviendroit à 50 mil- » lions sterling, ce qui suffiroit à peine » pour les dépenses nécessaires de sept » millions d'habitans, *à cinq sols par* » *jour l'un portant l'autre* ».

1°. Je prie de remarquer que dans ce passage mon adversaire prend nommément *le revenu territorial* pour un des élémens & pour le multiplicande du calcul, dont le produit doit former, suivant lui, le total de la dépense annuelle & journaliere de sept millions d'habitans, & doit ensuite servir à me convaincre *d'une fausse exposition de faits*. Je prie aussi de remarquer que dans ce passage mon adversaire convient que le total de ce qu'il appelle *le rapport de la terre annuel*, lequel ne sauroit être que ce que j'appelle *la réproduction totale*, que ce total, dis-je, doit former celui de la dépense annuelle & journaliere de sept millions

d'habitans, &c. Or quiconque a à consommer, à dépenser tant par jour ou tant par an, jouit d'un revenu journalier ou d'un revenu annuel de pareille somme. Le total du revenu des particuliers fait le total du revenu de la Nation. L'essence & la premiere forme du revenu des particuliers & du revenu de la Nation est en nature : les monnoies n'en sont que les signes représantatifs ; elles ne font qu'en marquer & en constater la valeur. Quiconque consomme de la premiere main une partie de son revenu en nature, consomme partie du revenu de la Nation & de ses richesses annuelles. Quiconque dépense donne une chose pour en avoir une autre : il fait donc un échange, il fait donc un commerce, soit actif ou passif, soit avec ses concitoyens ou avec des étrangers, directement ou indirectement. Par conséquent l'Auteur des observations ayant admis que *le revenu territorial* fait partie de la dépense journaliere & annuelle de chaque Anglois l'un portant l'autre, & que le rapport annuel de la terre, autrement *la réproduction totale*, forme la total de cette dépense :

il réſulte de-là qu'il admet non-ſeulement que *le revenu territorial* entre dans la circulation du commerce, mais qu'il admet auſſi que *la réproduction totale* fournit à la dépenſe journaliere & annuelle de la Nation & forme conſéquemment ſon revenu journalier & annuel : donc tout ce qui n'eſt pas conſommé en nature & de la premiere main entre auſſi dans la circulation du commerce & en augmente la maſſe. D'un autre côté, on a déja vu que c'eſt préciſément ce que j'ai dit, directement ou indirectement, dans tout le cours du Bilan, & que je ne me ſuis jamais écarté de cette doctrine. Comment donc eſt-il arrivé que l'Auteur des obſervations ait à la fin de ſon ouvrage admis ces principes conjointement avec moi, & que cependant il ait prétendu au commencement que j'ai voulu prouver ce paradoxe, « que tout le com» merce & les richeſſes de l'Angleterre » ſont compris dans les 385 millions » qui forment le revenu particulier » des propriétaires en fonds de terre » ? Il faut donc qu'il ait fait, ou au commencement ou à la fin, *une fauſſe expoſition de mes principes*. Je dis plus,

il faut néceſſairement qu'au commencement ou à la fin il ait fait *une louche, une fauſſe expoſition des ſiens.*

2°. Il eſt vrai que dans l'article 2, page 7, j'ai diſtingué le revenu des propriétaires d'avec le revenu territorial, & ces deux revenus d'avec la production totale, j'ai même rapporté ci-devant cette diſtinction; mais dans quel endroit du Bilan mon adverſaire a-t-il trouvé que le revenu territorial *n'eſt que le tiers du rapport annuel de la terre?* S'il penſe que ce revenu doit monter au-delà de la valeur de ce tiers, je ſuis convaincu qu'il reſte beaucoup au-deſſous; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que dans mon ouvrage je n'ai nullement traité cet objet. Si j'en avois parlé, j'aurois dit avec Sir Guillaume Petty, avec Cantillon & avec l'explication du tableau économique, que pour les terres labourées & ſemées en grains, le revenu territorial, en y comprenant la dîme, va à environ les ſept dix-huitiemes de la réproduction totale de cette partie. Quant à l'exploitation des terres d'un autre genre, pâtures, mines, *&c.* j'aurois été plus circonſpect, attendu que le calcul en eſt

très-difficile & que personne, que je sache, ne l'a encore entrepris. J'aurois pu cependant me *hasarder* de dire qu'à perte de vue, par approximation & en évitant tout double emploi (*a*), la réproduction totale de cette derniere partie des terres n'est guere que d'environ les trois quarts en sus du revenu territorial qu'elle donne. L'Auteur des observations ne défend donc pas bien sa these, puisqu'il imagine que j'ai supposé que le revenu territorial n'est que le tiers de la réproduction totale; & l'on verra bientôt que pour l'Angleterre, je ne le porte guere au-dessus de la moitié, & que cela suffit

(*a*) Dans les pays à grains, la plus grande partie des frais & avances de l'exploitation de toutes autres terres que celles de labour, consiste dans l'achat & la consommation directe ou indirecte d'une partie du produit de ces mêmes terres en labour. Par conséquent, lorsqu'on fait le calcul de la réproduction totale d'une Nation qui manie glorieusement la charrue, & qu'on a déja passé en compte toute la réproduction de cette charrue, il faut bien se garder de mettre aussi en compte tous les frais & avances de l'autre partie de l'exploitation : ce seroit certainement un double emploi.

pour donner à chaque Anglois, l'un portant l'autre, un revenu très-considérable.

3°. Après m'avoir fait dire *que le* REVENU TERRITORIAL *n'est que le tiers du rapport annuel de la terre*, mon antagoniste multiplie *ce revenu* par trois, & le produit de sa multiplication ne monte qu'à cinquante millions sterling. Il est pourtant certain que j'ai toujours porté le revenu territorial à huit cens dix millions tournois, & que si l'on multiplie cette somme par trois, le produit est de deux milliards quatre cens trente millions tournois qui, à vingt-quatre francs pour la livre sterling, passent cent millions sterling. Cette méprise est un peu forte, & je ne doute point que mon critique ne soit fâché de l'avoir faite. Je suis moi-même fâché, pour l'amour de lui, d'être obligé de la relever; mais il m'a attaqué si vivement & si publiquement, que je ne puis honnêtement me dispenser de me défendre & que je suis forcé non-seulement de faire voir qu'il s'est mépris, mais aussi de dévoiler la cause de sa méprise, qui est telle qu'on

en sera étonné. Il a confondu le revenu territorial avec le revenu particulier des propriétaires, quoique je les aye très-clairement distingués; & au lieu de prendre pour son multiplicande *les huit cens dix millions du premier*, il a pris pour ce multiplicande *les trois cens quatre-vingt-cinq millions du dernier*, qui, multipliés par trois, ne donnent qu'onze cens cinquante-cinq millions tournois, lesquels, à vingt-quatre francs pour la livre sterling, font à-peu-près les cinquante millions sterling qu'il a trouvés comme produit du *revenu territorial*, multiplié par trois. Quelle erreur! Elle est d'autant plus fâcheuse pour lui, qu'il paroît par le tissu de ses observations que s'il n'y étoit pas tombé, il ne se seroit point érigé en rigide censeur du Bilan, & qu'au contraire il auroit pu en être le défenseur. Mais comment a-t-il pu y tomber au point d'en faire toute la base de sa censure, au point de rassembler à la fin de ses observations tout ce qui pouvoit la caractériser & la manifester, & de prétendre en fabriquer les traits qui devoient achever de m'accabler?

C'est une énigme que je ne saurois deviner, & j'attendrai tranquillement qu'il veuille me l'expliquer.

4°. L'erreur qu'on vient de voir est immédiatement suivie d'une autre qui mérite également d'être dévoilée. Après avoir dit que *le revenu territorial* de 810 millions, multiplié par trois, ne donne que 1155 millions tournois, ou environ cinquante millions sterling, l'Auteur des observations ajoute tout-de-suite que cette somme *suffiroit à peine pour les dépenses nécessaires de sept millions d'habitans* A CINQ SOLS *par jour l'un portant l'autre.* Cependant, d'après son premier calcul & en admettant que 810 millions, multipliés par trois, ne donnent que 1155 millions, cette derniere somme, distribuée également à sept millions d'habitans, donne cent soixante-cinq livres tournois à dépenser par an, & neuf sols & environ un demi-denier à dépenser par jour; ce qui joint à l'erreur du premier calcul, change en ma faveur tout le raisonnement sur lequel mon adversaire veut s'appuyer pour prouver que j'ai fait *une fausse exposition de faits.* Cette derniere faute, si

elle vient de lui (*a*), est tout aussi impardonnable que la premiere ; mais j'aime mieux penser qu'ayant envoyé son manuscrit en anglois, on aura traduit son expression angloise, *at five pence a day*, par ces mots, *à cinq sols par jour*, comme l'indique le Dictionnaire de Boyer, au lieu de la traduire par ces mots, *à cinq deniers sterling*, ou *cinq peniques par jour*, qui seuls peuvent rendre l'expression angloise que je viens de marquer. Je me contenterai donc d'observer que si la faute appartient à mon Critique, il a fait un très-faux calcul, & que de plus il est coupable d'*une fausse exposition de faits*, & que s'il n'y a aucune part, il ne laisse pas d'avoir encore tort de s'être si fortement recrié contre la proposition qu'il m'a prêtée, puisqu'en 1660, Sir Guillaume Petty, fameux Calculateur Anglois, ne donnoit à dépenser à chaque Anglois, l'un portant l'autre, qu'environ huit sols neuf deniers tournois par jour, & que les derniers calculs les plus forts & les plus hasardés ne donnent qu'environ

(*a*) Non, elle vient de nous.

onze sols huit deniers. C'est ce que je vais déduire plus au long dans les articles suivans.

5°. Vers l'an 1660, Sir Guillaume Petty calcula le revenu annuel des Anglois & ne le porta qu'à environ *quarante-sept millions sterling*. En 1688, le Docteur Davenant le fit monter à environ *cinquante-huit millions sterling*. Vers la même époque de 1688, un autre Calculateur Anglois renchérit sur le Docteur Davenant & trouva que ce revenu alloit à environ *soixante-deux millions sterling*. Enfin en 1749, M. Hooke de Bristol qui, de l'aveu de ses compatriotes, a beaucoup cherché à enfler par ses calculs les richesses de l'Angleterre; M. Hooke, dis-je, a porté le revenu annuel de l'Angleterre & de l'Ecosse à *cent millions sterling*; & si sur cette somme on défalque *seize millions* pour l'Ecosse, ce qui est le moins qu'on en puisse défalquer, il ne reste alors que *quatre-vingt-quatre millions* pour l'Angleterre proprement dite. Mais si l'on suivoit la supposition de l'Auteur des observations & qu'on multipliât par trois le revenu territorial de *huit cens dix millions*

tournois, on auroit pour l'Angleterre seule, comme il a été marqué par l'avant-dernier article, une réproduction annuelle de plus de *cent millions sterling*; & si sur ces *cent millions* on en déduisoit environ *douze* pour la valeur des semences de toute espece, il en resteroit *quatre-vingt-huit* qui fourniroient à la consommation & à la dépense annuelle de la Nation Angloise, & qui par conséquent formeroient son revenu annuel, lequel seroit alors d'environ quatre millions sterling plus fort que celui que lui donne M. André Hooke. Mais ce n'est pas là ma maniere de calculer; la voici : Suivant ce que j'ai dit, établi & suivi dans le Bilan, suivant ce que j'ai marqué ci-devant, la Nation doit être en pleine jouissance du revenu territorial de *huit cens dix millions tournois*, & doit avoir entiere liberté de le consommer & dépenser à son gré : il fait donc partie de son revenu annuel. Quant à cette partie de la réproduction totale, laquelle consiste dans les frais, avances & justes profits de ceux qui travaillent & exploitent la terre, j'ai remarqué ci-devant que l'Auteur

des observations a mal-à-propos imaginé que j'ai entendu qu'elle ne fait point corps avec la masse des richesses de la Nation, & qu'il n'en entre rien dans la circulation du commerce. J'ajouterai maintenant que cette même partie de la réproduction totale, que je soutiens toujours être l'apanage sacré des Cultivateurs, fournit nécessairement, comme les autres, à la consommation & à la dépense annuelles de la Nation, & par conséquent sert, comme elles, à former le revenu annuel, s'y incorporant tout entiere, après en avoir cependant prélevé la valeur de la semence, à laquelle il est défendu de toucher en aucune maniere, sous peine de diminution & de destruction du revenu annuel, sous peine de misere & de mort. Ces deux points établis, j'en partirai pour tâcher de marquer à quoi on peut porter le revenu annuel de l'Angleterre, sans s'écarter du Bilan; & pour abréger, je dirai que sur les trente-cinq millions d'acres que j'ai passées en produit, j'en admets ici dix millions labourées à la charrue & semées en grains. A cela je joindrai qu'ayant adopté ci-devant le sentiment qui donne

pour revenu territorial de ce genre de terres les sept dix-huitiemes de la réproduction totale, & m'étant HASARDÉ de dire que pour les autres terres, cette réproduction ne va en bloc qu'à environ les trois quarts en sus du revenu territorial qu'elles donnent, je m'en tiens, *quant à présent*, à l'une & à l'autre de ces estimations. Or en les suivant, le revenu territorial du total des trente-cinq millions d'acres en produit n'est point le tiers de la réproduction totale, comme mon critique l'a supposé à tort & à mon avantage. Il n'est à cette réproduction qu'à-peu-près comme HUIT sont à DIX-SEPT ; d'où il résulte qu'ayant donné à l'Angleterre environ *huit cens dix millions de revenu territorial*, la valeur de la réproduction totale doit être d'environ *dix-sept cens vingt millions*. Pour avoir ensuite le revenu annuel, il faut, d'après ce que j'ai marqué ci-dessus, déduire sur cette derniere somme la valeur de la semence ; & si l'on porte cette valeur à deux cens millions, ce qui est beaucoup plus que suffisant, il restera environ quinze cens vingt millions qui feront le revenu annuel de

l'Angleterre proprement dite, & dont sept cens dix, joints aux deux cens pour la semence, seront l'apanage sacré de ceux qui travaillent & exploitent la terre.

6°. Les calculs de Sir Guillaume Petty, faits vers l'an 1660, donnent pour la dépense annuelle de chaque Anglois, l'un portant l'autre, *six liv. treize sols huit deniers sterling*, ou environ *cent soixante livres tournois*, faisant, comme je l'ai déja marqué, environ *huit sols neuf deniers par jour*. Un autre Anglois qui a calculé en 1688, donne par an *huit livres sterling*, ou environ *cent quatre-vingt-douze livres tournois*, faisant par jour environ *dix sols six deniers*. Les calculs de M. André Hooke en 1749, donnent par an *huit livres dix-sept sols sterling*, ou environ *deux cens douze livres huit sols tournois*, faisant par jour près de *onze sols huit deniers*. Sur quoi je dois observer que ce dernier Calculateur qui a visiblement fait des doubles emplois, prétend qu'outre ce revenu annuel, chaque Anglois, l'un portant l'autre, fait aux dépens des autres Etats une épargne d'environ

vingt-cinq francs par an : ce qui porteroit véritablement le revenu annuel à environ *deux cens trente-sept livres huit sols tournois*, & le revenu journalier à environ *treize sols* (*a*). Si l'on suivoit ce que l'Auteur des observations a bien voulu me prêter, si l'on regardoit le revenu territorial de huit cens dix millions tournois comme le tiers de la réproduction totale, & que sur ce revenu multiplié par trois on ne défalquât rien pour la semence, il en résulteroit que sept millions d'Anglois auroient l'un dans l'autre un revenu annuel de près de *trois cens quarante-sept livres tournois*, faisant par jour environ *dix-neuf sols*. Mais dans l'ar-

(*a*) M. Hooke prétend que cette épargne ou réserve annuelle forme un fond réproductif qui va tous les ans en augmentant ; tellement que depuis douze ans qu'il a écrit, l'Angleterre auroit déja fait aux dépens de l'Europe une nouvelle épargne qui devenant tous les ans plus forte, iroit déja beaucoup au-delà de deux milliards deux cens millions tournois. Mais, sans chercher ici à combattre l'idée de M. Hooke dans toute son étendue, je laisse au Lecteur, quant à présent, de l'adopter ou de la rejetter en tout ou en partie, avec des modifications ou sans modifications.

ticle précédent je n'ai porté le revenu annuel de l'Angleterre qu'à *quinze cens vingt millions tournois*, semence prélevée. Or en partant de-là & en partageant ce revenu à sept millions d'habitans, le revenu annuel de chacun d'eux, l'un portant l'autre, se trouve encore d'environ *deux cens dix-sept livres tournois*, faisant par jour environ *onze sols onze deniers*. Par conséquent, si l'on ne fait pas abstraction de l'épargne annuelle insérée dans les calculs de M. Hooke, qui, sans elle, passent encore ceux de tous les autres Calculateurs Anglois, les miens donnent par an & par tête *vingt livres huit sols tournois* moins que les siens, & par jour environ *treize deniers*; mais si l'on fait abstraction de cette épargne, alors les miens donnent par an environ *quatre livres douze sols* plus que les siens, & par jour environ *trois deniers*.

Où sont donc les *paradoxes* que j'ai voulu prouver ? où est la *doctrine inouie* que j'ai soutenue ? où sont les *erreurs sensibles* que j'ai répandues dans tout mon ouvrage? où sont mes *fausses*

expositions de faits ? Les accusations séveres de mon adversaire tombent d'elles-mêmes ; & si l'un de nous les mérite, C'EST LUI. Il a fait de *faux calculs* ; & à couvert de ces calculs, il a fait de *fausses expositions de faits*. Cet Auteur, tout habile qu'il est, a-t-il suivi le fil de mon ouvrage où les calculs & les preuves, j'ose le dire, s'enchaînent & s'appuyent réciproquement ? M'a-t-il entendu ? S'est-il entendu lui-même ? S'il ne m'entendoit pas, ne devoit-il pas demander des explications, avant de s'ériger publiquement en censeur rigide de ce qu'il ne comprenoit pas ? Pourquoi me fait-il dire que les richesses consacrées pour l'usage & l'entretien de ceux qui travaillent & exploitent la terre, n'entrent aucunement dans la masse des richesses circulantes & commerçables & ne font point partie du revenu annuel ? Pourquoi me prêter une si grande absurdité ? Pourquoi a-t-il aveuglément confondu dans ces calculs le revenu particulier des propriétaires avec le revenu territorial, quoique je les aye si clairement distingués l'un de l'autre ? Est-il possible qu'un habile

homme souffre que son entendement s'obscurcisse jusqu'à ce point-là ? Est-ce que, pressé par la soif de critiquer, il se seroit enyvré au point de ne plus voir que des fantômes ? Peut-il méconnoître & rejetter ces principes si simples & si incontestables : *que, sans le produit de la terre, il n'y a pour les hommes ni biens ni richesses ; que tout commerce est échange & ne se fait qu'en donnant-donnant ; que qui n'a rien à donner ne peut pas commercer & ne peut que recevoir des présens ou l'aumône ?* Ignore-t-il que, sans le produit de la terre, il n'y a ni commerce de luxe, ni commerce d'économie ? Ignore-t-il la différence qu'il y a entre ces deux genres de commerce ? Ne sait-il pas que la nature a réglé que les grandes Nations cultivatrices, comme la Nation Angloise, ne puissent faire que le commerce de luxe, & qu'elle a sagement ordonné que le commerce d'économie seroit le légitime &, si je peux m'exprimer ainsi, la portion congrue des petits Peuples qu'elle a relegués sur des rocs ou dans des marais, ou qu'elle a confinés dans quelque petit coin limitrophe de grands

Etats ? S'il le fait, pourquoi a-t-il cherché les richesses des Anglois dans le produit d'un commerce d'économie? Que ne les cherchoit-il, comme moi, dans la seule valeur du produit des terres ? Plus habile que moi, il auroit vu plutôt & mieux que moi que le bon état de la culture, la tranquillité & l'aisance des Cultivateurs, le bon prix des denrées du crû, sur-tout DES GRAINS, & le débit avantageux chez l'étranger, sont les véritables sources des richesses de l'Angleterre & la seule base de cette puissance qui en ce moment étonne toute l'Europe. Il auroit vu plutôt & mieux que moi qu'en ce moment, & sans qu'il soit besoin de verser une seule goutte de sang, il dépend de la France de diminuer les sources de ces richesses & de sapper cette puissance d'autant plus précaire qu'elle couvre une étendue immense, & que la base en est petite & est posée sur un sable mouvant. Il se seroit fermement convaincu qu'ajouter pour les grandes Nations le produit du commerce au produit de la terre, c'est faire un double emploi, & que pour ces Nations la valeur de la main d'œuvre

& de l'industrie n'est autre chose que la valeur des denrées que consomment cette main d'œuvre & cette industrie, dont les épargnes, *si elles en font*, se prennent toujours sur le produit total du sol. Ne sait-il pas que par les loix de la nature, les Nations qui se plongent dans l'extravagance du luxe sont si éloignées de pouvoir faire un commerce d'économie, que chaque jour & de plus en plus elles dépensent au-delà de leur revenu, & qu'alors plus leur commerce s'étend, plus leur dépense nationale s'augmente, parce que, suivant ce qui est dans le Bilan, leur luxe fait que leur commerce s'étend beaucoup plus en achats qu'en ventes ? S'il le sait, pourquoi après être convenu, page 44 du *Journal Etranger* de Juillet 1762, *que depuis ces dernieres années les progrès du luxe & de l'extravagance augmentent à vue d'œil chez les Anglois* ; pourquoi, dis-je, n'est-il pas également convenu que les derniers calculs du Bilan doivent être justes, *quant au fond & par approximation* ; & que depuis quelques années l'Angleterre ne fait aucune épargne en aucun genre & achete plus qu'elle ne

vend, quoique son commerce puisse être aujourd'hui plus étendu qu'il n'a jamais été. Il a donc rejetté, par rapport à l'économie politique des Etats, les grandes & sages idées des anciens Législateurs, celles de Socrate & de Platon son disciple, celles de nos ayeux, de Sully, de Richelieu, égaux par la sagesse & la force de leur administration, à tout ce que l'antiquité a eu de plus grand. Il s'est donc livré à de nouvelles & petites idées mercantiles *qui n'ont qu'environ un siecle d'existence, qui ne sauroient être propres que pour de petits Peuples colporteurs, & qui, adoptées par de grandes Nations cultivatrices, ne sauroient manquer d'occasionner enfin leur ruine.* Elles ont formé autour de lui un tourbillon épais, elles l'ont entraîné, il a perdu de vue les grands principes; & tout ce qu'il peut faire de mieux, c'est de reconnoître ses erreurs & d'avouer sincerement au public que n'ayant vu dans le Bilan que les chimeres que lui présentoient ses préjugés, *il a fait de faux calculs & de fausses expositions de faits, lorsque pour les éviter il ne s'agissoit*

gissoit

que de savoir chiffrer ; & qu'il n'a nullement entendu cet ouvrage & en a bouleversé toute la *doctrine* pour pouvoir ensuite lui donner l'épithete d'*inouie*. C'est même ce qu'exige absolument de lui sa réputation, comme habile homme. S'il lui reste des doutes, qu'il daigne me les communiquer ; je ferai mes efforts pour les éclaircir. Ils pourront faire naître des idées instructives & pour lui & pour moi ; & en nous instruisant l'un l'autre, nous pourrons, quoiqu'il soit Anglois, remplir également notre devoir de citoyen. Nous travaillerons de concert à éclairer les deux Nations sur leurs vrais intérêts & à leur faire estimer & rechercher le vrai bonheur national, ce bonheur qui sait se borner & se fixer à jouir tranquillement, & sans en abuser, des seuls biens que peuvent procurer une bonne police intérieure, une bonne culture du sol & un sage commerce des productions de ce sol.



ARTICLE XII.

MEDICAL. obſervations and inquiries, &c.

« OBSERVATIONS & recherches » médicales, par une ſociété de » Médecins de Londres. Vol. I. *in*-» 8°. ſeconde édition corrigée & » augmentée. A Londres, chez *William Johnſton*, &c. 1758, avec » figures ».

CE recueil d'obſervations eſt le fruit des travaux d'une ſociété des plus célebres Médecins de l'Angleterre, parmi leſquels il nous ſuffira de nommer les Docteurs Fothergill, Hunter & pluſieurs autres, déja connus par leurs ouvrages. Ce volume, outre une préface dans laquelle les Aſſociés expoſent leur objet, eſt compoſé de vingt-neuf articles. Le premier contient le détail de la guériſon d'une femme qui avoit été attaquée d'une contraction ſpaſmodique de la mâchoire inférieure à la ſuite d'une bleſſure à un tendon

des doigts. Malgré tous les remedes qui lui furent ordonnés par le Docteur Silvester, la malade ne fut radicalement guérie qu'après l'amputation du doigt blessé. On voit par cette cure, comme le remarque fort bien ce Docteur, que l'aphorisme d'Hyppocrate (*Convulsio quæ in vulnus incidit, lethalis*) n'est pas toujours vrai. Le second renferme le détail de la maladie d'une femme qui a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, quoiqu'affligée depuis quarante-quatre ans d'une hydropisie de poitrine : après sa mort il sortit, à l'ouverture de son corps, cinquante-une pintes d'un fluide fétide, épais, visqueux & salin, *&c.* lequel étoit contenu entre les deux lames du péritoine. Une lettre du Docteur A. Russell au Docteur J. Fothergill, où l'Auteur donne la description de la plante dont on tire la scammonée, & de la maniere dont se servent les Naturels du pays où elle croît pour la ramasser, forme le troisieme article. Le quatrieme est une relation de deux enfans qui ne vécurent que peu d'heures, & dont les visceres *abdominaux* furent trouvés après leur mort dans la

cavité du *thorax*. On trouve dans le cinquieme qui est de M. Gowing-Knight, un trait de Physiologie qui, quoique peu recherché, n'a pas laissé de paroître à plusieurs personnes avoir le mérite de la nouveauté. La goutte est une de ces maladies qui souvent sont l'écueil de la Médecine : ses accès sont ordinairement critiques, & l'on en doit la guérison bien plus à l'opération de la nature qu'à l'art. Le sixieme article de cet ouvrage nous offre une crise singuliere de cette maladie, décrite par le Docteur Samuel Pye. On trouve dans le septieme la description d'une contraction spasmodique de la mâchoire inférieure, à la suite d'une blessure au métatarse, guérie par J, Elephane M. D. au moyen de l'*opium* dont le malade, dans l'espace de vingt-deux jours, prit environ quatre-vingt-dix grains. Le huitieme présente un détail des maladies épidémiques les plus fréquentes à *Gambroon*, par le feu Docteur Oliphant. Dans le neuvieme, le Docteur Thomas Bond décrit une maladie dont la cause étoit un ver qui existoit dans le foie & qui le rongeoit. La description est accompagnée de

quelques remarques ſur cette maladie & ſur les autres maladies du foie. Le dixieme contient la cure d'une ſuppreſſion d'urine par le *quinquina*.

On a eſſayé pendant long-tems les moyens de rendre médicinaux & de faire contribuer au profit de quelques malades les effets ſurprenans de l'électricité. M. Cadwallader Evans dans le onzieme article nous trace le détail de la cure d'une maladie opérée par ce moyen. Cette maladie étoit une ſuite d'accès convulſifs qui, malgré la plûpart des remedes uſités en ce cas, affligeoit une femme depuis environ dix ans & paroiſſoit tantôt ſous une forme & tantôt ſous une autre. La malade, preſque réduite au déſeſpoir, eut recours à l'électricité : elle ſe rendit à Philadelphie, ſe fit électriſer par M. B. Franklin, & au bout d'environ quinze jours elle fut preſqu'entierement guérie. Le douzieme article eſt une deſcription des ſymptômes de l'*opiſthotonos* & du *tetanus*, par le Docteur Lionel Chalmers de Charles-Town. Ces maladies, comme le remarque fort bien l'Auteur, ſont ſi rares en Europe, qu'on ne peut guere

en attendre de bonnes descriptions de la part des Médecins Européens : aussi Galien, Aurelien, Aretée, &c. n'ónt-ils fait que copier Hyppocrate qui lui-même ne regarde ces maladies que comme symptomes d'autres maux, comme des blessures des parties tendineuses & aponévrotiques. Cette description n'est pas susceptible d'analyse; passons au treizieme article où le Docteur Samuel Pye expose le détail d'une cécité périodique, maladie assez rare. Le malade qui fait le sujet de cet article, étoit aveugle la nuit; le matin, lorsque le soleil se levoit, il recouvroit la vue; & le soir, dès que le soleil se couchoit, il redevenoit aveugle. Ce détail est suivi d'une dissertation curieuse & très-intéressante sur les nyctalopes des anciens. Dans le quatorzieme on recherche l'origine de la poudre arthritique, connue en Angleterre sous le nom de *Poudre du Duc de Portland*, & que la Faculté de Paris a adopté dans son *Codex medicam. ann.* 1748, sous le nom de *Pulvis arthriticus amarus*. L'article 15e contient le détail de la maladie singuliere d'une femme hydropique, à laquelle

on fit vingt-deux ponctions en dix-sept mois, par lesquelles on lui tira environ deux cens trente-une mesures d'eau, chacune pesant quatre cens dragmes. Dans le seizieme, M. W. Fordyce, Chirurgien du troisieme Régiment des Gardes à pied de Sa Majesté, rapporte plusieurs expériences qu'il a faites pour s'assurer des vertus de la décoction de la racine de sarsepareille dans la cure des maladies vénériennes. D'après ces expériences & les remarques dont l'Auteur les accompagne, il paroît que lorsqu'on a fait usage du mercure sans être parvenu à vaincre entierement ces sortes de maladies, la décoction de racine de sarsepareille est d'un grand secours pour emporter tout-à-fait les restes du virus vénérien. Les observations que M. Fordyce a faites à ce sujet sont au nombre de treize : trois ou quatre malades à qui il a donné ce remede, étoient réduits aux dernieres extrémités ; une trentaine de bouteilles de cette décoction dont il donne la recette & la composition, les guérirent tous parfaitement. Dans le dix-septieme article, M. J. Fordyce décrit plusieurs vertus du *quinquina*, qui n'é-

toient pas encore bien connues, particulierement dans les maladies scrophuleuses, & qui se trouvent confirmées par des expériences & des observations rapportées au nombre de sept. Le dix-huitieme renferme un détail des symptomes de la lepre, telle qu'elle existe à Martigues en Provence, dans l'hôpital Saint Lazare. Dans le dix-neuvieme, M. Cadwallader Colden traite des maux de gorge ulcérés. L'Auteur, après avoir fait mention des remedes qui lui ont paru les meilleurs en pareil cas, dit un mot de son opinion sur les fievres qu'il distingue en trois classes, suivant les trois différentes humeurs dans lesquelles existent leurs causes. De cette distinction naît un traitement bien simple de ces fievres. Lorsque la cause de cette fievre est dans le sang, comme dans les vraies inflammations, M. Cadwallader Colden met en usage la saignée; lorsqu'elle a pour principe quelque sécrétion troublée, il s'attache uniquement à la rétablir; si enfin le siege de la maladie est la lymphe, il met en usage les remedes qui peuvent augmenter la transpiration. C'est dans l'ouvrage même

qu'il faut voir les raisons que rapporte ce savant Médecin en faveur de son opinion. Le vingtieme contient la description d'une maladie de nerfs singuliere. Il y avoit long-tems qu'on desiroit, & c'étoit le vœu du grand Sydenham, de trouver un émétique dont les effets fussent si doux qu'on pût s'en servir dans les cas les plus critiques, comme dans certaines maladies des enfans, des femmes enceintes ou des personnes extrêmement foibles, où ces remedes sont indiqués. On prouve dans l'article vingt-un que l'*ipecancuanha* remplit cet objet autant qu'on peut le desirer. M. Samuel Pye M. D. a administré cet émétique en très-petites doses, comme d'un, deux, trois grains, à plus de cinquante malades dans les circonstances que nous venons d'exposer, avec tout le succès possible. Le même article renferme des remarques sur les maladies dont ces personnes étoient attaquées. Le vingt-deuxieme est la relation d'une femme endormie d'un sommeil extraordinaire. Le vingt-troisieme contient le détail de la guérison d'une humeur scorbuti-

contient plusieurs expériences sur les moyens de mêler les huiles, les résines & autres substances grasses avec l'eau, par le *medium* d'un mucilage végétal, on y trouve aussi des remarques sur ces expériences par le Docteur J. Fothergill. Le mucilage dont s'est servi M. J. Osogle French, auteur de ces expériences, est celui de gomme arabique: par-là il est parvenu à mêler avec l'eau toutes les substances qu'on y mêle ordinairement au moyen du jaune d'œuf, avec cette particularité, que le premier mêlange dure plus long-tems, qu'il n'est pas sujet à devenir rance, & qu'enfin, lorsque les substances qu'on veut mêler ont un goût désagréable, le mucilage de gomme arabique couvre ce mauvais goût bien mieux que le jaune d'œuf.

Il a dû nous suffire de donner une idée de cette collection qui renferme beaucoup de nouveautés dont il nous paroît que la Médecine peut tirer les plus grands avantages.

M. Bourru à qui nous devons cette analyse & qui nous a promis celle du



des remarques fort intéressantes sur la cure palliative & radicale. Ce mémoire ne sauroit être analysé; il faut le lire en entier. Une lettre du Docteur J. Fothergill au sujet d'une gomme astringente qui vient d'Afrique, fait le sujet du vingt-septieme article. Depuis que M. le Baron Van-Swieten a fait servir le sublimé corrosif à la guérison des maladies vénériennes, nous connoissons peu d'observations qui nous instruisent du résultat de ce remede. L'article vingt-huitieme confirme les succès de cette préparation, du moins en Angleterre, où le Docteur Pringle l'a employée avec le plus grand succès. Les observations faites à ce sujet sont exposées dans huit lettres : la premiere est de M. Abraham Gordon, Chirurgien-Major du troisieme Régiment d'Infanterie ; ce Chirurgien rapporte qu'au moyen de ce remede, il a guéri radicalement & sans aucun accident vingt personnes attaquées de maladies vénériennes. Les suivantes ne contiennent que des observations & des particularités à-peu-près les mêmes. Enfin le 29e & dernier article de cette collection

NOUVELLES

LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

VIENNE.

LE lendemain de la fête de Saint François dont S. M. l'Empereur porte le nom, on a représenté pour la premiere fois, au théâtre près de la Cour, *Orphée & Eurydice*, fête théâtrale en musique & en langue italienne.

Il n'est personne à qui ce sujet ne soit connu & qui ne sache qu'il a été plusieurs fois traité; mais l'Auteur s'est ici frayé une route nouvelle.

ACTE I. Le théâtre représente un bosquet solitaire, planté de cyprès & de lauriers, dans lequel est le tombeau d'Eurydice qu'on feint morte dans une plaine fertile près du lac de l'Averne, au voisinage duquel les Poëtes ont dit que se trouvoit une caverne qui ou-

vroit le chemin aux Enfers. Une troupe de Bergers & de Nymphes couronne de fleurs le tombeau d'Eurydice, y brûle des parfums & fait retentir les airs des plaintes les plus tendres; Orphée assis sur un roc, y mêle de tems en tems ses accens douloureux, en prononçant tristement le nom d'Eurydice. Resté seul en ces lieux, il s'y livre à toute l'amertume de son sort: « Chere épouse, s'écrie-t-il, je te de» mande vainement sur ces funestes » rivages aux Dieux & aux Mortels; » hélas! Echo seule, Echo qui sut ai» mer, répete le nom d'Eurydice. . . » Dieux cruels! rendez-la moi, ou je » pénetre, pour la chercher, dans les » demeures sombres ». . . .

L'Amour paroît, encourage Orphée à suivre le dessein qu'il vient de former & lui apprend que Jupiter est sensible à sa peine. « Vas, dit le Dieu de » Cythere, perce dans les abîmes téné» breux: si tu peux fléchir par tes ac» cens les Furies, les Monstres & l'im» pitoyable Mort, ta chere Eurydice » te sera rendue; mais apprens qu'il » t'est défendu de la regarder jusqu'à » ce que tu sois sorti avec elle des

» noires cavernes du Styx, & que si tu » oses l'instruire de la loi qui t'est im» posée, tu reperds ton épouse pour » jamais ».... Quelque dure que paroisse cette loi au tendre Orphée, il l'accepte. A quoi ne se soumettroit-on pas pour rendre le jour à ce qu'on aime !

ACTE II. Le théâtre représente des lieux horribles au-delà du Cocyte, terminés par une caverne affreuse, d'où sortent des tourbillons de flammes & d'épaisse fumée. Orphée paroît à l'entrée de la caverne; des Spectres, des Monstres, des Furies marquent par leurs gestes & par une musique effrayante leur surprise de voir un mortel s'avancer témérairement sur les pas d'Hercule & de Pirithoüs, & cherchent à l'épouvanter par tout ce qu'il y a de plus effroyable. Orphée, loin de les craindre, les adoucit insensiblement par les accords touchans de sa lyre dont les charmes leur font céder la place à ce tendre époux. Alors pénétrant dans les Enfers, il arrive aux Champs Elisées qui forment une très-belle décoration. Parvenu à ces lieux

de délices, il y cherche, il y demande sa chere Eurydice ; bientôt un chœur d'Ombres heureuses lui annonce qu'elle va paroître & elle paroît en effet, conduite par ces mêmes Ombres ; Orphée la saisit rapidement par la main sans jetter les yeux sur elle, la conduit avec la même précipitation & termine par-là le second acte.

Acte III. Le théâtre représente une caverne obscure, formant un labyrinthe tortueux, rempli de morceaux de rochers détachés & de troncs d'arbres couverts de mousse & de plantes sauvages : on y voit Orphée exhortant Eurydice à suivre promptement ses pas. Cette tendre épouse lui demande comment il a pu pénétrer jusqu'au séjour des morts : à peine il lui répond, & cependant il la presse vivement de le suivre. Eurydice s'alarme de la froideur qu'elle croit qu'il lui marque : « Eh quoi, dit-elle, tu dédaignes de » me parler ! tu n'as pas volé dans mes » bras ! je n'ai pas mérité un seul de » tes regards ! ... Ah, répond Orphée, » te regarder seroit le comble du mal- » heur ! .... Infidele, reprend-elle, » c'est donc là l'accueil que tu me fais!

» tu m'empêches même de t'interro-
» ger ! vas ! tu as oublié la tendresse,
» la foi, la constance. . . . Pourquoi
» m'as-tu arrachée au repos dont je
» jouissois ? Je préfere la mort à vivre
» avec un perfide ». . . . En vain Orphée cherche à la rassurer ; ses soupirs, ses larmes sont d'inutiles moyens : la pitié, la tendresse, la crainte, la sévérité d'une loi trop rigoureuse déchirent tour-à-tour son ame agitée ; il succombe enfin. Un regard lancé sur Eurydice lui enleve cette épouse chérie ; elle s'affoiblit, le regarde tendrement & meurt. Orphée désespéré cherche vainement à la rappeller à la vie. « Dieux cruels, s'écrie-t-il, vous ne
» m'en séparerez plus » ! . . . Son désespoir augmente & il est prêt à se frapper, quand l'Amour paroît, lui arrache le fer des mains & rend le jour à Eurydice. Alors ces époux fortunés se donnent mille marques de leur tendresse mutuelle. La scene change, le théâtre représente le temple de l'Amour : Orphée & Eurydice y entrent, précédés d'une troupe de Bergers & de Bergeres qui y viennent célébrer avec eux les bienfaits du Dieu auquel

il eſt conſacré, & terminent par-là le ſpectacle.

L'Auteur des paroles, qui a eu la modeſtie de ne pas ſe nommer, a réuni tous les ſuffrages: la marche de ſa piece eſt réguliere, l'intérêt croît à chaque ſcene; elles ſont toutes extrêmement bien liées les unes aux autres, & l'on a ſur-tout admiré celle d'Orphée avec Eurydice, qui ouvre le troiſieme acte. L'Auteur a cru pouvoir ne pas s'aſſujettir ſervilement à la Fable; il s'en eſt écarté en faiſant ranimer par l'Amour l'épouſe d'Orphée. C'eſt une licence qui paroît d'autant plus permiſe qu'elle n'eſt point ſans exemple & qu'on l'a pratiquée entr'autres dans l'opera françois d'*Hypolite* & *Aricie*.

La muſique qui eſt du Chevalier Gluck, a été généralement goûtée: elle eſt par-tout exactement adaptée au ſujet, & les plus grands Maîtres s'applaudiroient ſans doute de l'avoir faite.

Les ballets ſont de la compoſition de M. Angiolini: ils ſont tous liés à la piece & tirés du fond du ſujet, & ne démentent point la réputation que les talens de l'inventeur lui ont déja acquiſe.

Les décorations sont de M.
glio : elles ont été trouvées très
entendues & très-pittoresques
a sur-tout admiré celle des Ch
Elisées.

Fin du Journal d'Août.

TABLE DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAI

Allemagne,

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

SUISSE.

ERRATA de ce Volume.

Page 7, *Kuthus*, lisez *Xuthus*.
Page 122, ligne 3, *Si Cranach, dans une gravure en bois*, lisez *Si, dans une gravure en bois de Cranach*.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois d'Août. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 11 Février 1763.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine